



JOURNAL

D'UN

DIPLOMATE

EN ALLEMAGNE ET EN GRÈCE

JOURNAL

D'UN

DIPLOMATE

EN ALLEMAGNE ET EN GRÈCE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

JOURNAL D'UN DIPLOMATE EN ITALIE

NOTES INTIMES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU SECOND EMPIRE

TURIN, 1859-1862

Un volume in-18 — 3e édition

JOURNAL D'UN DIPLOMATE EN ITALIE

NOTES INTIMES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU SECOND EMPIRE

ROME, 1862-1866

Un volume in-18 — 2e édition

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Ideville, Henri Amédée Le Lorgne, comte d'

HENRY D'IDEVILLE

JOURNAL

D'UN

DIPLOMATE

EN ALLEMAGNE ET EN GRÈCE

NOTES INTIMES

POUVANT SERVIR A L'HISTOIRE DU SECOND EMPIRE

DRESDE — ATHÈNES

1867-1868

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1875



Boulogne-sur-Seine, 1er mai 1875.

Le livre qui paraît aujourd'hui, *Journal d'un diplomate en Allemagne et en Grèce*, clôt la série des souvenirs diplomatiques publiés en 1872 et 1873.

Après un long séjour à Turin et à Rome, durant lequel il m'a été donné d'assister à la transformation de l'Italie et aux événements les plus intéressants peut-être de ce siècle (1859-1866), je fus envoyé en Orient. — Les hasards de ma carrière, plutôt que mes goûts, me conduisirent vers les ruines d'Athènes, la ville morte. Ce séjour en Grèce, au milieu d'un peuple en décadence, devint pour moi le plus profitable des enseignements, en me prouvant que ce n'est point dans les fictions du parlementarisme, ce régime par excellence des civilisations extrêmes, qu'une nationalité éparse, affaiblie, presque cor-

rompue, doit chercher la régénération et le salut. La vue d'un peuple impuissant à se relever lui-même, malgré les efforts et les tentatives d'autrui, est un spectacle pénible; aussi les impressions que j'ai rapportées de ce voyage sont-elles empreintes d'un sentiment de profonde tristesse.

Nous quittâmes Athènes à la fin de l'été 1867, pour terminer à Dresde cette même année. — La France impériale était alors à l'apogée de la prospérité et de la puissance (Exposition universelle). A peine, cependant, arrivions-nous en Allemagne que, sans posséder un don surnaturel de perspicacité, il nous fut permis, à l'aide du simple bon sens et de l'instinct français, de comprendre où était le danger et d'apercevoir déjà au loin de sombres nuages. Dans ce petit royaume de Saxe, jadis autonome et indépendant, n'avions-nous pas la douleur d'assister, jour par jour, aux envahissements les plus perfides, et à l'œuvre latente d'absorption d'une politique implacable et sans merci.

Dans ce dernier volume, comme dans les deux précédents, j'ai raconté avec sincérité et ce que j'ai vu et ce que j'ai pensé. Peut-être l'auteur de ce livre sera-t-il encore accusé d'avoir jugé avec passion certains événements et certains hommes? Sa bonne foi du moins ne saurait être suspectée. — Si cette liberté de langage et d'appréciation lui a attiré nombre d'ennemis, elle ne lui a enlevé aucune des amitiés dont seule l'estime lui importe. De nouvelles et de hautes sympathies ont fortifié son courage; ce sont

elles qui l'ont décidé à poursuivre une œuvre modeste, mais qui ne sera point sans utilité.

Parmi les témoignages les plus flatteurs et les mieux faits pour nous donner confiance et raffermir nos convictions, qu'il nous soit permis d'en citer un seul : des circonstances récentes nous autorisent à l'invoquer. Lorsque parut le premier volume du *Journal d'un diplomate*, l'homme d'état le plus illustre du siècle, le génie le mieux pondéré, M. Guizot, voulut bien nous adresser, à la date du 8 mars 1872, une lettre dont nous croyons pouvoir détacher ces lignes : « — Je regrette que déjà vous ne fassiez « plus qu'écrire vos souvenirs. Vous êtes bien jeune et notre « pauvre pays aura grand besoin, pendant longtemps, de « services aussi intelligents et aussi indépendants que « les vôtres. »

Tel ne fut point l'avis de nos gouvernants d'il y a quinze mois. Il ne me sied point de parler, ici, de la mesure soudaine et inattendue dont je fus l'objet, lors de mon rappel de la Préfecture d'Alger, mesure demeurée, pour mes amis et pour moi, d'autant plus inexplicable qu'elle fut accompagnée des encouragements les plus précis et des éloges les plus significatifs de la part de ceux-là même qui détenaient le pouvoir. Ce fut, sans doute, le résultat d'une politique pleine de finesse et d'habileté; cette politique toutefois, il m'est bien permis de le constater, ne fut point tellement heureuse, que, peu de temps après, ses principaux artisans n'aient été mis en possession de loisirs semblables à ceux qu'ils m'avaient faits.

Ces loisirs m'ont permis d'achever ce livre. En ces temps de combats, de périls et d'instabilité, le récit des souvenirs d'une carrière sitôt interrompue m'étant interdit, j'ai songé à revenir sur le passé.

H. D'I.

JOURNAL

D'UN

DIPLOMATE EN ALLEMAGNE

NOTES INTIMES

POUVANT SERVIR A L'HISTOIRE DU SECOND EMPIRE

CHAPITRE PREMIER

Nomination à Dresde. — Conseils du prince de la Tour-d'Auvergne. — M. de Saint-Vallier, chef du cabinet du marquis de Moustier. — M. Emmanuel d'Harcourt.

Paris, 16 décembre 1867.

Il est décidé que je pars pour Dresde; je vais y remplir les fonctions de premier secrétaire de la légation, remplaçant le baron de Breteuil, destiné à un autre poste. J'hésitais, mais le prince de la Tour-d'Auvergne, en ce moment à Paris, m'a conseillé d'accepter sans faire d'observation. « Le ministre des Affaires Étrangères, M. de Moustier, vous connaît à peine, m'a-t-il dit hier, et vous n'ignorez

pas que son jeune chef de cabinet ne vous aime point. Estimez-vous heureux d'être envoyé à Dresde. — Je sais fort bien qu'après trois années passées à Rome, et qu'après avoir fait acte de résignation en allant à Athènes, vous deviez espérer de l'avancement; mais ne discutez pas, je vous en conjure; vous êtes mal vu dans les bureaux du quai d'Orsay; on y redoute votre esprit frondeur, votre caractère indépendant. Je crains en outre que l'inimitié de votre dernier chef à Turin ne vous poursuive longtemps. Tout ambassadeurs que nous sommes, Talleyrand et moi, notre vieille amitié a fort à faire de vous soutenir. D'ailleurs, vous l'avouerai-je, je suis enchanté de vous voir aller à Dresde; c'est un poste d'observation où il y a beaucoup à apprendre et à voir. N'êtes-vous pas artiste, vous? Vous étudierez les hommes, et je suis sûr que vous tirerez grand parti de votre séjour. »

Le ministre de France à Dresde, baron Forth-Rouen, m'a déjà écrit pour m'inviter à ne pas retarder mon départ; il paraît vivement désirer que je me trouve en Saxe avant le 1er janvier, afin de me présenter au roi. C'est sans doute un grand honneur pour moi de saluer Leurs Majestés, mais cet honneur, je l'aurais retardé volontiers afin de fêter, en famille, le dernier jour de l'année.

Mon ami Beulé, qui, pendant son séjour à Athènes, a beaucoup connu le baron Forth-Rouen, m'engage à faire ce sacrifice et à partir seul. Il vient d'écrire à M. Forth-Rouen pour lui parler de moi. C'est un

ec lequel je m'entendrai
le souhaite vivement
seignements recueillis
le caractère difficile;
il est fort aigri par
sommes exposés, tous
jugement porté sur
ujet à caution. Les
cole d'Athènes avec
e nature tout autre
avec son chef im-
r sur une grande

herchée n'est pas
pareille époque,

plusieurs années. Alors, comme aujourd'hui, il était fort peu sympathique à ses camarades, mais d'une rare amabilité pour ses chefs. Ceci ne lui fut point inutile. Au moment où l'Empereur, sur le conseil de M. Rouher, confia le portefeuille des Affaires Étrangères à M. de Moustier, le jeune Saint-Vallier, qui occupait les fonctions assez mal définies de secrétaire d'ambassade détaché auprès du ministre d'État, fut désigné pour être chef de cabinet du nouveau ministre des Affaires Étrangères.

Le marquis de Moustier, homme d'État très-secondaire, mais grand seigneur, de caractère indépendant, aimant ses aises, professe, ce que je lui pardonne aisément, un superbe dédain pour l'humanité. Il a trouvé à sa convenance de s'occuper uniquement des affaires, abandonnant à son chef de cabinet tout le soin du personnel. Jugez de la joie du jeune Saint-Vallier taillant, rognant à sa guise, et chargé de toutes les bénédictions et de toutes les malédictions des candidats choisis ou évincés selon son caprice. Cette tâche, qui exige tant de tact, d'expérience et d'impartialité, est la sienne. On le flatte, on le cajole, on le redoute ; les trois gros-bonnets du quai d'Orsay tremblent devant lui. Mais trêve à ce sujet! M. de Saint-Vallier a trop nui à ma carrière pour que je puisse parler de lui avec sang-froid. Tout ce qui se passe, au surplus, dans ces antichambres d'intrigues, ces salons d'envie, ces bureaux de haine, m'inspire un tel dégoût que je quitte Paris avec une vive satisfaction.

Combien offre plus d'intérêt, combien est plus indépendante notre carrière à l'étranger; cette pensée me venait en retrouvant, dans la journée, Emmanuel d'Harcourt, notre jeune attaché de Rome, inféodé malgré lui au cabinet de tous les ministres. Il est devenu, m'a-t-on affirmé, l'hôte recherché de Compiègne et des Tuileries. Il est élégant, très-blond, plein de distinction et d'esprit. Mais n'est-ce pas surtout le fils du marquis d'Harcourt et de la très-grande dame qui a écrit le beau livre *Madame la duchesse d'Orléans* (la marquise d'Harcourt, née de Sainte-Aulaire), qu'on se fait un malin plaisir d'attirer à soi et d'enlever aux cercles orléanistes et aux salons du faubourg Saint-Germain? Comme il était autre, mon brave d'Harcourt, lorsqu'il débarquait pour la première fois à l'ambassade de Rome. Il avait vingt ans alors, tout imprégné encore des parfums de la forte et austère éducation maternelle. Comme ses manières et ses goûts tranchaient alors avec ceux de nos jeunes attachés de Rome! Il a bien vite, il est vrai, appris à hurler avec ces loups, qui du reste, n'avaient rien de bien farouche. Aujourd'hui, il est tout à fait transformé; il n'a cessé cependant d'être très-simple et très-affectueux avec moi, n'oubliant pas l'accueil qu'il avait reçu de madame d'Ideville à Rome.

CHAPITRE II[1]

Arrivée à Dresde. — Le ministre de France, baron Forth-Rouen. — La famille du ministre. — Le baron de Beust. — Le baron de Breteuil. — Aspect de Dresde. — Souvenirs de la princesse de Metternich.

Dresde, 24 décembre 1867.

. . . .

Je suis arrivé ce matin à une heure, après un voyage très-fatigant. Décidément, quand vous viendrez à Dresde, vous prendrez une autre voie ; deux mortelles nuits passées en wagon, c'est trop pour vous et les enfants. J'ai trouvé la neige à Cologne ; depuis elle ne nous a point quittés. L'Allemagne est froide à traverser, je vous l'assure. Enfin, tout s'est passé sans encombre ; voyage triste, silencieux. C'est à peine si j'ai regardé mes compagnons de route.

Jadis, j'étais plus causeur ; maintenant, rien ne

[1] Ce chapitre, ainsi que le suivant, est extrait de lettres écrites par l'auteur à madame d'Ideville, qui était restée à Paris.

m'est plus désagréable en voyage que de parler avec les gens que je ne connais point. J'avais assez à penser, enfoui dans mon coin, à ceux que j'avais quittés la veille.

Dresde, sous la neige, m'a semblé une ville fort gaie. Que sera-ce donc, lorsque ces arbres, ces pelouses nous apparaîtront, d'un vert tendre, au printemps ? Je suis assez bien installé à l'hôtel Victoria ; on y parle français. Les Saxons sont polis, affables, peu bruyants. Ma chambre, au rez-de-chaussée, est grande, chaude, et très-confortable.

Dans quelques instants, je vais aller chez M. Forth-Rouen, prévenu déjà de mon arrivée ; je suis annoncé officiellement à Son Excellence par une énorme caisse de robes destinée à madame Forth-Rouen. J'avais très-complaisamment accepté, sur la prière de M. Rouen, cette mission de la modiste. En fait d'instructions et de dépêches, voilà tout ce que j'ai à apporter de Paris à mon ministre.

Tout le long de ma route, j'ai voyagé avec de jeunes officiers qui se rendaient dans leurs familles pour fêter la Noël. Ils étaient fort bien, quoique Prussiens. Dieu veuille, s'il faut ajouter foi à ces absurdes bruits de guerre, que nous n'empêchions pas certains d'entre eux d'aller, l'an prochain, embrasser leur fiancée et leurs petites sœurs !

. . . .

Je sors de la légation de France ; accueil excellent, un peu trop chaleureux même ; en somme, assez bonne impression. M. Forth-Rouen a, paraît-il, beau-

coup connu mon père, lorsque ce dernier était député sous le roi Louis-Philippe. Dans une première lettre, qui ne m'est jamais parvenue, ce qui semble assez extraordinaire, M. Forth-Rouen m'entretenait également de Beulé, dont il fait grand cas.

Je suis sûr que vous voudriez bien savoir quelle est la physionomie de votre nouveau chef. Il ressemble à M. de Wagner, en plus jeune : vous savez le ministre de Prusse, à Athènes? C'est un homme de soixante-cinq ans, petit, alerte, l'œil vif, moustaches et cheveux blancs, et d'assez bonne tournure. Il m'a invité à revenir ce soir pour être présenté à la baronne et admirer l'arbre de Noël de sa fille; enfin je dîne demain chez lui : Voilà bien des choses!

Dresde, 25 décembre 1867.

J'ai passé, comme je vous l'annonçais, ma soirée à la Légation. J'étais arrivé à huit heures et demie afin de voir le fameux arbre de mademoiselle Denise; mais cette dernière, en demoiselle de six ans fort bien élevée, dormait déjà ; je n'ai donc pu, hélas ! de toute la journée, embrasser un petit enfant. Cependant, dans la bonne ville allemande, que de jolies têtes blondes, que de bonnes petites joues roses ont été caressées, en ce grand jour !

Madame Rouen était seule. Peu de temps après est survenue une visite, le comte de Koenneritz ; notre ministre ayant été invité à un arbre de Noël du voi-

sinage, un arbre de Noël officiel, nous sommes restés seuls et je me suis retiré à onze heures. Madame Forth-Rouen a le type brésilien très-prononcé ; elle parle beaucoup, ne manque pas d'esprit, et m'a paru cependant assez naturelle, ce qui est bien rare. Elle a vingt ans de moins que son mari ; c'est une aimable personne, grande, élancée, qui a compté parmi les plus jolies ; elle a de fort beaux yeux, mais son teint est par trop étranger. Elle raffole de son enfant ; c'est un de ses sujets de conversation préférés. Cependant ma soirée n'a pas été perdue : madame Rouen, que quelques-uns trouvent supérieure à son mari, a fait défiler devant moi, avec autant de complaisance que de malice, toute la société saxonne et le corps diplomatique.

Depuis douze ans, M. Forth-Rouen est à Dresde. Sa fille y est née, il y a six ans, et la mère n'est pas retournée à Paris. Depuis la naissance de cet enfant, on déteste le monde, on n'adore que son chez-soi, on sort à contre-cœur et seulement contrainte. Le mari est beaucoup plus mondain ; je crois même qu'il a un léger retour de jeunesse ; en somme, ménage comme on en voit tant. Leur installation est des plus agréables ; l'hôtel de la Légation est une maison fort grande, confortable, située au milieu d'un vaste jardin ; malheureusement, le ministre est forcé de la quitter au mois d'avril, ce qui le déconcerte et lui ferait accepter presque avec résignation, malgré son amour pour Dresde, un changement de résidence. Cet hôtel m'a rappelé, en moins beau, sans le soleil,

sans le ciel et sans les palmiers, notre ravissante villa de Rome. Pour nombre de gens aux goûts modestes, au caractère simple, l'installation tient dans la vie une grande place.

M. Rouen est aimé et estimé dans la société et le monde politique; on le trouve plus Saxon que tous les Saxons. La famille royale fait de lui très-grand cas; mais son plus beau titre est d'avoir été l'ami intime, le confident de M. de Beust, avec lequel il est resté en correspondance. Vous n'êtes pas sans savoir, vous, jeune femme de diplomate, que le baron de Beust a, pendant plusieurs années, administré avec tant d'intelligence, de sagesse et de succès le petit royaume de Saxe, que si son royaume est resté petit, il est devenu, lui, un grand homme. Après les désastres de Sadowa, l'Autriche, affaiblie, désorganisée et fort à court d'hommes d'État, a emprunté à la Saxe son premier ministre. Ceci se passe ainsi en Allemagne : on se prête les généraux, les hommes d'État. Or, les idées libérales, le tact politique, l'habileté administrative de M. de Beust, ont réussi à rendre déjà au pauvre empire d'Autriche un peu de force et de cohésion. — Il faut vous apprendre aussi que le ciel s'est mis de la partie en bénissant les efforts de M. de Beust[1]; jamais, dit-on, année plus fertile en Autriche et en Hongrie; les vins, les blés, les productions de toute nature encombrent les

[1] La retraite, ou plutôt la diminution du crédit de M. le comte de Beust, aujourd'hui ambassadeur d'Autriche à Londres, est due à trois causes principales : il était protestant, il était libéral et, de plus, il

marchés; depuis un siècle, semblable prospérité ne s'était vue dans les campagnes. Les fabriques, les usines, les ateliers, tout est florissant; tandis que, chose singulière, la grande et forte Prusse est pauvre; la misère y est générale, les impôts lourds, et les vainqueurs sont forcés d'emprunter aux vaincus.

J'ai vu dans la journée mon prédécesseur, le baron de Breteuil; il est beaucoup plus malade qu'on ne me l'avait dit. On lui a donné l'assurance qu'il serait nommé consul général dans une quinzaine de jours, mais je doute qu'il puisse, désormais, remplir un poste quelconque. Il a épousé, il y a trois mois, une très-jolie personne, la comtesse Loss, jeune polonaise fort connue à Dresde. Elle m'a paru une personne excellente, dévouée à son mari, et Breteuil aurait pu tomber plus mal. Ai-je besoin de vous dire que le ménage m'a accueilli un peu trop les bras ouverts? Mais nous n'aurons pas le temps d'établir de bien grandes relations. Il n'aurait tenu qu'à moi d'entrer en possession du logis et du mobilier du ménage, d'autant plus que Breteuil, suivant l'usage de la plupart des diplomates, aimait à la folie le bric-à-brac, les vieux tableaux, les livres, les porcelaines, et Dresde est le pays béni de la curiosité. Mais je préfère vous attendre. Nous aurons donc à courir les boutiques ensemble. Savez-vous,

n'a jamais pu réussir, auprès de la haute aristocratie autrichienne, à faire pardonner sa nationalité de Saxon et son origine relativement modeste. Il faut ajouter à cela que M. de Beust était considéré en Autriche presque comme un intrus.

madame, que, depuis que j'ai fait votre éducation à Rome, vous êtes devenue très-forte comme connaisseur?

Le théâtre de Dresde est un des meilleurs d'Allemagne, ce sera une ressource pour nous, et vous pourrez admirer Wagner dans tout son épanouissement. La ville que j'ai parcourue aujourd'hui vous plaira-t-elle autant qu'à moi? J'en doute, étant, par don de nature, plus prompt à l'enthousiasme que vous. Cependant, en tant que ville allemande, c'est la plus gaie, la plus pittoresque que je connaisse. Les maisons sont entourées de petits jardins; on rencontre des squares de tous côtés et l'Elbe, le plus magnifique des fleuves, a des bords enchanteurs; pour le moment il roule des glaçons, mais nous ne serons pas toujours en hiver.

La ville est divisée en deux parties, reliées par *deux* ponts magnifiques; ce sont l'*Altstadt* et la *Newstadt*. Dans l'*Altstadt* se trouvent palais, églises, théâtres, et dans la *Newstadt* les casernes, les principaux établissements militaires et quelques palais. C'est dans la *Newstadt* que résident de préférence les officiers retraités.

Les traîneaux commencent à paraître. Quels cris de joie pousseraient André et sa sœur! Avec un peu d'imagination et en fermant les yeux, je me représente Dresde au printemps; ce doit être la plus séduisante, la plus coquette des capitales. Dieu veuille, avec la permission de M. de Bismark, que nous restions ici de longues années!

Dresde, 25 décembre 1867.

Vous avez très-bien fait d'aller, seule, au service de madame Raimbeaux et d'écrire à la pauvre madame Armand. C'était une femme de grande valeur, et comme sa fille l'adorait! Vous souvenez-vous de ces bonnes soirées un peu sérieuses, que nous avons passées à Rome, chez ces dames, avec Messeigneurs de Mérode et Bastide?

Dresde, je l'espère, vous plaira. Toutefois, pour vous y trouver heureuse, il faudra vous rappeler souvent Athènes et ne pas trop penser à notre chère Rome! On se préoccupe beaucoup ici des intentions de la France. Les grands événements qui peuvent survenir d'abord en Italie, puis en Allemagne, changeraient, en un instant, la situation de la France à Dresde. Au premier coup de canon, la légation française en Saxe serait supprimée, et il nous faudrait plier bagage. Tout me fait croire que nous ne ferons pas un long séjour à Dresde. Vraiment, ce sera dommage, car exil pour exil, celui-là est certainement moins rigoureux que d'autres. Il est vrai que je me trouve bien un peu partout et que je possède le précieux secret de découvrir le bon côté de toute chose.

Les logis sont assez rares, à Dresde ; de mémoire, on n'avait vu si grande affluence d'étrangers. D'a-

bord, les Russes et les Polonais y viennent de fondation ; cette année, les Américains et les Anglais ont envahi la ville ; c'est le reflux de notre Exposition du Champ-de-Mars ; on ne sait plus où se loger ; demain, je verrai des appartements, mais je suis assez embarrassé pour vous installer même sous un abri provisoire.

J'ai dîné ce soir à la Légation, dans l'intimité. Le ministre est de la bonne école : son cuisinier est excellent. Ainsi que je vous le disais, la petite fille de la maison est passée à l'état d'idole, comme les enfants longtemps désirés et survenus après vingt ans de mariage. Elle est assez mignonne, mais ne dit pas un mot de français. C'est une singulière idée, d'autant plus que son père, de son côté, ne sait pas un mot d'allemand ! Je n'ai qu'à me féliciter de l'accueil que j'ai reçu dans cette maison ; mais je demeure persuadé que nous resterons dans d'excellents termes avec le ministre et sa famille, à la condition de nous voir rarement et sans intimité.

D'après ce que j'entends dire et d'après ce que je remarque, depuis mon court séjour à Dresde, le corps diplomatique est peu uni, chacun ayant sa coterie. Ici, les nouvelles de Cour, les petites intrigues du monde allemand et russe absorbent beaucoup, et comme partout ailleurs, soit dit sans vous offenser, les hommes sont bien meilleurs que les femmes.

Dès mon arrivée, un quiproquo m'a beaucoup diverti. La femme, fort excentrique, d'un secrétaire

de la légation russe, madame Brawura, prétendait absolument vous connaître. Vous étiez grecque; l'amie intime de la baronne de Talleyrand, laquelle vous avait mariée à l'ami intime de son mari; de plus vous étiez petite, fort coquette, d'une élégance à désespérer, et je ne sais combien de fois millionnaire. Jugez si votre arrivée était attendue avec curiosité, anxiété et terreur. J'ai rétabli les faits dans toute leur simplicité et calmé les inquiétudes de nos belles dames.

Vous ignoriez sans doute, ainsi que moi, que la princesse de Metternich, avant de faire les grands jours de Paris, avait été *ministresse* à Dresde. C'est ici même que le prince Richard et elle ont fait leurs premiers débuts dans l'emploi, très-bien rempli, d'ailleurs, de chefs de mission. Vous devez bien penser qu'ici la princesse faisait la pluie et le beau temps, encore plus qu'à Paris; c'est elle qui conduisait la société à grandes guides, et la ville et toutes les bonnes Altesses saxonnes étaient ravies de marcher à sa remorque. C'est une étrange personne et je regrette aujourd'hui que nous ne l'ayons pas connue. Il est vrai que ce monde de Paris et des Tuileries me plaît modérément, il se prodigue trop, et pour ne perdre aucune illusion, je préfère ne pas le voir de près. Le prince de La Tour-d'Auvergne me blâmait de ne pas nous être fait présenter à notre souveraine. Mais, bah! ce sera pour plus tard. Les étrangers s'étonnent de ce peu d'empressement. Après tout, ce n'est point indispensable : puisque

je n'ai pas l'honneur d'être connu personnellement de Leurs Majestés, mon dévouement à les servir en sera d'autant plus désintéressé.

Ce matin, guidé par un jeune Français que j'ai retrouvé ici et qui étudie la langue allemande à l'école de commerce de Dresde, j'ai parcouru la ville. Le temps était superbe : glace et soleil. Tous les bourgeois de Dresde étaient dehors. Songez donc, la Noël, la plus grande fête d'Allemagne !

CHAPITRE III

Noël à Dresde. — Le club *la Ressource* — Le second théâtre. — Le quartier anglais. — L'*Altmarkt*. — Le vicomte du Ponceau. — Le 1er janvier à la Cour. — Le jeu du roi.

Dresde, 26 décembre 1867.

Je suis allé entendre la messe à l'église catholique, annexée au vieux palais du roi. Les deux édifices sont fort beaux. En Saxe, la majeure partie du peuple est luthérienne. Toute la famille royale et presque toute la Cour est catholique. Le vieux roi Jean et la reine étaient dans leur tribune. L'église, quoique fort grande, était entièrement remplie; les femmes d'un côté, selon la coutume d'Allemagne, les hommes de l'autre. Mais, rassurez-vous, nous ne serons point séparés dans cette maison de Dieu; en face les tribunes de la Cour, sont réservées des tribunes au corps diplomatique. Pour la première fois, j'entendais la célèbre musique de la chapelle royale;

chaque dimanche, même exécution. Des chœurs d'hommes et de femmes, des soli puissants, accompagnés par l'orgue, les violons, les trompettes, les tambours, enfin, par un des orchestres des plus complets et des mieux exercés. L'effet de cette musique religieuse est très-saisissant. Cet admirable orchestre, supérieur, dit-on, à celui de notre Conservatoire, coûte fort cher au roi; mais la troupe fait double emploi et sert également, en majeure partie, au théâtre, lequel est entretenu sur la cassette particulière de Sa Majesté. Je me propose d'aller demain, tout seul et comme dilettante, entendre *le Prophète*. Ce soir, sitôt après dîner, M. Rouen m'a engagé à prendre congé de la baronne, et m'a conduit au cercle qui a le nom français *la Ressource*. C'est le club élégant et sérieux de Dresde, la réunion de la noblesse et de l'armée. Assez bien installé, muni de livres, de journaux étrangers, bonne table modeste, c'est, en effet, une vraie ressource. On y parle fort peu français et on y joue beaucoup au whist. Connaissant très-imparfaitement et l'allemand et le whist, et peu jaloux de me répandre, je ne serai pas un habitué du cercle *la Ressource*.

Dresde, 26 décembre 1867.

Malgré l'excellent mode de chauffage usité en Allemagne; malgré les tapis et les doubles fenêtres.

le froid pénètre dans les appartements de l'hôtel Victoria.

A cinq heures, selon l'usage allemand, je suis allé dîner avec mon jeune français dans une vraie taverne. On paraît manger très-médiocrement à Dresde; il est vrai que la bière tient une grande place dans le repas et même dans l'existence.

Il nous a été impossible de trouver un fauteuil au Théâtre royal, tant est grande la cohue d'étrangers et de provinciaux attirés par les fêtes de Noël; je me suis rabattu sur le second théâtre (Zweite Theater[1]), comédies de genre, vaudevilles, opérettes, etc.

Je n'ai pas compris un traître mot de la pièce. Toutefois, grâce à mon jeune interprète, j'ai passé une soirée intéressante. Les acteurs sont bons, c'est une troupe qui arrive de Vienne. Les couplets politiques contre le Pape, l'Empereur, la Russie, la Prusse étaient distillés par les acteurs, applaudis à outrance et, la plupart du temps, bissés. Ce qui me console, c'est qu'on y maltraite un peu tout le monde. Cependant, il faut bien le dire, le sentiment national allemand prime tout. D'après ce que j'ai pu entrevoir, cette grande idée, un peu abstraite pour nous autres Français, réunit presque tous les Germains. Le jour où il faudra arriver à l'application et donner

[1] Le *Zweite Theater* a cessé d'exister; depuis 1869, il a été remplacé par l'*Alberts-Theater*, dans la ville neuve ou *Neustadt*, et par le *Residenz-Theater*, dans la ville vieille ou *Altstadt*. Ce qu'on appelle aujourd'hui *Zweite Theater* est une salle construite dans le Grand-Jardin (le bois de Boulogne de Dresde), et l'on n'y joue que pendant la belle saison.

une forme politique à cette théorie, les dissentiments commenceront à surgir. Mon Dieu! qui sait si ces mêmes Allemands ne maudiront pas tous un jour l'ambitieux Bismarck, le croquemitaine des grands-ducs et des petits rois?

Graduellement, sans secousse, au moyen de l'unité des douanes, de l'unité de monnaie, de l'unité de poste, de l'unité militaire, ils arrivaient à leur rêve, à la grande patrie allemande. En même temps, les petits États en miniature administrés sagement, gouvernés paternellement et libéralement par leurs anciens souverains et grands-ducs, conservaient leur autonomie sans cesser de faire partie d'un grand tout.

Dresde, 27 décembre 1867.

Aucun succès dans ma course aux appartements meublés. Il faudra nous résoudre à faire comme en Grèce : louer une maison et acheter des meubles. Dans ce qu'on appelle à Dresde « le quartier anglais, » j'ai visité des maisons très-vastes, au milieu de squares, mais cela est trop caserne, trop américain. En dépit de tout, le vieux Dresde m'attire. J'aime les souvenirs du passé, et il ne me déplaît point de vivre en plein dix-septième siècle ; décidément, c'est de ce côté que nous fixerons nos pénates.

Dresde, 28 décembre 1867.

Tantôt, j'ai vu un grand appartement, au premier étage, situé Altmarkt, c'est le plus gai que j'aie trouvé. Puisque nous sommes en exil, ne faut-il pas, pour vous distraire, rechercher l'animation, le mouvement? Nous aurons du soleil partout, de grandes fenêtres et la vue sur deux places très-animées, celle du *Vieux-Marché* et celle de l'*Église-de-la-Croix*. Nous serons près du palais, des musées, de l'église catholique, de la cour, dans le centre du commerce; enfin, j'arrête ce logis, il faut en finir : j'espère que vous vous y plairez. La maison est ancienne, mais l'appartement est très-confortable; de plus, c'est un appartement historique, il était habité en 1812 par le général de Gouvion Saint-Cyr, et pendant vingt ans par le grand poëte allemand Louis Tieck (né le 31 mai 1773, à Berlin, où il mourut le 28 avril 1853).

Le froid devient des plus vifs; la neige tombe sans relâche à flocons longs et serrés ; on n'entend plus que les clochettes des traîneaux qui sillonnent la ville ; toutes les voitures à roues ont disparu. Je viens de faire l'emplette d'une pelisse, et, en me voyant enfoui dans mes fourrures, j'ai songé avec mélancolie à Rome, à Athènes, au soleil de décembre et au bois d'orangers. Je me suis souvenu alors de la gaieté que nous causaient les lettres de mon ami

Amelot de Chaillou, secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg, terminées invariablement par ces mots : « Fourrure et résignation ! »

Le jeune attaché, si impatiemment attendu par M. Forth-Rouen, le vicomte du Ponceau, est de retour depuis hier soir. Je regrette qu'il ne vous ait pas rencontrée chez vous, j'aurais pu lui parler de vous et des enfants. C'est un très-aimable garçon, intelligent et gai, et admirablement élevé. Encore un attaché de l'école de d'Harcourt, c'est-à-dire solidement trempé par l'éducation de famille, et qui sent son pur faubourg Saint-Germain. Il ira peu dans le monde, ayant perdu récemment son oncle, le duc de Luynes.

Nous avons dîné ensemble chez M. Rouen avec les Breteuil. Les deux dames étant en froid, c'était la première fois que madame de Breteuil était invitée à la légation. On a profité de son prochain départ de Dresde pour faire une politesse. Madame Rouen a été des plus aimables pour les nouveaux arrivés; elle aime beaucoup à parler, ce qui d'ailleurs rend la conversation agréable et peu fatigante, l'interlocuteur n'ayant jamais à placer un mot. Dans la diplomatie, il faut savoir écouter et se taire. Nous sommes ici à bonne école.

Je ne vous ai point encore dit que j'avais retrouvé d'excellents amis de Turin, qui m'ont accueilli avec une joie qui m'a profondément touché, c'est la famille de M. de Lima, ministre du Brésil à Berlin ; malheureusement ils vont quitter Dresde dans un

mois. La famille est composée de madame de Lima, de sa sœur, une charmante veuve, et de délicieux enfants. La jeune fille, Amélie, avait onze ans quand j'ai quitté Turin, elle en a seize aujourd'hui ; jadis, nous nous aimions beaucoup, maintenant c'est une ravissante jeune fille; vous seriez heureuse de me voir choyé comme je le suis dans cette maison amie, où l'on vous connaît déjà et où l'on vous aime.

Dresde, 29 décembre 1867.

Le dégel a commencé ce matin; les rues sont pleines de boue et j'en suis à regretter la glace et la neige. Mais je suis averti que dans quelques heures, peut-être, le froid va recommencer de plus belle.

Je ne puis vous dire combien je suis enchanté d'avoir pour collègue le jeune du Ponceau. Nous aurions pu tomber sur un petit monsieur quelconque, niais, prétentieux ou nul, tandis que celui-là est charmant. Il connaît assez bien le fort et le faible de la société saxonne et, depuis une année environ qu'il est à Dresde, il a acquis une excellente situation, grâce à son tact et à son caractère indépendant.

Je commence demain ma première leçon d'allemand avec le professeur Hessèle, qui m'a été indiqué par M. du Ponceau. C'est un homme fort instruit et connaissant à merveille le pays où il réside depuis

vingt-cinq ans. Il est suisse, d'Estavayer-le-Lac, et goûte fort peu le système politique prussien.

Il y avait hier grande soirée et concert chez le comte Platen; mais je me suis dispensé de cette fête qui n'était pas absolument obligatoire. Le comte Platen est hanovrien ; il occupait, avant la guerre de 1866 et l'annexion violente du royaume de Hanovre à la Prusse, une position très-importante à la Cour du roi dépossédé. Après ces tristes événements, le comte Platen-Hallermund a été accueilli à la cour de Dresde et est intendant-général du Théâtre royal, charge qu'il occupait à la cour de Hanovre. Ses sympathies ne sont pas prussiennes; faut-il s'en étonner et lui en vouloir?

Hier soir, à sept heures, mon ministre est venu me prendre en équipage et nous nous sommes dirigés vers le palais, pour présenter au roi nos hommages; le vieux château a vraiment bon air, il remonte au treizième siècle et a été restauré dans les siècles suivants. Les grandes salles, revêtues de tapisseries et de peintures à fresque, datant de deux siècles, ressemblent peu aux salons style Charles X du palais d'Athènes, appropriés à cette monarchie de si fraîche date. La monarchie saxonne, quoique plus respectable et plus antique, y compris ses électeurs, est-elle plus solide? Je n'en sais rien ; toutefois on trouve encore une sorte de prestige et de grandeur dans cet attirail du vieux temps, dans cette étiquette scrupuleusement observée, au milieu de cette cour pleine de gravité. Tout est, au moins,

curieux à observer; profitons-en. Qui sait si dans quelques années, il n'en sera pas en Allemagne des anciennes monarchies et des petites Cours comme des diligences et des quinquets?

Je me livrais à ces réflexions en parcourant ces longues galeries encombrées de chambellans et de gardes. Dans la salle du trône sont réunis le corps diplomatique et les étrangers de distinction. Les hommes se tiennent à droite, les dames à gauche, les dames toutes en robe de cour, manteaux à queue. Les grands maréchaux, les chambellans circulent, vont et viennent, et préparent les présentations. Puis, tout à coup, la porte du fond s'est ouverte et le Roi a paru, précédé d'autres chambellans et suivi de la reine. Puis venait le prince royal Albert et sa femme (la princesse Wasa, la même qui faillit devenir impératrice et refusa assez sèchement la couronne de France), enfin le second prince, Georges et son épouse (une princesse de Portugal), fort grande et jolie, mère de trois enfants. Quant au prince royal Albert, l'héritier du trône de Saxe, il n'a point de descendance, ce qui doit naturellement l'affliger beaucoup.

Sa Majesté le roi précédant la reine, les princes et les princesses, s'approcha de chaque personne présentée ou nommée et lui adressa quelques mots plus ou moins aimables, suivant l'inspiration; puis au tour du voisin, et ainsi de suite.

Le roi Jean et la reine Amélie sont nés en 1801, vous voyez leur âge; ils sont affables, sérieux, assez

distingués. Le prince royal est, dit-on, raide; le second serait plus intelligent et plus aimable. Quant aux deux princesses, elles sont également charmantes, gracieuses et polies. Leurs Majestés et Leurs Altesses m'ont parlé de vous, de nos différents séjours à Rome, à Athènes; mais, vous l'avouerai-je, je n'ai pas retenu textuellement les paroles mémorables qu'Elles ont daigné m'adresser.

La cérémonie des présentations terminée, on se rendit dans une autre salle où se trouvaient les personnages de la ville, les fonctionnaires et autres familiers de la Cour... Nouveau cercle; ces promenades royales, sortes de revues passées dans un salon, s'appellent *cercles.*

Ceci fait, des laquais apportèrent gravement, comme au théâtre, quatre tables à jouer, et autour de chaque table, trois tabourets et un fauteuil. Ces préparatifs ne laissaient pas que de m'intriguer; j'appris bientôt que nous allions assister au *jeu du roi*, et de la famille de Saxe. Trois dames du corps diplomatique, en l'absence de princesses étrangères ou autres plus grands personnages, prirent place à la table du roi Jean. La reine eut pour partners trois diplomates désignés selon leur rang, et les deux princesses, de même. Puis, aussitôt, autour de ces tables, défila l'assistance, composée de tous les personnages présents, petits, grands et moyens. Chacun, en passant, de saluer et d'incliner l'échine, selon ses aptitudes, toujours comme au théâtre. Ce défilé ne manque pas de piquant pour l'observa-

teur : c'est bien un usage du bon vieux temps. Avec un peu ou, plutôt, avec beaucoup d'imagination, je me figurais être à Versailles devant le grand roi, au milieu des seigneurs de la Cour de Louis XIV.

Le roi et les princesses, tout en battant leurs cartes et coupant les atouts, saluent, lorsqu'ils lèvent les yeux, les personnes qui passent, ce qui contribue à donner aux Majestés et à leurs partners de fortes distractions. Le whist terminé, les souverains se retirent et, le lendemain, les élus du jeu reçoivent leur gain, à domicile, des mains d'un petit chambellan. Il est de règle que les joueurs qui ont perdu ne paient point. La Saxe est grande et généreuse !

Les dames et les demoiselles d'honneur, les grandes maîtresses ont assez bonne façon ; elles sont très-raides, mais distinguées. Les officiers saxons sont généralement très-bien, par la raison qu'ils se rapprochent plus de l'Autriche, leur infortunée alliée, que de la Prusse. Leur uniforme est sévère, leur tenue est belle ; presque tous ont la taille superbe et la tournure vraiment martiale. Il y a environ six ou huit bals de Cour chaque année : à chaque bal, la cérémonie du cercle se renouvelle ; mais c'est seulement le 1er janvier qu'il y a « Jeu du roi [1]. »

[1] Ici se terminent les extraits des lettres adressées de Saxe à madame d'Ideville. M. d'Ideville quitta Dresde dans le courant de janvier, et revint à Paris pour y chercher sa famille.

CHAPITRE IV

Cologne. — Arrivée à Dresde. — Mort de la baronne Rouen. — Le professeur Hessèle. — La terrasse de Brühl. — Le parti saxon et le parti prussien. — Avenir de la Saxe. — Opinion de l'avocat L.

Cologne, 7 février 1868.

Nous sommes partis hier matin de Paris par la gare du Nord. Notre voyage débute par le plus beau temps du monde; aussi, ai-je profité de ce printemps d'Allemagne pour passer la journée à Cologne et faire aux miens les honneurs de la ville.

D'abord, la cathédrale gigantesque, cette œuvre colossale du vieux moyen âge patient, plein de foi et de naïveté. Ah! comme le gothique parle plus à l'âme que les églises italiennes avec leurs dorures et leurs magnificences. Les vitraux modernes, que je n'avais pas encore vus, sont très-beaux. Non loin de la cathédrale, le pont du Rhin, cage tubulaire im-

mense, suspendue au-dessus du fleuve. Ce travail est intéressant, même pour moi qui ne suis pas ingénieur. Il y a quinze ans, en allant à Vienne, porter des dépêches, je me souviens d'avoir traversé le fleuve sur un pont de bateaux.

De là, longeant le Rhin et suivant la voie ferrée, nous arrivons au Jardin zoologique. Cet établissement est presque aussi bien tenu que celui de Londres. Pourquoi à Paris n'avons-nous rien de semblable? A Cologne, comme à Londres, ces établissements appartiennent à des compagnies privées. — Notre Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne se rapprochera, dit-on, de ces beaux parcs animés.

Dresde, 8 février 1868.

On nous attend à la gare. Nous ne sommes donc point en pays perdu. Mais quelle triste nouvelle du Ponceau nous apprend : Madame Forth-Rouen est morte cette nuit! Il y a quelques semaines, je l'avais quittée déjà souffrante, mais personne ne songeait à prévoir une fin si prochaine. Cette lugubre nouvelle qui accueille notre arrivée frappe péniblement madame d'Ideville. La pauvre madame Rouen a été enlevée en quelques heures ; je la connaissais à peine, mais je ne puis oublier la grâce et la cordialité avec laquelle elle m'avait accueilli.

Les débuts de notre installation sont des plus pé-

nibles ; nous avons amené avec nous deux femmes de France ; nos autres domestiques sont allemands ; c'est à peine si nous pouvons nous faire comprendre d'eux. Il est vrai que ces mille ennuis, ces séries de contrariétés passagères sont bien peu de chose : n'y sommes-nous pas habitués par métier? Dans toutes les occasions de la vie, je mets en pratique la maxime que me citait un jour le cardinal Antonelli, comme étant le secret du bonheur : « Dans les difficultés et les chagrins de ce monde, songez toujours au pire, vous supporterez patiemment le mauvais. »

Les Breteuil viennent nous voir et se mettent fort obligeamment à notre disposition. Aimable refus et remercîments. Le soir, je me présente chez M. Forth-Rouen ; le pauvre homme est plongé dans la douleur, et je le trouve très-changé.

Dresde, 10 février 1868.

Un service solennel a lieu à l'église de la Cour pour la femme du ministre de France. Le roi, ainsi que toute la Cour, y assistent dans leur tribune. Le baron Forth-Rouen, qui depuis douze ans représente la France à Dresde, est très-aimé du roi ; il ne l'a point abandonné aux jours de danger, et a fait preuve d'un grand dévouement au moment de la guerre entre la Saxe et la Prusse. M. Rouen semble

fort touché des témoignages de sympathie qui lui sont prodigués.

Dresde, 12 février 1868.

Le professeur Hessèle vient s'entendre avec nous pour les leçons d'allemand. — Il est établi depuis vingt ans à Dresde, où il s'est marié. Il est professeur d'État, ce qui est une position officielle, et avant la guerre il faisait un cours de français à l'école des cadets; mais, sur une invitation venue de Berlin, il a été remercié; il continue cependant encore ses conférences à l'École royale polytechnique. — Ses principes politiques très-arrêtés rendent sa situation, paraît-il, assez difficile. Dans ces moments de transition, où la malheureuse Saxe dépouillée, peu à peu, de ses éléments de force et d'autonomie, est accaparée chaque jour par la Prusse, il n'est pas prudent aux fonctionnaires d'exprimer trop haut les regrets du passé et leurs espérances pour l'avenir. — Le dévouement de M. Hessèle pour la Saxe a paru suspect, et le roi Jean a sacrifié son serviteur.

C'est par le droit des armes et contre son gré que la Saxe, après 1866, a été assimilée à la Prusse, au point de vue militaire. M. de Bismarck ne l'ignore pas, aussi le petit royaume est-il surveillé de très-près.

Dresde, 17 février 1868.

Promenade en famille à la terrasse de Bruhl. C'est l'endroit le plus fréquenté de la ville. La vue est splendide; l'Elbe, large et limpide, coule au pied de la terrasse; puis le vieux pont couvert de passants, sillonné de voitures; les dômes gigantesques et de forme asiatique de l'église de la cour et du palais; à l'horizon enfin les collines et les montagnes boisées de la Suisse saxonne. Je connais peu de panoramas plus gais, plus animés, plus riants. Cette longue terrasse avec son jardin, son restaurant *Belvédère*, son *Café reale*, ses escaliers monumentaux et surtout ses bons promeneurs saxons, a un caractère particulier et je ne sais quoi qui sent tout à fait son dix-huitième siècle. J'éprouve une impression bizarre de mélancolie et de tristesse qui n'est point sans charme, lorsque je songe qu'en 1808, mon père, jeune alors et plein d'avenir, parcourait pendant le long séjour qu'il fit à Dresde, ces mêmes promenades, ces mêmes lieux que je parcours aujourd'hui avec ma femme et mes deux enfants. Comme nous, il demeurait dans le vieux Dresde, ayant habité l'*Hôtel de Saxe*, cette antique hôtellerie où tant d'étrangers ont passé. Ces mêmes clochers, ces mêmes montagnes, ce même pont, que de fois il les a regardés, sans se douter qu'un demi-siècle plus tard, son fils

et ses petits-enfants se trouveraient à cette même place et songeraient à lui! Son amour pour nous, son dévouement, ses spirituelles causeries me reviennent à la mémoire. Ah! s'il était là! Que sont devenus tous les hommes d'État, les jeunes filles et les aimables princesses dont il parlait lorsque j'étais enfant? Dans sa vie, Dresde était marqué d'une croix heureuse, d'une croix blanche.

M. Rouen vient nous voir. Il va quitter Dresde pour quelques jours. On lui annonce de Paris que Breteuil va être nommé incessamment consul général à Venise. Le décret doit paraître avant la fin du mois. C'est une excellente aubaine pour mon pauvre collègue: je crains malheureusement que sa santé ne puisse pas résister au voyage. Venise est un poste fort important et, de plus, très-agréable. Mais, hélas! ce n'est pas seulement parce que Breteuil a plus de cinquante ans qu'on a renoncé à faire de lui un ministre plénipotentiaire; aussi la Direction des Consulats se montre-t-elle froissée, à juste titre, que le jeune de Saint-Vallier, dans le but d'être utile à l'excellent Breteuil, ait disposé d'un des plus beaux postes de la carrière consulaire en faveur d'un agent mortellement atteint.

Dresde, 22 février 1868.

J'ai fait, à la *Ressource*, plus ample connaissance avec le ministre de l'intérieur, le comte de Nostitz-

Walwiltz. C'est un homme de quarante ans, aimable, grand seigneur et fort instruit. Il n'est pas marié, a une grande fortune et beaucoup d'indépendance. Voilà d'excellentes qualités pour un homme politique, mais, hélas! quelle politique peut bien faire la Saxe!

Je viens d'entendre dire que M. Forth-Rouen aimait les Saxons plus qu'ils ne le méritaient. Il leur a rendu, disait-on, de grands services; c'est à lui, en partie, assure-t-on, que la dynastie présente doit de n'avoir point partagé la destinée des rois de Hanovre et autres feudataires de la Prusse.

Il existe ici, dans le gouvernement, à la Cour même, un parti prussien qui désire ardemment l'absorption complète de la petite monarchie saxonne par la Prusse. Ceux-là ne goûtent point M. Rouen, dont les sentiments anti-prussiens sont très-connus. Quant à moi, je ne suis pas encore parvenu à comprendre quels seraient, pour les Saxons, les avantages résultant du nouvel ordre de choses. Ces gens-là, cependant, doivent bien avoir leurs raisons : mauvaises ou bonnes.

Un certain avocat, homme d'affaires, qui demeure dans ma maison, M. L., ne m'a pas dissimulé son goût pour la Prusse. Cet aveu, au premier abord, peut sembler étrange. Voici, en effet, une petite nation, qui jadis vivait indépendante, autonome, prospère, qui avait ses traditions, son histoire; d'un trait de plume, la voilà transformée en préfecture prussienne. On l'incorpore, bon gré, mal gré, à la grande

patrie, ou mieux à la grande monarchie. Désormais prussienne, son armée ne lui appartient plus; elle est soumise au commandement de la Prusse, et astreinte à porter l'uniforme, le casque prussien. C'est à ce moment, raconte-t-on, que le vieux roi Jean, tout en larmes, a supplié son frère, le vainqueur Guillaume, de lui permettre de conserver au moins sa garde royale et son uniforme saxon [1].

Comment alors se fait-il que, dans ces conditions, un parti en Saxe se soit, non-seulement résigné à l'humiliante loi du vainqueur, mais, que ce parti fasse des vœux ardents pour rendre cette absorption plus complète, plus radicale, et pour que, jusqu'au nom de Saxe, tout soit effacé, et qu'enfin la vieille capitale devienne ville provinciale de Prusse? Mon avocat a pris soin de me le dire. Cet honnête Allemand, entre nous, m'a tout l'air d'un parfait démocrate. « A quoi bon, m'a-t-il déclaré, payer une Cour, entretenir des chambellans, des ministres et des fonctionnaires! Nous ne sommes pas assez riches pour nous offrir le luxe d'une monarchie. C'est bien assez de celle de Berlin! ne peut-elle suffire à tous? » — Pour moi, si j'avais l'honneur d'être roi de Prusse, je me défierais de cette catégorie d'alliés. N'y a-t-il pas de l'envie, de la haine, de la libre pensée, et toute sorte de vilains instincts dans le cœur de ces Saxons qui dési-

[1] En effet, le roi de Saxe a pu conserver sa garde; rien n'a été changé à l'uniforme de la garde à cheval et des chasseurs. L'infanterie, l'artillerie et le train ont seuls *adopté* la coupe prussienne et le casque à pointe.

rent si vivement la fin de la Saxe? De là à renverser, un jour donné, le grand Guillaume lui-même, y a-t-il bien loin? — (« A quoi bon, ajoutera, un jour, l'avocat, nous offrir le luxe d'une royauté, même à Berlin, lorsqu'un président de la république, un député du peuple assemblé en ferait si bien l'office! ») Ce sera encore plus radical et plus économique. Songez-y, monsieur de Bismarck!

Voilà comment raisonnent les Saxons du parti de l'avocat, c'est-à-dire les mécontents, les déclassés du tiers-état, de la bourgeoisie. Il est vrai de dire qu'il existe également dans l'armée, dans la noblesse, des partisans de la Prusse, qui, pour d'autres motifs, suivent la fortune de Berlin; les uns, par raison d'État, par prudence, par résignation; les autres, par ambition personnelle, par esprit d'aventure. C'est ainsi que M. de Falkenstein, ministre d'État, M. de Nostitz-Wallwiltz, d'intérieur, sont restés bons Saxons, sans être hostiles au maître de Berlin. M. de Friesen, ministre des affaires étrangères, est plus tiède. Quant à M. le général de Fabrice, ministre de la guerre, il passe pour aller au-devant de la Prusse et de ses désirs. — Cette situation est des plus fausses. C'est à Berlin qu'il faut prendre le mot d'ordre : c'est au comte de Bismarck qu'il faut obéir sans observation. Silence dans les rangs! Et, cependant, le roi de Saxe entretient un corps diplomatique, quoiqu'il ne puisse faire de diplomatie. Il a son Parlement, ses deux Chambres, bien qu'il ne puisse rien décider.

Voilà ce qui explique les aspirations de mon avocat. Il est dans le vrai, à son point de vue ; du moins il suit le mouvement, le courant, et ce n'est pas lui qui jamais trouvera inique la devise du maître : « La force prime le droit. » Il serait sans doute plus patriotique, plus honnête de rester coi, puisqu'on ne peut résister. L'avocat préfère, lui, aller au-devant du vainqueur et offrir à ce vainqueur, avant même qu'il les réclame, les dernières dépouilles de l'auto nomie saxonne !

CHAPITRE V

Le ministre de Prusse M. d'Eichmann. — Son rôle à Dresde. — roi de Hanovre. — Carnaval à Dresde. — Le grand-duc de Tc cane. — Le Canaletto et la place de l'*Altmarkt*. — Le comte Brühl. — Les *Dienstmann*. — Les chiens bêtes de somme. — raout chez la comtesse Sturdza. — La Société saxonne.

Dresde, 23 février 1868.

Nous sommes allés aujourd'hui avec nos enfan chez le ministre de Prusse, M. d'Eichmann. Ma dame d'Eichmann, mère de trois garçons, est ur personne simple et des plus aimables. Le minist est un diplomate aux manières douces, exquises, que M. de Bismarck a eu l'esprit de choisir parr les plus conciliants, afin de ne pas compromettre l rapports tendus et bizarres qui existent aujourd'h entre la Prusse et la Saxe. Je me suis fait bien exp quer par un Allemand cette situation singuliè Quoique indépendant, puisqu'il a son souverain lui, des Chambres, un budget, une administrati

autonome, le royaume saxon appartient à la Confédération du Nord et lui est lié par des titres indissolubles. Le roi de Prusse commande l'armée comme chef de l'armée fédérale, dans laquelle est fondue l'armée saxonne ; donc, le roi Jean de Saxe n'est pas chef de son armée. Les postes, les télégraphes appartiennent à la Confédération ; les douanes font partie du Zollverein. Aussi, vis-à-vis du roi de Prusse, le petit roi de Saxe se trouve-t-il dans une situation qui ressemble assez à celle des comtes et barons du moyen âge vis-à-vis du roi suzerain ou des empereurs d'Allemagne. Dans notre siècle, de telles anomalies peuvent-elles durer ? Ce compromis, résultant de la trop funeste campagne de Sadowa, n'est-il, seulement, qu'un état transitoire qui doit précéder la transformation des États du Nord en empire prussien ? Attendons le printemps ! — Et quand je pense que c'est aux applaudissements du parti du *Siècle* et de l'*Opinion nationale* que se sont accomplies ces transformations ! En me reportant au rôle ingrat de notre diplomatie à cette époque et à la circulaire du très-spirituel marquis de La Valette, je frémis de rage !

Dresde, 24 février 1868.

On s'entretient beaucoup d'un discours très-énergique de l'ex-roi de Hanovre. Ce prince n'a point été

maintenu même en disponibilité, il a été détrô
chassé par la Prusse. Tout souverain dépossédé q
est, cependant il ne craint pas de proclamer ses
pérances et d'affirmer que la dynastie des Guel
sera un jour réintégrée sur le trône et rentrera dans
États agrandis. La famille de Hanovre étant alliée à
maison d'Angleterre, ceci a causé une certaine ém
tion à Berlin, à Paris, à Vienne. Cette protestat
ne me déplaît pas; c'est toujours une chose uti
elle tient en éveil les sentiments antiprussiens
Paris, suivant notre tactique ordinaire, nous se
blons blâmer ces protestations et donner à la Pru
les satisfactions qu'elle désire, mais comme le di
le maréchal Niel : « Les Prussiens nous ont enseig
la discrétion ; nous profiterons de la leçon ! »
Niel, malheureusement, ne sont pas nombreux
France.

Dresde, 25 février 1868.

Ce matin, un domestique de la Cour s'est ren
chez chaque invité pour décommander le bal
devait avoir lieu ce soir. Le roi de Bavière, le vie
roi, que *Lola Montès* a rendu célèbre, frère de
reine de Saxe, est à la dernière extrémité à Nic
cette mort ne causera pas à Dresde un deuil bi
profond. Le carnaval, d'ailleurs, ne se fête jam
ici avec éclat et grand bruit ; on ne voit dans

rues aucun masque ; il est bon d'ajouter que, la nuit, les bals publics, les concerts, les tavernes regorgent de monde. A Leipsick, c'est différent ; un Corso très-pittoresque est organisé, chaque année, par l'association dite *des Fous*, laquelle se recrute parmi les bourgeois.

Je regrette peu, pour ma part, la réunion qui devait avoir lieu ce soir ; il est vrai que madame d'Ideville devait être présentée à Leurs Majestés. Nous aurions également vu S. A. le grand-duc de Toscane, avec sa nouvelle épouse, la fille de la duchesse de Parme. C'est une enfant âgée à peine de dix-sept ans qui sort du couvent ; au dernier bal du prince royal, elle dansait, dit-on, avec frénésie et sautait comme une pensionnaire. Le grand-duc de Toscane, homme de plus de quarante ans, avait épousé, en premières noces, une fille du roi de Saxe, morte à Naples, au moment du mariage du roi François II, en laissant une fille aujourd'hui âgée de dix ans. En venant présenter sa seconde femme à son ancien beau-père, le gendre a négligé de conduire à ses grands-parents leur petite-fille. Le grand-duc est, dit-on, un personnage peu sympathique ; il n'est point aimé à la Cour de Dresde, cela se conçoit du reste.

Pour fêter dignement, sinon très-joyeusement, le mardi-gras, notre jeune collègue Du Ponceau est venu dîner à la maison ; nous avons passé une excellente soirée en jouant au piquet jusqu'à minuit. Où sont les grandes fêtes de Rome et les réunions si bruyantes d'étrangers qui animaient le carnaval ? — A dire

vrai, de Rome ce ne sont point les fêtes que nous regrettons le plus !

Dresde, 26 févrièr 1868.

Longue visite à la galerie de Dresde. Pèlerinage devant la *Vierge* de Raphaël et la *Vierge* d'Holbein. Je suis rentré charmé, ému, et j'ai écrit à mon ami le chevalier Joseph une longue épître retraçant à la hâte et sous l'impression première tout ce que j'ai éprouvé devant ces deux toiles merveilleuses. Chaque fois que je reviens de la galerie, je rentre chez moi avec cette conviction profonde que l'art est grand et que la politique est petite. Ceci n'est peut-être pas poli pour nos hommes d'État, mais je crains, hélas ! de ne jamais penser autrement.

J'ai découvert, chez le marchand de gravures de la Cour, une magnifique eau-forte du *Canaletto*, datée de 1752, représentant notre place de l'*Altmarkt ;* sauf les personnages du dix-huitième siècle et les carrosses démodés qui sillonnent la place, il n'y a pas un trait à changer. Les vieilles maisons pittoresques, les balcons, les petites loggias, les larges pignons étagés comme en Hollande ; tout, jusqu'aux antiques devantures de boutique, avec leurs mêmes enseignes originales, se retrouve sur la belle gravure de l'artiste. Tout, jusqu'à la petite maisonnette, dans un coin de la place, qui sert de station

aux porteurs de chaises. Le vieil usage de la chaise à porteurs s'est conservé à Dresde; on va encore au bal en chaise, et il y a trois jours, nous nous servions de ce mode de locomotion. De temps immémorial, les porteurs de chaises sont réputés pour leur discrétion, leur finesse et leur probité. Ils servent de messagers dans toutes les aventures tendres et délicates; cependant leur livrée jaune serin attire bien les yeux. L'habit couleur de muraille semblerait plus indiqué.

Dresde, 27 février 1868.

A propos du Canaletto, avant de venir à Dresde, j'ignorais absolument que le célèbre peintre de Venise eût si longtemps séjourné en Saxe, appelé par le comte de Brühl, le grand Mécène. En dépit de ses folies, je ne puis me défendre d'un grand faible pour ce fameux comte de Brühl, ministre de l'Électeur Auguste III, qui trouva le moyen de ruiner, lui, son pays et son roi, avec son goût immodéré pour les arts et sa magnificence. Sans lui, toutefois, avouons-le, Dresde et la Saxe seraient-ils aussi connus? auraient-ils, dans le monde, cette antique renommée de politesse, de culture d'esprit, d'amour pour les arts? Enlevez à Dresde ses admirables galeries et ses collections enviées par l'Europe, vous lui enlevez son plus beau fleuron. Canaletto a peint ici d'admirables

vues de la ville et de ses environs. Ces toiles pleines de lumière, de gaieté, peintes d'une façon si large et si grasse, sont toutes réunies au musée de Dresde. Quelle excellente idée eut là le comte de Brühl! Nos gouvernants français d'alors, qui n'étaient point de petites gens (1750), auraient bien dû imiter son exemple et engager Canaletto à faire une station à Paris en regagnant l'Italie. De quel intérêt seraient pour nous, à cette heure, des vues de notre Paris et de ses environs signées « Canaletto! »

Dresde, 28 février 1868.

L'étranger nouvellement débarqué à Dresde est surpris de rencontrer à chaque pas, dans les maisons, sur les places ou bien se promenant, de long en large, sur les carrefours, des hommes vêtus d'une espèce de livrée très-simple et très-propre, coiffés de casquettes uniformes. Ce sont les fameux *dienstmann*, institution particulière à Dresde, et qui rend de très-utiles services aux habitants. Le Saxon généralement n'est point riche; suivant le noble et saint usage, les familles sont très-nombreuses; elles vivent modestement et à peu de frais. Le domestique homme y est rare et ne se voit que dans les grandes maisons. Le *dienstmann* est le domestique de tout le monde; il appartient à de grandes compagnies et est ordinaire-

ment honnête, adroit et complaisant. Ces hommes sont employés à tous les usages; ils font les commissions, puisent l'eau, montent le charbon, cassent le bois, aident les ménagères; on les utilise même à promener les enfants. Il y en a de différentes catégories que l'on distingue au galon jaune, rouge, vert ou bleu de la casquette. On les paye pour le service rendu ou à l'heure; en échange de l'argent, ils vous remettent un petit ticket qu'ils détachent d'un livret à souche. Ces tickets sont presque tous de deux *groschen*, c'est-à-dire cinq sous. On a des *dienstmann* attitrés plus dévoués que de vieux serviteurs. Ces commissionnaires sont employés par les célibataires, les bourgeois, les employés, les boutiquiers, les commerçants.

Encore un usage particulier à Dresde, qui surprend l'étranger, c'est l'emploi des chiens comme bêtes de somme. Rien de plus singulier que de rencontrer, à chaque pas, de petites voitures traînées par des chiens. Les pauvres bêtes font ici, tout à fait, l'office de chevaux ou d'ânes. Quelquefois le maître de l'équipage s'attelle aussi à la voiture ; mais le plus souvent on voit un ou deux chiens traîner seuls le tombereau chargé de charbon, de viande, de pain, de provisions de toute espèce. De petits colliers, de vrais harnais sont adaptés aux malheureux coursiers qui, arrivés au but, se couchent près de la voiture et gardent fidèlement le dépôt, tandis que le maître est occupé ailleurs. Ces chiens sont de forte race et ont de l'analogie avec nos gros chiens de bou-

cher. Cet usage répandu dans le centre et le nord de l'Allemagne constitue une véritable économie.

Dresde, 1er mars 1868.

Soirée-raout chez la comtesse Sturdza ; c'est une vieille coquette, Valaque, assez riche, qui s'est installée à Dresde depuis un certain temps, on ne sait pourquoi, et qui reçoit la Ville et la Cour. C'était ma première entrevue avec la société saxonne. Hélas ! je ne suis pas transporté d'enthousiasme et je suis moins surpris que la princesse de Metternich préfère Paris à Dresde. C'est d'abord la comtesse Hohenthal, sœur du roi de Danemark, une longue Altesse, âgée et prétentieuse, qui fait beaucoup de frais. Ici, on coudoie plus d'Altesses que de jolies femmes ; je commence à comprendre l'œuvre unitaire du grand Bismarck, qui a pris à tâche de faire disparaître tous les principicules.

M. de Gersdorff, grand-maître des cérémonies, est un petit vieillard, célibataire aimable, qui ressemble beaucoup à un ex-comique. M. de Lüttichau, jeune chambellan, est un fort joli garçon, plein d'esprit. Il réside rarement à Dresde, habite ses terres ou passe son temps à voyager. Son cousin, le baron de Lüttichau, secrétaire de la légation de Saxe à Paris, m'avait parlé de lui. M. de Leipziger, petit gentilhomme blond, tout récemment marié à une femme

charmante. Le comte et la comtesse de Schœnbourg sont encore des Altesses. Le mari est fort insignifiant, la femme agréable. On était en grand deuil, la mort du roi Louis de Bavière, frère de la reine de Saxe, ayant été notifiée ce matin.

Dresde, 3 mars 1868.

Soirée au second théâtre, *Die Mottenburger*. Cette pièce a eu beaucoup de succès à Berlin. La musique en est gaie; les couplets politiques sont pleins d'esprit. Grand spectacle; il y a de tout, féerie, ballet; soirée intéressante, malgré notre inexpérience de la langue.

Dresde, 5 mars 1868.

Le prince Napoléon vient de quitter Paris pour faire un voyage en Allemagne. Il se rend à Stuttgard, à Francfort, Cassel et Berlin. Il est annoncé à M. Rouen, qui a dû, pour cette raison, retarder son voyage à Paris. Que va faire cet enfant terrible? Son amitié pour M. Benedetti et son goût pour tout ce qui touche aux intérêts combinés de la Prusse et de l'Italie, semblent indiquer qu'il sera accueilli à bras ouverts par la Cour à Berlin. Ira-t-il à Vienne? Quant

à moi, je serais assez curieux de voir de près ce féroce ennemi du pouvoir temporel. On prétend qu'il est envoyé pour tenter de détacher la Prusse de l'alliance russe. D'autres, plus malins, assurent que l'empereur, craignant que son cousin ne se livre à ses incartades habituelles et à de véhémentes sorties au Sénat à propos de la loi sur la presse et sur l'armée, l'aurait engagé à voyager. Cette excursion, peu naturelle en cette rude saison, a évidemment un but politique, et chacun s'en préoccupe beaucoup en Allemagne. Il faut bien donner des sujets de dépêches aux diplomates à court de nouvelles.

Dresde, 8 mars 1868.

Dîner officiel chez M. d'Eichmann, ministre de Prusse. Très-belle installation dans un charmant palais, au milieu d'un jardin, *villa Moczinski* [1] Toujours le dix-septième siècle! cette villa avait été construite par le comte de Brühl pour une de ses favorites. Madame d'Ideville était auprès de M. Minckwitz, grand maître de la reine douairière Marie, homme fort aimable. Il a été attaché à la Cour de Weimar, où il a, jadis, connu nos amis, les deux ministres de La Tour-d'Auvergne et Talleyrand.

[1] La villa *Mocezinski* n'existe plus aujourd'hui; elle a été démolie. En 1812, le palais Mocezinski avait été converti en hôpital pour les blessés français.

C'était alors le bon temps pour les jeunes diplomates ; à trente ans, on était ministre dans une petite Cour de la Confédération. J'ai également fait la connaissance du général de Senfft von Pilsach, homme de charmantes manières et très-sympathique, et celle d'un excellent saxon, le conseiller et chambellan de Boxberg ; sa femme est distinguée et sa fille agréable. Enfin, il y avait M. de Sahr, un des plus grands seigneurs de Saxe, qui nous a engagés mardi à son raout.

Nous avions aussi le ménage Kaskell, les Rothschild de Dresde. Les Kaskell sont naturellement barons et chambellans de je ne sais quel monarque. Leur maison est hospitalière et très-gaie. On y fait d'excellente musique, et les étrangers y sont accueillis à bras ouverts. Le mari est un brave banquier, habile et fort avenant. Quant à la jeune baronne, fille des Oppenheim de Cologne et alliée aux Fould, c'est une des plus étranges personnes que j'aie jamais vues. Sa physionomie est originale et rappelle, avec plus de régularité, celle de la princesse de Metternich ; comme elle, vive, pleine d'entrain et gracieuse ; seulement tout cela est une réduction ; la taille de madame Kaskell est en effet des plus bizarres ; c'est celle d'une enfant de dix ans. Cette mignonne dame est naturellement d'une extrême élégance, et les modistes de Paris lui envoient deux fois par mois tout ce qu'elles produisent de plus extraordinaire et de plus parfait. Nous avons été conviés, le soir même, à nous rendre chez elle pour

l'admirer en costume de bergère Watteau, costume qu'elle revêtait pour un grand bal d'artistes. Le ministre de Prusse et sa femme sont très-simples, accueillants et remplis de cordialité. On les apprécie à Dresde, malgré les difficultés de la situation politique. Comme M. de Bismarck est habile d'avoir précisément choisi pour cette société, ou hostile ou chancelante, un homme aussi conciliant! Le secrétaire de la légation, M. d'Alvensleben, est intelligent, mais un peu trop ardent.

Dresde, 9 mars 1868.

J'ai retrouvé ce soir, chez M. Rouen, un capitaine d'état-major, M. Gavard, que j'avais entrevu ici en décembre. Son frère est au ministère des affaires étrangères, commis d'ordre à la direction commerciale. M. Gavard revient de Vienne; il a passé quelques jours ici.

CHAPITRE VI

Madame de Sahr. — Les environs de Dresde. — Attentat contre le Prince Royal. — Séjour du prince Napoléon à Dresde. — Le comte Léon. — La comtesse Hohenau.

Dresde, 10 mars 1868.

Ce soir, au raout de madame de Sahr, on annonçait que la Cour avait été prévenue de l'arrivée du prince Napoléon pour vendredi. Grand émoi chez nos Saxons ! la visite d'un prince quelconque est toujours un événement à la Cour de Saxe.

J'ai été présenté à M. de Falkenstein, président du conseil des ministres. C'est un petit vieillard aimable, très-estimé comme jurisconsulte, et qui s'occupe beaucoup moins de politique que le ministre des affaires étrangères, le baron de Friesen. Quant à celui-ci, il joue le rôle important à Dresde. A en juger à ses yeux fins et perçants, un peu inquiets, M. de Friesen, quoique d'apparence fort bon homme,

doit être très-ambitieux. Mais tous ces personnages ne sont que la petite monnaie du comte de Beust. Madame de Sahr, comme la plupart des Saxonnes, est grande et assez raide. Elle était plus âgée que son mari, lorsqu'elle a divorcé pour l'épouser. M. de Sarh est un des plus riches seigneurs de Saxe; il est fort indépendant, n'occupe aucun poste à la Cour, mais ses attaches sont prussiennes. J'ai retrouvé là la charmante madame de Leipziger. Cette jeune et toute ravissante blonde est décidément la plus jolie personne que j'aie rencontrée ici. — Je regrette que madame d'Ideville n'ait pu m'accompagner ce soir, elle aurait eu un aperçu de toute la société saxonne.

Où serons-nous l'hiver prochain? Dieu le sait.

La Cour étant en deuil et l'étiquette de rigueur, les toilettes décolletées des femmes en costume noir faisaient très-bon effet.

Dresde, 11 mars 1868.

Les environs de Dresde ont été de tout temps célèbres. Il est difficile de trouver réunies, autour d'une capitale, des promenades plus variées, plus pittoresques et plus intéressantes. Les routes, les bateaux à vapeur de l'Elbe, les chemins de fer donnent libre accès, à quelques lieues de Dresde, dans la Suisse saxonne, dont les jolis sites peuvent rivaliser avec ceux de la Suisse de Guillaume Tell.

Ce n'est pas seulement le dimanche que les bateaux regorgent de monde et que les chemins de fer sont envahis ; dès que le temps est beau, tout est encombré. Il semblerait que ces braves Saxons n'aient rien à faire. Cependant, ils sont loin d'être paresseux ; leur riche banlieue, couverte d'usines et de fabriques, témoigne de leur activité.

Aujourd'hui, nous avons suivi, en voiture, l'Elbe jusqu'au *Waldschlœsschen*, splendide établissement de brasserie, où les Saxons vont se restaurer et entendre la musique. Loin de là se trouve le palais du prince de Prusse, *Albrechtsburg*. Nous avons l'honneur, en effet, de posséder à Dresde le prince Albrecht, frère cadet du roi Guillaume. Son Altesse a épousé, morganatiquement, il y a quelques années, étant déjà marié, une charmante demoiselle de la Cour, dont il était fort épris. Émoi dans l'auguste famille, laquelle s'est refusée à reconnaître la dame et à la recevoir. C'est alors que le prince a fait édifier pour son épouse, près de Dresde, une superbe habitation, où elle passe les hivers et les étés avec ses trois garçons. La comtesse Hohenau est une très-aimable personne ; mais, pas plus qu'à Berlin, les augustes salons de la Cour ne lui sont ouverts. Elle reçoit beaucoup, cependant, et donne de belles fêtes.

Nous avons marché dans les bois de sapins et de bouleaux qui bordent la route, les enfants étaient émerveillés de cette végétation des pays du Nord.

Dresde, 12 mars 1868.

Un attentat a eu lieu aujourd'hui, à trois heures, sur le prince royal. L'assassin est un individu étrange, de vingt-trois ans, d'intelligence bornée, fils naturel d'un pauvre officier ; le malheureux se croyait, paraît-il, de naissance royale et pensait appartenir à la famille de Saxe. Il a couché en joue le prince avec un pistolet fortement chargé, mais n'a pas eu le temps de tirer. Le prince, selon son habitude, faisait sa promenade dans le *Grand Jardin*, bois de Boulogne de Dresde. Cet attentat n'a pas causé une émotion indicible. On a vu là, avec raison, l'œuvre d'un fou. S'il eût tué le prince, qu'en serait-il advenu ? Ce n'est point cette mort qui eût anéanti la monarchie saxonne. Le danger est ailleurs... du reste, le prince royal assassiné, le prince Georges, son frère, n'est-il pas là, avec ses quatre enfants et l'avenir?

Dresde, 13 mars 1868.

J'ai eu une conversation intéressante, au cercle, avec le général Fabrice, ministre de la guerre. Bien qu'il louche assez fortement, le général est un très-bel homme, il s'exprime convenablement en français et m'a paru des plus intelligents. On le dit absolu-

ment dévoué à la Prusse. C'est étrange ! je ne puis encore me faire aux bizarreries politiques de la Saxe ; les uns sont attachés à la dynastie, c'est le petit nombre, et ils ne sont pas aux affaires ; d'autres, qu'on soupçonne fortement de recevoir leurs inspirations de Berlin, comme M. de Friesen, ministre des affaires étrangères, et le général Fabrice, détiennent le pouvoir. Que peut devenir un pays dont l'armée est entre les mains du monarque voisin? — On dit tout bas que M. de Friesen et le général Fabrice ont été indiqués et peut-être même imposés par M. de Bismarck au choix de Sa Majesté saxonne. Ce serait fort possible, — alors tout s'explique !

Dresde, 14 mars 1868.

La légation de France se rend à la gare pour attendre S. A. I. le prince Napoléon. La colonie polonaise, groupée aux abords de la station, acclame le prince français avec enthousiasme. Pendant son voyage à Berlin, on avait prétendu que le but de la mission princière était de proposer au roi de Prusse la reconstitution du royaume de Pologne. Pauvre Pologne ! Je crois que les princes et les rois pensent peu à elle, et, en tout cas, ce ne serait pas la Prusse qui songerait à la relever. A une heure le prince se rend chez le roi. A cinq heures il y dîne ; théâtre, et, à neuf heures, thé chez le prince royal. Quelle journée !

Dresde, 15 mars 1868.

Je ne connaissais point le prince Napoléon. sans contredit, fort grand air; sa taille est élev sa ressemblance avec l'Empereur est saisissante. regard vif, intelligent, a je ne sais quoi de dur faux ; le geste est hautain et un peu brutal. Le p m'a beaucoup rappelé un autre homme que j' rencontré jadis dans ma jeunesse et qui éta fils authentique de l'empereur Napoléon Ier, le c X***. Ce triste personnage, sans aucune valeur, moralité, menait une étrange vie dans le qua Latin, en 1850, au moment où je faisais mon Plus petit que le prince Napoléon, il était le po frappant de son père, mais lui aussi, différa l'Empereur par le regard ; le sien était hideux flétait tous les mauvais instincts du personnag par hasard il avait été un homme de valeur, qu été son rôle ? Le comte X*** est le fils de cette térieuse grande dame polonaise qui se prése Fontainebleau le 19 avril 1814, et que l'Emp ne voulut point recevoir. Pourquoi ?

C'est un peu tôt de se lever à quatre heures, le temps est superbe, et il faut bien faire la con à notre auguste compatriote, cousin de Sa Ma L'illustre voyageur aura séjourné dix-huit h à Dresde, et je serais fort embarrassé de sav

qu'il est venu y faire. Nous n'avons pas eu l'honneur d'échanger trois paroles avec lui ; son confident et ami, M. Benedetti, j'imagine, aura dû le mettre en garde contre le personnel de notre légation et le prévenir qu'aucun de nous n'avait pour lui une bien profonde sympathie. Notre légation doit être mal notée.

CHAPITRE VII

La galerie de Dresde. — Situation de la Saxe en Allemagne. — Constitution du royaume. — La cour et la ville. — Les castes. — Avenir de la Saxe.

Dresde, 17 mars 1868.

La comtesse Hohenau, femme du prince Albrecht de Prusse, vient à la maison. C'est une femme aussi simple que distinguée, et qui a dû être remarquablement belle. Je lui ai parlé de son royal époux, lequel venait de recevoir chez lui, à Berlin, le prince Napoléon. Elle nous a gracieusement invités à aller la voir avec les enfants dans son beau château du bord de l'Elbe.

Visite à madame de Sahr. Son hôtel est fort grand, c'est une des maisons les plus confortables de Dresde. Nous rencontrons chez elle une très-jolie personne, la comtesse Rex. Ces types de beauté sont très-différents des types italiens. Mais je crois que les physionomies ont ici plus de finesse.

Je viens de passer une journée entière à la galerie. Voilà un temps mieux employé qu'à écrire des dépêches !

Cranach. Plusieurs grandes toiles. École des primitifs. Les figures un peu gauches, compositions naïves. — *Maîtres inconnus.* Portraits très-intéressants, de la même École, moins ancienne, qui se rapproche un peu des Holbein. Un *Luther mort* très-saisissant.

Gaspard Netscher. Quel charmant coloriste! quel goût !

Jean Mieris. Série de vrais chefs-d'œuvre ! Ah! quel rival dangereux pour notre Meissonier que le vieux Mieris. Quelle couleur, quel esprit et quelle admirable facture! (N° 1471.) Ces têtes spirituelles et vivantes, qui sortent de leur fenêtre, accoudées sur des bas-reliefs (ces bas-reliefs sont reproduits dans chaque tableau et servent en quelque sorte de griffe au maître), me semblent la dernière expression du genre. Les accessoires sont traités avec une science, une vérité, une conscience que Meissonier le Grand égalera difficilement. Ces pipes, ces flacons, ces tapis, ces manteaux sont d'une facture! *Van der Verff.* Variété du genre. Ceci ressemble trop à de la grande miniature; peinture de porcelaine, mais de réelles qualités de couleur et même de composition. Jolies chairs, têtes de femme charmantes. (1645.) Une *Madeleine au désert*, d'une propreté, d'une blancheur réjouissante.

Dresde, 19 mars 1868

Je ne suis pas Prussien, tant s'en faut; je pencherais plutôt vers la Saxe, et mes principes aussi bien que ma nationalité m'engagent à faire des vœux pour elle. Cependant, il faut bien tenir compte de toutes les opinions que j'entends émettre par les hommes sages de ce pays. Un vieux Saxon, très-autonome, mais esprit indépendant, homme de grande valeur, me disait hier, avec tristesse, que l'avenir de son pays lui semblait compromis.

Le roi, et surtout ses deux fils, sont assez peu aimés, ils ne sont pas populaires. Ils vivent à l'écart, au milieu de leur cour, et, très-à tort, passent pour hautains. « Notre pays, ajoutait le Saxon, est le plus blanc sur la carte chromatique de l'instruction publique en Europe, c'est-à-dire le pays où l'instruction primaire, laquelle est obligatoire du reste, est le plus répandue. C'est la contrée où l'on rencontre le moins d'illettrés ; cependant les institutions libérales d'autre nature n'y ont pas toutes pénétré. Les distinctions de caste sont accusées plus que partout ailleurs ; la représentation nationale y est encore fort limitée, puisqu'elle n'est que l'expression de certaines classes qui envoient aux états généraux leurs délégués. »

D'après la Constitution de 1831, la Saxe est une

monarchie constitutionnelle; la couronne se transmet de mâle en mâle, d'après l'ordre de primogéniture, mais aussi à la ligne féminine dans le cas où la ligne mâle s'éteindrait et où il n'y aurait pas de princes étrangers ayant droit à la succession en vertu des traités. Les femmes, en Saxe, ont été de tout temps exclues de la succession au trône. Si la ligne mâle venait jamais à s'éteindre, la couronne devrait passer à la ligne *Ernestine*, soit sur la tête du grand-duc de Weimar, qui, — avec la permission de la Prusse, — réunirait les deux pays en un seul.

Le pouvoir législatif s'exerce par le roi et deux Chambres. La première Chambre se compose des princes de la maison royale et de 41 membres en partie députés du clergé, de l'Université et des grandes villes, le reste formé de seigneurs et de grands propriétaires nommés par le roi.

La seconde Chambre se compose de 75 membres, dont 20 de la noblesse, 25 des villes, 25 des campagnes, et 5 du clergé évangélique. Le droit d'élection et celui d'éligibilité sont attachés à un cens assez élevé ou à la qualité de propriétaire foncier[1]. Dans le cas d'urgence, le roi peut rendre des ordonnances ayant force de loi. Les impôts ne sont regardés comme refusés que si les deux Chambres ont émis un vote en ce sens, ou si une Chambre les a refusés à la majorité des deux tiers. Mais dans ce cas

[1] Les députés à la « seconde Chambre » sont élus, aujourd'hui (1875), au moyen du suffrage universel et direct. Est électeur tout citoyen qui paye à l'État un impôt annuel direct de 3 fr. 75; pour l'éligibilité, ce cens est de 37 fr. 50.

même, le gouvernement peut encore lever un impô pour un an.

La Cour forme encore, comme au siècle dernier une coterie d'où est exclue, en principe, toute nota bilité ou illustration littéraire, scientifique, artisti que, qui n'a pas le bonheur d'appartenir à la no blesse ou d'être revêtue d'une charge de conseille intime ou privé, etc. Il est vrai d'ajouter qu'ici or n'est point avare de ces titres de chambellan. Mais, en somme, les petits priviléges chassés du reste de l'Europe semblent être venus chercher un refuge sous la rigoureuse étiquette de la Cour saxonne. Voilà pourquoi la bourgeoisie riche, intelligente et libérale, rit de ces petitesses et tourne ses regards vers la Prusse; il eût été si facile cependant de la retenir. Je suis persuadé que si la dynastie actuelle comptait des princes plus actifs, plus libéraux, plus intelligents, si enfin l'un d'eux était très-aimé et très-populaire, le parti de l'autonomie saxonne deviendrait un danger et donnerait fort à réfléchir à la Prusse. Mais, je l'avoue, comment le pays peut-il croire à son avenir, à ses destinées, lorsque le souverain lui-même semble abdiquer en faveur de l'État voisin? Non-seulement il ne résiste pas, mais on croirait qu'il va lui-même au-devant de l'envahisseur. C'est ainsi, qu'il y a quelques jours à peine, le prince royal de Saxe allait faire sa cour au grand suzerain de Berlin pour l'anniversaire de sa naissance, et tenait sur les fonts luthériens, lui catholique, le fils du prince royal de Prusse.

Tout ce que m'a dit à ce sujet le vieux comte X*** m'a affligé. Le petit royaume est si intéressant, si riche, si industrieux, si bien administré; il aurait tant de vitalité dans d'autres mains. Son passé historique, ses gloires littéraires en font un centre intelligent et actif. En même temps, il a une industrie nationale, des éléments de vie propre. Ah! si l'Angleterre, la France et la Russie le voulaient ou l'avaient voulu, quel eût été son rôle? N'eût-ce pas été d'une grande sagesse et d'une incontestable utilité, au point de vue de l'équilibre européen, d'avoir, entre la Prusse, l'Autriche et la Russie, intercalé un État indépendant et plus étendu même que la Saxe actuelle? Hélas! Dieu veuille que nous ne payions pas bien cher le goût de M. de La Valette et de l'Empereur pour les grandes nationalités. C'est faire bien de l'honneur, il est vrai, à M. de La Valette que de lui prêter une idée politique; mais enfin il sert d'instrument à d'autres, aux Nigra et au prince Napoléon.

De l'aveu de plusieurs personnes, sans les efforts de M. Rouen, sans son dévouement à la dynastie saxonne, sans son énergie et sa persévérance au moment de la guerre de 1866, le roi de Saxe et les siens seraient aujourd'hui à Vienne en compagnie du roi de Hanovre. Mais, en vérité, quand on considère l'esprit de résignation et de renoncement des princes saxons, on peut bien affirmer que ceux-là ne songeraient pas, à l'instar de leur cousin de Hanovre, à protester et à se plaindre, s'ils avaient été dépossédés.

Aujourd'hui je suis absolument guéri de mon fol enthousiasme pour les causes étrangères : l'Italie m'a suffi. N'apportant plus désormais aucune passion dans mes jugements, écoutant beaucoup, questionnant les uns et les autres, j'arriverai, je l'espère, après un certain temps, à avoir une idée nette de ce pays[1].

[1] Dans un livre très-remarquable sur la politique française en Allemagne, publié dernièrement (janvier 1875) sous le titre « *Passé et Présent,* » par un diplomate anonyme, nous détachons l'extrait suivant, qui nous paraît d'un haut enseignement :

« Le 6 juillet 1866, le roi de Saxe, fugitif et chassé de ses États par les Prussiens, réfugié près de Vienne, au château de Schœnbrünn, envoyait à l'empereur Napoléon le message suivant :

« Sire, j'ai la confiance que je trouverai en Votre Majesté un ar-
« bitre bienveillant et un protecteur de ma couronne. Ce que vous
« avez déjà fait pour moi enchaîne ma reconnaissance, et je ne l'ou-
« blierai jamais. »

« Quinze jours après, les préliminaires de paix proposées par la France consacraient, malgré les instances de la Prusse, l'intégrité territoriale de la Saxe et le maintien de la couronne saxonne.

« En 1871, un prince d'Allemagne, trouvant la collection de ses ordres insuffisante pour célébrer et glorifier le désastre de la France, créa un ordre spécial et le déposa aux pieds du roi de Prusse, empereur d'Allemagne. Ce prince était le roi de Saxe, l'ancien réfugié de Schœnbrünn ! »

CHAPITRE VIII

Le baron de Werner, ministre d'Autriche. — Les officiers hanovriens en Saxe. — M. Pierre Baragnon à Dresde. — M. Benedetti, ambassadeur à Berlin. — Concert à la Cour. — M. Burnley, chargé d'affaires d'Angleterre.

Dresde, 24 mars 1868.

Dîner à la légation d'Autriche chez le baron de Werner, ministre d'Autriche. M. de Werner est le type des vieux diplomates du dernier siècle ; ami dévoué du prince de Metternich, il a été fort longtemps auprès de lui comme directeur politique du ministère des affaires étrangères. C'est un homme de près de quatre-vingts ans, de grand mérite, de manières charmantes, et dont la conversation est des plus attachantes. Je suis ravi qu'il veuille bien me témoigner de l'amitié et j'en profite pour beaucoup apprendre. La baronne, plus jeune que son mari, est une femme très-intelligente. Ce ménage ressemble

fort peu, comme aspect, au très-brillant et bouillant couple Metternich qu'il a remplacé ici. Quant à moi, je me sens attiré vers les vieux beaucoup plus que vers les jeunes.

Dresde, 25 mars 1868.

Deux jeunes officiers saxons, que j'ai rencontrés chez les Kaskell, m'ont fait de curieuses révélations. L'un d'eux est Hanovrien ; en qualité de membre de la grande famille germanique, il a pris du service en Saxe, comme il aurait pu en prendre en Prusse, en Bavière ou en Autriche. Sa haine pour les Prussiens est des plus violentes, et je le trouve même assez imprudent. Il me parlait d'un récent voyage qu'il avait fait à Vienne et de l'accueil sympathique qu'il avait reçu : « Nous sommes très-surveillés ici, me disait-il, mais qu'importe, si une grande guerre éclatait, l'armée de Saxe n'est pas encore tellement inféodée à la Prusse qu'elle ne puisse, à un moment donné, jouer un grand rôle. Plus d'un général saxon, je le sais, supporte impatiemment le casque prussien qu'on nous a infligé. Un de mes frères et un de mes cousins ont été tués par eux en 1866, et je vous assure qu'il est bien cruel de servir le vainqueur. » Quelle épouvantable chose que la guerre civile ! La grande lutte qui a éclaté entre l'Autriche et la Prusse en 1866 est-elle autre chose?



Dresde, 26 mars 1868.

Les bourgeons des lilas et les arbustes de la *Bürgerwiese* (la Prairie des Bourgeois) sont déjà verts. Dans peu de jours, tout sera épanoui. En attendant le printemps, voici un nouveau journal publié à Dresde. Son fondateur est un publiciste français, M. Pierre Baragnon. La couleur du nouveau journal est franche, et je crois que les politiques de Berlin en seront peu satisfaits. C'est le seul organe en langue française publié en Allemagne. Si certains gouvernements voulaient l'encourager, cette petite feuille pourrait avoir du succès et rendre des services, mais ils n'oseront point.

Dresde, 3 avril 1868.

Je reçois une lettre de Beulé m'annonçant la mort de mon pauvre collègue d'Haubersart. Il m'envoie en même temps la *Revue des cours publics*. Ses leçons sur Tibère, destinées à être réunies prochainement en volume, sont fort bien faites. Il y a des allusions, sans doute, puisqu'on veut en voir partout, mais la forme est belle, et j'ai trouvé, çà et là, des passages éloquents. Je m'attends à un succès.

Dresde, 6 avril 1868.

Petite soirée chez les Kaskell. Des personnes arrivant de Berlin me parlent de la détestable position de M. Benedetti, et de la nôtre, ce qui est plus triste. Que la société de Berlin fasse mauvais accueil à la famille Benedetti, ceci importe peu, mais on se rit de l'Empereur, de notre gouvernement, et c'est ainsi que nous sommes récompensés de notre stupide neutralité en 1866. Quand je songe que, grâce à la politique des Benedetti, des prince Napoléon, des La Valette, nous avons permis à Bismarck de tailler insolemment et à plein drap dans l'Allemagne. C'est la plus grande faute que nous ayons commise. Je me souviens encore de ma colère et de mon dépit en apprenant à Paris, pendant l'été 1866, les triomphes de la Prusse, ces triomphes auxquels applaudissaient des deux mains les *Débats* et le *Siècle*. Des discussions amères et presque violentes s'ensuivaient avec certains de mes amis. Je me souviens que Valfrey et moi étions les plus attristés. Que de fois avons-nous lutté contre nos enthousiastes libéraux, si fort épris de la Prusse! Ils détestaient cordialement l'Empire. Seul, M. le marquis de la Valette, le sémillant diplomate, trouvait grâce devant eux. Le jour où il signa sa fameuse circulaire du 16 septembre, ce courtisan modèle passa grand homme à

leurs yeux et devint presque digne du prince Napoléon. Ah ! les niais !

Dresde, 10 avril 1868.

Serait-ce l'hiver qui revient ? La neige, dès le matin, tombe avec abondance. Après les chaleurs des jours derniers, la transition est encore plus désagréable. Grandes cérémonies du Jeudi-Saint à l'église catholique, avec les offices en musique. Le roi et toute la Cour descendent de leurs tribunes et suivent la procession en grand uniforme. C'est la même cérémonie que j'ai vue à Vienne en 1856.

Lettres très-intéressantes reçues de Paris. Le ministère n'est pas solide. On parle toujours de M. Drouyn de Lhuys. J'avoue que, dussé-je n'en profiter aucunement (les ministres étant généralement ingrats), je serais ravi de voir diminuer l'influence des hommes aujourd'hui au pouvoir.

Dresde, 13 avril 1868.

Concert à la Cour. Madame d'Ideville a enfin l'honneur d'être présentée au roi. La reine est malade et n'a point paru. Seule la princesse royale Augusta faisait les honneurs. Belle musique, mais peu récréative, d'une science telle que je n'y puis

rien comprendre. Madame d'Ideville a longtemps causé avec madame Burnley, femme du chargé d'affaires d'Angleterre, récemment arrivé de La Haye. Tant que dure le cercle, c'est-à-dire la promenade de Leurs Majestés et Altesses, l'étiquette exige qu'on reste debout. Je regrette d'être venu, et je tremble que cette longue station ait fatigué ma femme.

Mon nouveau collègue, M. Burnley, m'a paru bien et très-simple; il sera pour nous de grande ressource. En Angleterre, l'avancement des diplomates est encore plus long qu'en France, M. Burnley a cinquante ans et n'est que secrétaire d'ambassade. Du reste, il devient ici chef de mission, la Cour de Londres n'ayant pas l'intention de renvoyer de ministre à Dresde. Comme on devrait suivre cet exemple en France et me laisser seul ici!

CHAPITRE IX

Saint-Vallier. — Le général Witzleben. — Anecdotes sur
empereur d'Autriche Ferdinand Ier. — Le *Bulletin in-
itional* à Dresde. — La légation de Russie. — Le comte
loff. — Une séance à la Chambre des seigneurs. — Le
iment du général Moreau.

Dresde, 15 avril 1868.

reçois ce matin une lettre de Londres : le prince
Tour-d'Auvergne m'écrit qu'il est très-satisfait
es lettres. « Dans l'avenir, vous pouvez avoir de
ions jours, m'écrit-il, politiquement parlant, si
savez être patient. » Fort bien ! mais aurai-je la
nce de les attendre, ces bons jours? On nous
nce que le jeune de Saint-Vallier se prépare à
admettre à la retraite, pour choisir une de leurs
s, plusieurs ministres, entre autres M. le baron
i-Rouen. Ce serait d'autant plus triste, m'écrit-
e Paris, qu'en dehors de son entregent et de
iplomb, le vicomte de Saint-Vallier, de l'aveu

des gens qui l'ont connu de près, serait, comme diplomate, un de nos agents les plus médiocres.

Dresde, 28 avril 1868.

Je rencontre chez M. Rouen le général Witzleben, aide de camp du roi, un pur Saxon, très-autonome et ami intime de M. de Beust. Il raconte avec esprit et finesse le voyage qu'il vient de faire en accompagnant le roi dans une visite à son vieil ami l'ex-grand-duc de Toscane, Léopold II. Les deux souverains, dont l'un n'est, hélas! guère plus puissant que l'autre, ont conservé depuis leur enfance une amitié rare chez les monarques.

Après quelques jours passés à la campagne chez le vieux souverain déchu, le roi Jean est revenu par Prague, où il a été saluer un autre souverain encore plus oublié, l'empereur d'Autriche, Ferdinand I[er] [1]! Aujourd'hui c'est un petit vieillard, fort peu intéressant, qui n'a jamais cessé, du reste, d'être en enfance, et qui prolonge, sans aucun souci, sa singulière existence. Déposé, on le sait, le 2 décembre 1848, il est retiré à Prague depuis cette époque, avec l'Impératrice, princesse de la branche aînée de Savoie, dont la vie s'est trouvée enchaînée à ce triste descendant des Hapsbourg. On raconte des

[1] Ferdinand I[er], oncle de François-Joseph, empereur actuel d'Autriche, né le 13 avril 1793, à Vienne, est mort à la fin de l'année 1874.

traits fort plaisants sur ce très-étrange souverain, avant qu'il ne fût descendu du trône. En raison de son intelligence très-bornée, il avait le bonheur d'échapper aux préoccupations inhérentes à sa haute situation. « Vraiment! disait-il, ce ne serait pas chose difficile de régner, si ce n'étaient ces diables de signatures ! »

Un jour, il vit passer devant le palais une petite voiture de campagnard, lourde et grossière. Comme un enfant, il voulut en avoir une semblable. On résista à ce caprice. Il bouda, se tut; mais lorsque les ministres vinrent, comme à l'ordinaire, lui réclamer les signatures, l'empereur croisa les bras fièrement: « Eh bien, non! je ne signerai pas si je n'ai pas mon équipage! Comment! je suis Empereur, moi, et je ne puis satisfaire une volonté! Remportez vos papiers. » Et en même temps il jetait les décrets, nominations, ordonnances qu'on avait apportés au pauvre insensé, afin qu'il pût y apposer la griffe impériale. On fut forcé de faire amener aussitôt le ridicule équipage devant les fenêtres; alors l'empereur se livra avec complaisance à son fameux travail de signature, le plus dur des labeurs du trône.

Dresde, 1er mai 1870.

Je reçois la visite de M. Pierre Baragnon, fondateur et propriétaire du *Bulletin international*[1]. Je ne le connaissais point: c'est un homme d'esprit, très-entreprenant, plein de feu et d'énergie. Ses appréciations en politique sont assez piquantes, et, sur certains points, je partage sa façon de voir. Il est l'adversaire déclaré de la coterie La Valette et Benedetti, et paraît enchanté de M. Rouen *et vice versa*. M. Baragnon arrive de Hongrie et de Vienne; son voyage en Hongrie, surtout, l'a vivement intéressé. Il est revenu frappé, comme tous les voyageurs d'ailleurs, de la vitalité de ce pays; c'est là, en effet, que réside la vraie force, l'avenir de l'Autriche.

Je retrouve, au Cercle, M. Rouen ravi de M. Baragnon; il fonde sur le nouveau journal de très-grandes espérances, qui, je le crains fort, ne se réaliseront pas.

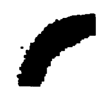
[1] Depuis le jour de sa fondation jusqu'au 24 juillet 1870, époque à laquelle on le força de cesser ses publications, le *Bulletin international* de Dresde a constamment été rédigé et administré par le docteur Hessèle, avec une indépendance et une énergie rares.

Dresde, 8 mai 1868.

Grand dîner chez le ministre de Russie, comte Bloudoff. Le président du conseil, M. de Falkenstein, le ministre de l'intérieur, plusieurs Saxons importants, etc. Madame Bloudoff est Hanovrienne; c'est une très-belle personne, distinguée, à l'air fort dédaigneux, mais en somme, c'est une vraie grande dame. Elle est sœur de la belle duchesse de Manchester. Son mari est de beaucoup plus âgé qu'elle; il a de l'esprit, de la finesse et passe pour un très-aimable causeur. Nous retrouvons là le beau M. de Wuthenau. Sa femme, madame de Wuthenau, est aimable, jolie et a de l'esprit. Ces personnages et quelques autres encore forment la fine fleur de l'élégance de Dresde. Mais tout cela paraît bien endormi, bien lugubre, depuis que la princesse de Metternich s'est envolée vers Paris, avec ses charmants caprices et ses chansons.

Dresde, 16 mai 1868.

Je viens d'assister à une séance de la Chambre haute. Le palais des États de Saxe est fort beau extérieurement. Les salles intérieures sont simplement ornées. La première Chambre se compose de cin-



quante membres environ. Le bureau du président et la tribune seuls sont élevés au-dessus du sol ; les membres sont assis sur des chaises. Une petite table étroite leur sert de pupitre. Les deux princes royaux, Albert et Georges, ont des fauteuils auprès du vice-président. L'habit noir et la cravate blanche, voilà tout l'uniforme. C'est le vieux baron de Friesen[1], parent du ministre des affaires étrangères, qui préside l'illustre assemblée.

Dresde, 19 mai 1868.

Excursion au monument de Moreau. La route qui y conduit n'est pas belle, mais, une fois arrivé, on découvre un horizon magnifique. Toute la ville de Dresde se déroule à nos pieds; on aperçoit les sinuosités de la forêt qui entoure la cité et les collines de Lochwitz et de Pilnitz. Le *Denkmal* (monument) élevé au général Moreau est simple et d'un effet saisissant; c'est un bloc de granit surmonté d'un casque, d'une couronne de laurier et d'un glaive en bronze ; le tout dans de gigantesques proportions.

C'est à cette place même que le malheureux fut mortellement blessé le matin du 27 août 1813, à la tête des armées russes. Quelle étrange vie que celle de

[1] M. le baron de Friesen est mort aujourd'hui. Il a été remplacé par le baron de Zehmen auf Stauchitz, grand partisan de l'autonomie saxonne.

ce vaillant soldat, mort traître à son pays et tué par un boulet français ! Quel grand rôle il eût joué sous l'Empire, s'il ne s'était pas montré jaloux du génie de Napoléon Ier et s'il eût consenti à le servir. Ce fut l'ambition et l'envie de sa femme qui le poussèrent, dit-on, à se séparer de son ancien camarade. Je viens de lire un ouvrage fort curieux intitulé : les *Mémoires d'une contemporaine*. Ce livre, paru en 1826, eut alors un très-grand succès. L'auteur est une dame ou plutôt une demoiselle du temps qui avait beaucoup vécu dans l'intimité de Moreau et des grands personnages du Directoire et de l'Empire. Ce livre est rempli d'anecdotes et de détails curieux sur les mœurs très-légères de cette époque.

CHAPITRE X

La *Begerburg*. — Mort tragique de M. Zaluski. — Les Polonais à Dresde. — Le cimetière catholique. — Le peuple du dimanche. — *La paix par la guerre.* — Voyage de M. Benedetti à Dresde. — Clôture des États saxons. — Tharandt. — Les halles saintes. — L'école forestière.

Dresde, 20 mai 1868.

Promenade à la *Begerburg*, sur la route de Tharandt. Nous gravissons avec mes enfants le chemin très-escarpé qui conduit au sommet. La vue est admirable; un torrent, la *Weisseritz*, coule à nos pieds; le chemin de fer glisse dans la vallée étroite et boisée; en ce moment, des trains chargés de voyageurs et de musiciens traversent la route. La petite ville de Tharandt, au fond de la vallée, apparaît avec ses clochers et ses ruines entourées de verdure. Tout cela est charmant, mais rappelle beaucoup un paysage d'horloge à musique

Longue visite à la baronne de Werner; elle a pris

ıadame d'Ideville en amitié, et j'en suis très-heureux : car c'est une femme de grand mérite et dont ı conversation est toujours utile.

Dresde, 22 mai 1868.

J'ai reçu deux bonnes lettres de Joseph X... et de ›eulé. L'une et l'autre sont très-réconfortantes et n'encouragent à ne pas quitter la route tracée. « Tout hemin devient bon par la persévérance qu'on met à э suivre, » dit Beulé. Joseph, lui, m'écrit que nous ommes trop heureux : c'est peut-être vrai! La lettre e Beulé est triste; il entrevoit l'horizon sous des ›uleurs sombres; il exprime bien les inquiétudes es temps, l'attente de grands événements, la lassiıde de ce qui est.

Dresde, 23 mai 1868.

Un jeune Polonais, M. A. Zaluski, sculpteur très-.stingué, est mort avant-hier. Il avait reçu, il y a ois mois une balle dans la jambe à la suite d'un ıel. Cette mort a fort ému la colonie polonaise, très-›mbreuse à Dresde. Les Polonais réfugiés ici sont ›néralement sans fortune et la plupart oisifs. Quelıes-uns, quoique appartenant à la noblesse, sont nployés dans des maisons de commerce, dans des

comptoirs de banque ; ce sont les plus intéressants. Quelle émouvante et tendre histoire que celle de Zaluski !

A six heures, nous allons au cimetière catholique visiter la tombe du petit enfant que Dieu vient de nous enlever si peu de jours après sa naissance. Le monument est une croix de pierre de forme gothique où sont inscrits les noms de Maurice-Hervé-Ignace. La tombe du jeune Zaluski est près de là : Des caractères en langue polonaise se lisent sur presque toutes les tombes. C'est le dernier asile de ces pauvres errants, le seul refuge d'où les czars ne puissent les chasser. Nous avons fait ensuite une promenade de ce côté de la ville qui contraste, par sa solitude, avec l'animation des autres faubourgs. Après avoir suivi jusqu'au bord de l'Elbe une longue route ombragée d'arbres séculaires, nous sommes arrivés à la redoute qui défend les abords du fleuve. Deux sentinelles veillent sur les bastions de terre. Depuis la guerre, les Prussiens ont exigé qu'un poste fût placé à cet endroit. — Pourquoi ?

Dresde, 24 mai 1868.

Ainsi que cela se passe dans toutes les villes du monde, le bon peuple envahit, le dimanche, les promenades et les environs. Du Nord au Midi, c'est bien toujours le même type, et je suis persuadé

qu'aux jours de fête, le bottier allemand, grec, danois, espagnol ou anglais a la même physionomie que le bottier français, chinois ou russe.

Longue promenade dans une partie isolée de la forêt. Ces bonnes senteurs, ces grands horizons me font oublier la vue de l'excellent peuple du dimanche, lequel, en réalité, n'est pas toujours agréable à coudoyer de trop près. Les foules, quelles qu'elles soient, me font horreur.

Je reçois une lettre de Valfrey, qui est chargé d'une mission à Carlsruhe, Stuttgard, Augsbourg et Munich. Il me demande un rendez-vous. Je lui écris et lui parle de Nuremberg où nous pourrions passer quelques jours ensemble.

Dresde, 26 mai 1868.

Dîner au *Waldschlœsschen*. Nous allons à la découverte dans la forêt qui entoure l'usine. A chaque pas, dans les clairières, on tombe sur des sentinelles au casque prussien. Des ouvrages en terre, des fortifications en très bon état sont cachées çà et là dans la forêt et soigneusement gardées. Contre qui veut-on ainsi se défendre? Je m'expliquerais ces précautions en cas de guerre, mais en sommes-nous là ?

Une brochure d'un auteur mystérieux vient de paraître à Paris ; elle est intitulée : *La paix par la guerre*. On recompose l'Allemagne et l'empereur

Napoléon est déclaré protecteur de l'indépendance germanique, comme il l'a été de l'indépendance italienne. A coup sûr, ce n'est pas dans la Péninsule où règne le roi Victor-Emmanuel que l'on pourrait accuser notre empereur d'ambition et de conquête. La Pologne serait reconstituée en royaume. Tout cela me paraît bien vif pour sortir des officines impériales. Enfin !

Dresde, 27 mai 1868.

M. Benedetti est ici avec madame Benedetti depuis samedi. Ce grand diplomate vient oublier à Dresde et dans la Suisse saxonne les tourments et les ennuis que lui cause son ami M. de Bismarck. Notre ambassadeur en Prusse est allé à la légation et a fait une visite à M. Forth-Rouen, qu'il sait fort bien ne pas être de son bord. Mais mon pauvre ministre est contraint au silence, à la résignation et à une extrême politesse. Je me trouvais avec les miens au *Grand-Jardin* lorsque nous avons aperçu dans une allée le couple Benedetti. Je n'avais pas vu depuis 1865 mon ancien chef. Combien je l'ai trouvé changé, blanchi ! La mort de sa fille, l'enfant si charmante et si bonne, que j'avais connue à Turin, lui a causé un profond chagrin. Le malheureux père ne peut s'en consoler; je comprends l'étendue de sa douleur et je plains sincèrement l'homme.

Dresde, 28 mai 1868.

C'est la vallée de Plauen et de Tharandt que nous 'ons adopté, le soir, pour la promenade en voi-ıre. Il est impossible de rien imaginer de plus 'ais, de plus vert que cette petite vallée étroite, ncaissée entre une muraille de rochers et des ollines couvertes d'arbres. Le torrent la *Weisse-itz* côtoie la route très-fréquentée et très-gaie à ette heure du jour. Des fabriques, des usines s'élè-ent çà et là. Chaque coin de terre est, ici, cultivé, oigné comme un jardin. A chaque pas, on aperçoit les ménages allemands assis sous les treilles, fu-nant et buvant la bière traditionnelle, tandis que la nusique du restaurant champêtre les charme par es valses et ses mélodies.

Dresde, 30 mai 1868.

A midi, au *Palais-Royal*, a eu lieu la clôture des 'tats saxons. C'est dans trois ans seulement que eront de nouveau réunis les Députés et les Seigneurs, i, dans trois ans, Saxe il y a! Le corps diplomatique vait été convoqué à cette séance solennelle. Les leux Chambres et toute la Cour étaient debout atten-lant dans la grande *Salle Blanche*. Peu de temps

après notre arrivée, des fanfares bruyantes annoncèrent l'arrivée du roi. Le monarque est apparu, suivi de ses fils et de toute sa maison, aides de camp et chambellans. Le roi Jean s'étant assis sur son trône, les grands maîtres de la Chambre se sont placés sur les marches du trône, les aides des cérémonies tenant en main le long bâton-sceptre des anciens Électeurs.

Rien de moins majestueux, il faut bien l'avouer, que la physionomie du pauvre monarque, épuisé par les chagrins encore plus que par l'âge. Il est de petite taille; une profonde tristesse, empreinte sur tous ses traits; voilà, hélas! la seule auréole qui l'entoure. Il est assis et coiffé d'un formidable casque dont les plumes blanches lui couvrent le front et cachent presque les yeux.

Le silence se fait. C'est d'une voix sourde, hésitante, qu'il lit son discours. Pas un cri, pas une interruption ne viennent encourager l'orateur. A en juger par la froideur des États assemblés et le ton navrant du souverain, ne semblent-ils pas prévoir l'un et les autres que l'infortunée Saxe est condamnée? A l'entrée du roi et à sa sortie, le président de la Chambre haute et le président de la deuxième Chambre prononcent alternativement le cri allemand : *Que Dieu veille sur le roi!* Les assistants le répètent et tout est dit. M. de Falkenstein, président du conseil, aussi âgé que le roi, mais plein de verdeur, a prononcé la formule de clôture d'une voix forte et accentuée. Décidément le pauvre roi Jean manque de

prestige et n'était point fait pour être au rang des porteurs de sceptre.

Dresde, 31 mai 1868.

Excursion aux *Halles saintes*, près de Tharandt. Une vieille femme nous sert de guide et nous conduit dans la montagne. *Die heiligen Hallen* (les halles saintes) ne sont autre chose qu'une magnifique plantation d'arbres gigantesques et séculaires, placés sur le versant abrupt d'une colline. Au sommet se trouve le tombeau de *Cotta*, fondateur de l'Académie forestière de Tharandt. Cotta est enterré au milieu de quatre-vingts chênes plantés là en 1845, le jour de ses funérailles. Ces chênes marquent le nombre d'années que comptait le célèbre professeur de sylviculture, lorsqu'il mourut. Cette tombe, enfouie dans la verdure au milieu d'un site ravissant, remplit l'âme d'une impression de calme et de paix. Ainsi encadrée, l'image de la mort n'a rien de lugubre. — Un peu plus bas se trouve le pittoresque jardin de l'Académie, qui contient la collection de toutes les essences d'arbres connus. Du jardin on découvre les ruines imposantes du vieux château de Tharandt, sur lequel on raconte de si bizarres légendes.

CHAPITRE XI

Excursion à Bodenbach, en Bohême. — Les faubourgs isolés d'Ostra. — Le *Corpus Christi*. — La Bastei. — Le château de Weesenstein. — Le prince Napoléon en Autriche.

Dresde, 1er juin 1868.

Les fêtes de la Pentecôte permettant à la politique de chômer et à la laborieuse légation de France d'interrompre ses travaux, nous traversons les frontières et nous pénétrons en Autriche par la Suisse saxonne. Tous les bons Dresdois sont en mouvement, chacun profitant de ses vacances pour quitter la ville envahie à son tour par les habitants de la province et le montagnards.

Notre bateau est tellement chargé qu'on le prendrait pour un radeau. Le chemin de fer suit le cours de l'Elbe juqu'à Bodenbach; de chaque côté, des collines couvertes de verdure, des rochers à pic

›t, parsemées, çà et là, des fabriques, des fermes, des maisons cachées sous le houblon et la vigne-vierge ; au premier plan, de grasses prairies remplies de bestiaux. Il est impossible de parcourir une contrée plus riante et plus pittoresque.

Nous laissons *Pirna*, *Schandau*, *Kœnigstein*, la vieille forteresse saxonne, occupée aujourd'hui par une garnison moitié prussienne, moitié saxonne. Enfin, nous voici à la frontière de Saxe et d'Autriche; *Bodenbach*, vrai village d'opéra-comique sur la rive droite de l'Elbe. C'est la limite des deux États. Sur l'autre rive, se trouve *Tetschen*, où nous déjeunons. Longue visite au magnifique château du comte de Thun, seigneur de l'endroit; jardin immense aux magnifiques ombrages. Cette partie de l'Allemagne (Saxe et Bohême) est, pour ainsi dire, une sorte d'oasis placée au milieu des steppes de la Germanie. Là, en effet, une végétation splendide rappelle ce que la Suisse a de plus séduisant. Les vastes horizons des Alpes blanches manquent, sans contredit. Tout est moins grandiose, mais l'Elbe large et bleu, ces villes et ces villages coquets sur ses bords, ces rocs gigantesques et bizarres peuvent, certainement, donner une idée des enchantements et des majestés helvétiques.

Dresde, 6 juin 1868.

Journée triste, temps lugubre : c'est bien un soleil du Nord.

Après avoir traversé le *Zwinger*, étrange palais, moitié chinois, moitié rococo, amalgame de magnificences et de mauvais goût, encore une folie du comte de Brühl, on arrive aux *allées* d'*Ostra*, boulevards plantés et assez habités. Plus loin, le faubourg de *Friedrichstadt* peu fréquenté aujourd'hui, mais très-animé jadis, du temps des Électeurs. Les grandioses avenues d'arbres séculaires de l'*Ostragehege* sont, aujourd'hui, solitaires. Le petit peuple des barrières et des faubourgs s'y donne rendez-vous. Un *restaurant* en planches sur le bord de l'Elbe, voilà tout ce que l'on rencontre. Dans ce quartier pauvre et triste, les petits enfants chétifs et scrofuleux, que l'on promène dans leur voiture d'osier, indiquent trop que là n'est point la cité des riches et la demeure des heureux.

J'aime, de temps en temps, à m'égarer dans les endroits peu fréquentés, à parcourir les promenades désolées où se réfugient les déshérités de la vie. A Paris, les quartiers de Popincourt, de Gentilly, du Jardin des Plantes ne sont pas les moins intéressants. Il faut les visiter les jours où l'on se sent

triste : le spectacle de ces misères mornes et fétides est sain pour l'âme ; il fait penser et rend meilleur.

Dresde, 11 juin 1868.

Encore une cérémonie à l'église de la Cour. On se croirait à Rome ; le roi, la reine suivent la procession dans l'église derrière l'évêque portant le *Corpus Christi ;* puis les princes en grand uniforme, les princesses en toilette de Cour et en robes à queue, des pages portant les traînes ; la Cour et les grands dignitaires ferment le cortége. Cette cérémonie est curieuse et rappelle une époque déjà bien loin de nous. L'admirable musique de la chapelle du roi accompagne cette promenade théâtrale, que nous admirons de la tribune diplomatique. On croirait assister au défilé du *Prophète* ou de *la Juive.*

Me trouvant à Vienne, le Samedi-Saint 1854, j'assistai, je me souviens, à une procession semblable ; le jeune empereur marchait derrière l'archevêque de Vienne, tête nue, suivi de toute la Cour.

Dresde, 12 juin 1868.

On annonce de Berlin que le comte de Bismarck est gravement malade. S'il songeait à quitter les affaires, que deviendrait son roi Guillaume, réduit à

ses propres forces? Quoi qu'il arrive, le faux Cavour prussien n'excitera jamais les sentiments d'admiration et de sympathie que notre grand Italien excitait dans toute l'Italie et même ailleurs. C'est un homme très-fort, nul ne saurait le contester, mais je n'ai pas encore rencontré un Allemand parlant de lui avec ce respect, avec cette affection et cette fierté que Cavour avait le privilége d'inspirer à tous les Italiens.

Dresde, 13 juin 1868.

Grande partie à *la Bastei* avec nos jolies Russes Ida et Alexandra L., les jeunes diplomates du Ponceau et Avensleben.

Nous descendons du bateau à *Wehlen*. On traverse *Pœtzscha*, et après deux heures à travers la forêt et les rochers, nous arrivons au sommet de la Bastei. Les dames sont en chaises à porteurs, et les hommes à cheval. Le panorama est vraiment grandiose, mais surtout fort étrange. On ne saurait le comparer à rien de connu.

La descente, plus rapide que l'ascension, dure une heure environ. Nous suivons une autre route longeant des prairies, des bois et des jardins. Après avoir traversé plusieurs de ces petits villages allemands, calmes et réjouissants, où la propreté et l'aisance éclatent de toutes parts, la bande joyeuse traverse l'Elbe en bateaux. La voie ferrée, des routes

gnifiques donnent la vie à ces oasis où, pendant pace de cinq minutes, l'on voudrait très-sincère-nt passer le reste de ses jours.

Dresde, 15 juin 1868.

Nous allons en famille et de très-bonne heure chez tre collègue d'Angleterre, afin de faire ensemble e excursion à *Weesenstein*, résidence royale à ısieurs lieues de Dresde. La dernière partie de la ute est intéressante : c'est une vallée un peu sau-ge, boisée et encaissée, avec des cours d'eau et de lles prairies. Le vieux château n'a rien de très-rieux; l'habitation, assez triste, n'a de remar-ıable que les serres et les jardins. Le roi Jean af-ctionne ce château parce qu'il y vient seul et n'em-ène avec lui qu'une ou deux personnes de la Cour.

Dresde, 18 juin 1868.

Dîner à la légation d'Autriche, peu nombreux mais ɔrt intéressant. Le ministre de la guerre général 'abrice, les ministres de France et de Prusse.

On a parlé des incidents du voyage du prince Na-ɔoléon, actuellement à Vienne. Il paraît que les ɜxcursions de notre Altesse à Prague et à Pesth ont ɔroduit un excellent effet sur son esprit. Cet ennemi

acharné de la vieille Autriche catholique et autoritaire est devenu le partisan sincère et enthousiaste de l'Autriche libérale et constitutionnelle. Allons, tant mieux! cependant je ne croyais pas le prince susceptible d'autant d'enthousiasme pour les saines libertés. Il est hors de doute que le prince est un esprit des plus distingués, une intelligence hors ligne. Ceux qui l'apprécient sans passion, rendant justice à sa grande valeur intellectuelle, le jugent ainsi : esprit faux, caractère peu sûr et profondément égoïste, ambitieux, cruel et violent ; il aurait tous les appétits, tous les instincts d'un César de la seconde catégorie. Quant aux reproches d'avoir, en Crimée, fait preuve de faiblesse, c'est une odieuse calomnie qui, malheureusement, a fait son chemin et n'a pas peu contribué à aigrir le prince contre sa famille.

Malgré les événements de Belgrade, Son Altesse, très-attendue par le Sultan, poursuivra son voyage jusqu'à Constantinople, par le Danube.

Je suis persuadé que, là-bas, l'illustre voyageur oubliera son amour pour les libertés de l'Autriche, et trouvera que le régime du grand commandeur des croyants a, sous ses aspects les plus variés, beaucoup de bon.

CHAPITRE XII

La Lanterne, de Rochefort. — Mariage du duc d'Alençon avec la duchesse Sophie de Bavière. — Attitude des diplomates français à l'égard des princes de Bourbon. — Le duc de Gramont. — Le maréchal Pélissier, duc de Malakoff, ambassadeur à Londres. — La rencontre d'Hyde Park. — Départ du ministre de France, le baron Forth-Rouen. — Anniversaire de la bataille de Sadowa.

Dresde, 20 juin 1868.

La *Lanterne* de Rochefort (cinquième numéro) a fait son apparition à Dresde. C'est le grand succès parisien du jour. Ces pamphlets amers, violents, pleins de haine, ne respectent plus personne ; n'est-ce pas toujours, avec des variantes plus ou moins littéraires, le même air, l'ignoble chanson : « Étranglons le dernier des rois avec le boyau du dernier des prêtres ? » Qui aurait jamais pensé que des chroniques du *Figaro* lestement troussées et des vaudevilles plus ou moins spirituels et grivois pussent conduire à la *Lanterne*, c'est-à-dire à la célébrité ? La seule œu-

vre de M. de Rochefort de Luçay que j'apprécie est un livre intitulé les *Mystères de l'Hôtel des Ventes*, ouvrage intéressant et utile pour les amateurs de bric-à-brac. Ses opinions politiques étaient peu connues, mais j'avoue que je le croyais plus légitimiste que républicain. Sa mère ou sa grand'mère n'était-elle pas fille de M. de Launay, le dernier gouverneur de la Bastille, lequel fut pendu le 14 juillet 1789 par ses pensionnaires, le jour où s'éveilla le peuple-lion ? — On traduit à Leipsick l'œuvre du pamphlétaire; est-ce bien utile et bien glorieux pour la littérature française?

Dresde, 23 juin 1868.

Le duc d'Alençon, fils du duc de Nemours, est décidément fiancé à la duchesse Sophie de Bavière, sœur de l'impératrice d'Autriche, de la reine de Naples et de la princesse de la Tour et Taxis. Hier, nous avons rencontré la jeune princesse qui passait le bac royal de *Blasewitz* en même temps que nous. Nous l'avons reconnue à sa grande ressemblance avec la reine de Naples. Le duc d'Alençon a vingt-quatre ans ; il est bien de sa personne et ressemble à sa mère, qui était fort belle. Il a quitté Dresde aujourd'hui même. Je m'imagine que la jeune princesse sera plus heureuse en devenant duchesse d'Alençon que si elle eût épousé, comme elle a failli le faire, le

une roi de Bavière, ce souverain si épris de la muque de son ami Wagner. A ce propos, l'opéra de 'agner, les *Chanteurs de Nuremberg*, a merveilusement réussi à Munich.

Il paraît qu'aux Tuileries on n'est point absoluıent satisfait du mariage du duc d'Alençon avec la uchesse Sophie de Bavière. On se soucie peu de)ir le petit-fils du roi Louis-Philippe devenir beau-ère de l'empereur d'Autriche et du roi de Naples.

Hier, en saluant à Pilnitz ce jeune prince, qui ne ıe connaît pas, j'éprouvais un serrement de cœur. 'uel avenir est réservé à cette nombreuse famille si ançaise, si unie, errant à travers l'Europe sans pouoir se reposer dans sa patrie !

Quelqu'un qui arrive de Vienne, et qui a souvent vu e comte de Chambord, m'assurait que, de tous les)rinces d'Orléans, le duc de Nemours était celui qui lésirait le plus ardemment une réconciliation entre es deux branches. Le rôle des diplomates français à 'égard des princes de la famille de Bourbon est fort lélicat, surtout lorsque des relations ont existé pré-:édemment entre les diplomates et les princes. La)osition du duc de Gramont, aujourd'hui ambassaleur à Vienne, est des plus embarrassantes. Je doute ju'il puisse s'en tirer comme s'en tira jadis le duc le Malakoff, alors que celui-ci était ambassadeur de 'rance à Londres. C'était après le siége de Sébastopol : e maréchal Pélissier était revenu en France, couvert le gloire, très-populaire, si populaire même que l'Em-)ereur fut enchanté de s'en débarrasser en l'envoyant

à Londres. Le maréchal, en effet, fort indépendant dans ses allures et dans son langage, souvent brutal, s'exprimait avec une extrême liberté sur le compte des ministres et des favoris de l'Empereur.

En Angleterre, le maréchal fut accueilli comme un triomphateur. La nation, la Cour, lui firent fête, comme à un des leurs, tant étaient grands, auprès de nos alliés, le prestige et la popularité du vainqueur de Sébastopol, de l'ami de lord Raglan. Aussi longtemps que dura son séjour, il fut le vrai lion de Londres. Ses boutades spirituelles et aussi, disons-le, ses coups de boutoir, ses licences de langage, tout ce qui venait de lui fut accepté, pardonné, et même admiré par nos alliés les Anglais. Jamais ambassadeur ne fut traité avec plus d'égards, plus de respect; la nation savait gré à l'Empereur d'avoir choisi, pour le représenter à Londres, le plus grand personnage de l'Empire. Le maréchal avait auprès de lui, outre le personnel de l'ambassade qui était resté, tout un état-major militaire.

Peu de jours après l'installation du nouvel ambassadeur à Albert's Gate, eut lieu un incident qui fait le plus grand honneur au maréchal et qui eut alors un certain retentissement.

Le maréchal Pélissier, accompagné du premier secrétaire de l'ambassade, le comte de Jaucourt et deux de ses officiers, suivait en voiture découverte la grande allée d'Hyde-Park. M. de Jaucourt lui nommait les personnages de la société anglaise et du corps diplomatique qui défilaient autour d'eux. En

apercevant une voiture qui venait de dépasser la leur : « Voici, dit M. de Jaucourt, les princes d'Orléans, le duc d'Aumale et un de ses neveux. — Ah ! vraiment, fit le maréchal, et en même temps le vieux soldat apostropha son cocher. « Suis de près cette voiture, dit-il, et rejoins-la. Tu t'arrêteras lorsque les chevaux seront de front. »

Le cocher obéit, et les deux calèches se trouvant l'une auprès de l'autre, s'arrêtèrent en même temps. Debout alors dans sa voiture, le maréchal, se découvrant avec respect, se tourna vers le duc d'Aumale :

— « Permettez-moi, monseigneur, fit-il, de vous saluer et de vous présenter mes hommages. Je ne saurais oublier, en vous voyant, que c'est auprès de vous, auprès du duc d'Orléans, que j'ai fait mes premières armes. Je veux que vous sachiez bien que le vieux soldat n'a point perdu le souvenir de ces années glorieuses, et des bontés que les vôtres ont eues pour lui. »

Les princes, émus et touchés plus qu'on ne saurait le dire, remercièrent le maréchal, et les voitures reprirent leur chemin.

Arrivé à l'ambassade, l'ambassadeur adressa au ministère des affaires étrangères une dépêche particulière, dans laquelle il donnait les détails de cette rencontre. Il terminait par ces mots sa lettre au ministre : « J'ai pensé qu'il était de mon devoir d'agir comme je l'ai fait ; si ma conduite déplaît, vous n'avez qu'à me le faire savoir. » On fut bien con-

traint, à Paris, d'approuver l'attitude du maréchal; il eût été fort difficile, en effet, de faire autrement.

Dresde, 24 juin 1868.

Départ de mon ministre pour la France. Me voilà donc seul et chargé d'affaires. A deux heures, j'ai été conduit, par M. Forth-Rouen, chez le ministre des affaires étrangères, baron de Friesen, pour être présenté et accrédité comme chargé d'affaires. — C'est bien à son corps défendant que mon pauvre ministre me remet la direction de la légation. S'il le pouvait, comme il emporterait avec lui la chancellerie, la Saxe et toute la famille royale dans ses bagages. « Ces infortunés Saxons ! que vont-ils devenir sans leur ministre de France ? » me disait M. de X...

Ce soir, souper à *Antons* chez les Kaskell. Leur habitation d'été est une délicieuse résidence construite pour une des innombrables maîtresses d'Auguste II. Elle est placée sur le bord de l'Elbe, en face le Waldschlœsschen ; le jardin est très-ombragé. Pendant l'été, *Antons* est un but charmant de promenade. Le corps diplomatique se réunit souvent chez l'aimable madame Kaskell. Un des grands habitués est le comte Bloudoff. Décidément ce Russe a beaucoup d'esprit, un esprit des plus parisiens, trop parisien même. Comme il habille ses collègues, sans

pargner davantage, il est vrai, ses compatriotes ! Il ı'a beaucoup parlé du comte Stackelberg et m' onné sur son mariage de curieux détails.

Dresde, 7 juillet 1868.

Nous voici au second anniversaire de notre défaite le Sadowa, la grande victoire des Prussiens et de MM. de La Valette et Benedetti. Cet anniversaire, qui, l'an dernier, avait donné lieu, à Dresde, par suite de la présence d'une garnison prussienne, à de regrettables manifestations, n'a été, cette année, célébré nulle part en Saxe. C'est encore une preuve de tact et d'habileté donnée par le gouvernement prussien. Il a sagement agi en s'abstenant de rappeler, ici, le souvenir de faits militaires si douloureux pour le patriotisme saxon. Le comte de Bismarck n'ignore pas que, bien qu'elle fasse partie intégrante de la Confédération du Nord, la Saxe ne saurait, sans danger, être contrainte d'abdiquer tout d'un coup et de renoncer à son passé.

Tous les journaux ont annoncé, et le fait m'a été confirmé par M. de Friesen lui-même, que le prince royal de Saxe s'était rendu incognito, le 2 de ce mois, en Bohême, avec le ministre de la guerre, M. le général de Fabrice, pour visiter le monument élevé à *Chlum*, à la mémoire des Saxons et des Autrichiens tombés à *Kœnigsgrætz*.

N'est-ce pas encore, de la part de M. de Bismarck, une preuve de tact que de ne pas s'être opposé à cette démarche? Je connais trop le général de Fabrice pour ne pas croire qu'il a pris les ordres de Berlin avant de partir.

Le chancelier use de modération et de grande prudence politique; il sait respecter à propos les justes susceptibilités de la nation, sans négliger un instant le but qu'il s'est proposé. Ah! l'habile homme, le dangereux homme que nous avons là! Que de fois j'ai répété ceci : « Cavour au moins était notre complice, Dieu veuille que nous ne soyons pas la dupe de Bismarck! »

La reine douairière de Danemark a passé plusieurs jours à Dresde, mais sans donner avis de sa présence. Le voyage du prince Humbert et de la princesse Marguerite, voyage annoncé depuis plusieurs semaines, est sur le point de s'accomplir. L'impératrice de Russie a annoncé à la Cour son passage à Dresde, mais en insistant beaucoup pour que son incognito fût religieusement respecté.

CHAPITRE XIII

;, ville savante. — L'instruction publique en Saxe. — Leipsig. :evue de Gœthe avec Napoléon Ier, racontée par Gœthe. — x lettres inédites de Gœthe à mon père, le baron d'Ideville)8).

Dresde, 10 juillet 1868.

resde est une ville fort lettrée; le goût des arts, sciences, y est plus répandu que dans toute e ville d'Allemagne. Tous, grands et petits, ai- t les lettres. En saurait-il être autrement dans ays où le souverain a assez de loisirs et de cou- pour consacrer sa vie à traduire Dante? Je ne ais pas le croire : rien cependant n'est plus vrai. oi Jean de Saxe, notre vieux roi, est l'auteur de aduction la plus estimée et la plus savante de la *ine Comédie* de Dante.

ne des principales préoccupations de Sa Majesté l'instruction de son peuple. Elle lui donne tous

ses soins, et c'est en grande partie à lui que la Saxe est redevable du développement, je dirai presque excessif, de l'instruction publique. Le plus grand plaisir de Sa Majesté est de se rendre incognito et *ex abrupto*, accompagné d'un simple chambellan, dans une école de ville ou de village. Là, il s'installe dans la chaire et commence à interroger lui-même les élèves et à leur faire une leçon. Excellente façon pour juger des progrès de la classe et du mode d'enseignement du professeur.

La Saxe, on le sait, est, de tous les pays d'Europe, celui où l'instruction publique est le plus répandue. Ce n'est pas seulement parce qu'elle y est obligatoire, mais le peuple aime à s'instruire

Leipsig, la grande capitale des livres, le centre européen et universel de la librairie et de l'imprimerie, est la seconde ville du royaume de Saxe; il est juste d'ajouter que le livre est à Leipsig un véritable objet de commerce, plutôt qu'un objet d'études. Le désir de s'instruire, l'amour pour les belles-lettres, l'histoire et la poésie sont communs à toute l'Allemagne. Il n'est pas un bottier, un commissionnaire, un ouvrier, qui non-seulement ne connaisse, mais encore qui ne vénère les noms glorieux et légendaires de *Schiller* et de *Gœthe*. Gœthe, ce grand génie dans lequel se concentre, s'identifie en quelque sorte toute la littérature du dix-huitième et du dix-neuvième siècle en Allemagne, est revêtu, aux yeux des lettrés allemands et de la nation; d'un caractère auguste et sacré.

Le vieux docteur X..., avec lequel j'aime tant à causer, me prit en estime toute particulière le jour où je lui révélai que mon père avait beaucoup connu Gœthe, et que je possédais de précieux autographes du grand penseur.

Mon père, en effet, était en Allemagne en 1808. Alors auditeur au conseil d'État et secrétaire du ministre d'État Maret, duc de Bassano, il faisait partie de la suite de l'Empereur, avant d'être, comme il le fut plus tard, attaché particulièrement à sa personne, en qualité de secrétaire du cabinet.

La célèbre entrevue des deux empereurs, Napoléon et Alexandre, eut lieu à Erfurth, en septembre 1808. C'est à cette époque que Gœthe, ministre du duc de Weimar, fut présenté à Napoléon.

Les *Annales de Gœthe* (*Monats und Jahreshefte*), sorte de journal quotidien, de memento écrit par le vieux poëte, contiennent de très-curieux détails sur cette mémorable entrevue entre les deux plus grands génies du siècle.

Ces simples notes de Gœthe, destinées seulement à fixer ses souvenirs, ne devaient pas voir le jour; elles sont d'autant plus intéressantes que c'est de cette entrevue que date l'enthousiasme et l'admiration profonde que Gœthe ne cessa de vouer, depuis, à Napoléon. — Je viens de les relire dans l'œuvre complète du grand poëte; rien de plus saisissant que cette scène. La voici :

Erfurth, 2 octobre 1808.

. . . .

« Je suis appelé vers onze heures du matin chez l'Empereur. Un gros chambellan polonais me dit d'attendre. La foule s'écoule. Présentation à Savary (duc de Rovigo) et à Talleyrand. Je suis appelé dans le cabinet de l'Empereur. Au même instant, Daru se présente et est aussitôt introduit. J'hésite donc si je dois entrer. Je suis appelé de nouveau. J'entre.

« L'Empereur déjeune, assis à une grande table ronde; à sa droite et à quelques pas de la table, Talleyrand se tient debout; à sa gauche et tout près de lui, Daru, avec lequel il s'entretient sur les contributions à lever. L'Empereur me fait signe d'approcher. Je reste debout devant lui à une distance convenable. Après m'avoir regardé avec attention, il me dit : « *Vous êtes un homme.* » Il m'interroge. « Quel âge avez-vous? — Soixante ans. — « Vous êtes bien conservé. Vous avez écrit des tra- « gédies? » Je réponds ce qui est indispensable.

« Ici, Daru prend la parole. Pour flatter les Allemands et adoucir jusqu'à un certain point le mal qu'il était forcé de leur faire, il avait un peu étudié leur littérature. Daru connaissait très-bien la litté-

ıture latine; il avait même donné une édition 'Horace.

« Il parla de moi comme les critiques les plus fa- ɔrables de Berlin auraient pu le faire, du moins je ɜconnaissais dans ses paroles leurs idées et leur ıanière de penser. Il ajouta que j'avais traduit des uvrages, et notamment le *Mahomet* de Voltaire. 'Empereur répliqua : « Ce n'est pas une bonne pièce. » Et il exposa d'une manière très-circon- tanciée combien peu il convenait au vainqueur du ɑonde de faire de lui un portrait si peu favorable.

« Il tourna alors la conversation sur *Werther*, ıu'il devait avoir étudié d'un bout à l'autre.

« Après différentes remarques, toutes très-justes, l indiqua un passage et me dit : « Pourquoi avez-vous « fait cela? c'est contre nature. » Et il développa cette opinion avec une grande lucidité, en entrant dans beaucoup de détails. — Je l'écoutai avec sérénité et lui répondis en souriant d'un air satisfait : « Je ne « sais si l'on m'avait déjà adressé ce reproche ; je le « trouve parfaitement juste, et j'avoue que dans ce « passage il y a quelque chose de contraire à la vé- « rité. » Et j'ajoutai à ces paroles : « On devrait peut- « être avoir quelque indulgence pour le poëte qui se « sert d'un artifice habile pour produire certains ef- « fets qu'il eût atteints difficilement par un chemin « plus simple et plus naturel. »

« L'Empereur parut satisfait et revint au drame ; l fit des observations d'une haute portée, comme un ıomme qui avait étudié la scène tragique avec l'at-

tention d'un *juge criminel* et qui avait vivement senti que le défaut du théâtre français est de s'éloigner de la nature et de la vérité. En développant ce thème, il désapprouva les drames où la fatalité joue un grand rôle :

« Ces pièces appartiennent à une époque obscure; « au reste, que veulent-ils dire avec leur fatalité? « La politique est la fatalité. »

« Il se retourna alors de nouveau vers Daru et lui parla de la grande affaire des contributions. Je m'écartai un peu et j'allai me placer juste près d'un cabinet dans lequel j'avais, trente ans auparavant, passé plus d'une heure de tristesse et de gaieté; j'avais le temps de remarquer qu'à ma droite, du côté de la porte d'entrée, se tenaient Berthier, Savary et encore un autre personnage. Talleyrand s'était éloigné.

« On annonce le maréchal Soult. Le maréchal, avec sa haute stature et sa chevelure luxuriante, entra. L'Empereur lui demanda en plaisantant quelques renseignements sur des événements fâcheux qui s'étaient passés en Pologne. Dans cet intervalle, je pouvais examiner l'appartement et réfléchir sur le passé. On y remarquait encore les anciennes tapisseries. Les portraits autrefois suspendus aux murs avaient disparu. On y voyait le portrait de la duchesse Amélie en costume de bal masqué, le masque noir à la main; les portraits des gouverneurs ainsi que ceux de tous les membres de la famille ducale.

« L'Empereur se leva, se dirigea vers moi et, par

une sorte de manœuvre, me sépara des autres personnes au rang desquelles je me trouvais. En leur tournant le dos, il s'adressa à moi et me demanda à demi-voix si j'avais des enfants, si j'étais marié, et autres choses de même nature qui pouvaient m'intéresser personnellement. Il me parla aussi de mes relations avec la maison princière, la duchesse Amélie, le prince et la princesse, etc. Je lui répondis naturellement.

« Il parut satisfait et traduisit mes paroles dans sa langue, mais avec un peu plus de précision et de netteté que je ne l'aurais fait moi-même.

« Je dois remarquer ici que j'avais pu admirer dans le cours de la conversation la manière variée dont il exprimait son approbation ; rarement il écoutait en restant immobile. Il secouait la tête d'un air pensif ou il disait : « Oui ! » ou « c'est bien ! » ou autres choses. Je ne dois pas oublier non plus de rappeler qu'après avoir parlé, il ajoutait ordinairement : « Qu'en dit M. *Gœt ?* (sic) » Je cherchai une occasion de demander au chambellan, par un geste, si je pouvais me retirer ; recevant de lui une réponse affirmative, je pris congé sans plus de cérémonie. »

« Weimar, 3 octobre 1808.

« Divers pourparlers au sujet d'une représentation à donner au théâtre de Weimar. Ce soir *Œdipe*. »

« Weimar, 4 octobre.

« Je vais à Weimar pour les préparatifs du théâtre. »

« Weimar, 6 octobre.

« Grande chasse. Les acteurs français arrivent avec leur directeur. Ce soir, la *Mort de César*. Le ministre Maret (duc de Bassano) et sa suite logent chez moi. »

« Weimar, 7 octobre.

« Conversation détaillée entre le maréchal Lannes et le ministre Maret sur l'expédition d'Espagne qui se prépare. Tout le monde est revenu de la chasse de *Iéna* et d'*Apolda*. Visite du conseiller aulique Sartorius, de Gœttingue, et de sa femme. »

« Weimar, 14 octobre.

« Je reçois l'ordre de la Légion-d'Honneur. Talma et sa femme et le secrétaire du ministre Maret, M. Le Lorgne d'Ideville, se rencontrent chez moi. »

Mon père, comme on l'a vu, logeait chez Gœthe avec le duc de Bassano. Né en 1781, il avait alors environ vingt-sept ans ; sa connaissance approfondie de l'allemand et son goût pour la littérature l'avaient fait remarquer de Gœthe. Le billet ci-après, à la date du 16 octobre, lui fut remis le matin de la part de son hôte illustre. Embarrassé dans le choix des formules de politesse pour accuser réception au ministre de la lettre qui lui annonçait que l'Empereur l'avait nommé chevalier de la Légion d'honneur, Gœthe n'hésita point à s'adresser au jeune Français qui habitait sous son toit.

« Weimar, 16 octobre 1808.

« Permettez, mon cher hôte, que je vous réveille en vous demandant un service. Ce que j'ai à répondre à S. E. le ministre, je le sais très-bien, mais le *comment* est le plus difficile et je ne puis en venir à bout. Tantôt mes remercîments sont trop longs,

tantôt je les trouve trop abrégés et je n'ai jamais mieux senti combien je possède peu votre langue. Ayez donc la bonté de m'aider et donnez-moi par là la plus agréable preuve de votre amitié. (Amitié réciproque de deux hôtes.) Pardon.

« GŒTHE. »

La seconde lettre est également datée de Weimar, 6 octobre 1809, et adressée à Paris, où se trouvait mon père.

A M. Louis d'Ideville, *à Paris*, 4, *rue Caumartin*.

« Weimar, 6 octobre 1809.

« Vous m'avez donné à plusieurs reprises, mon très-cher hôte et ami, des marques gracieuses de votre bon souvenir par l'envoi que vous m'avez fait d'une belle collection de médailles et de nouveautés littéraires les plus intéressantes ; vous avez bien voulu de plus m'assurer de votre main des sentiments que vous avez conservés pour moi ; aussi est-il grand temps, de mon côté, que je vous témoigne ma reconnaissance, et c'est dans ce but que je vous envoie un roman de moi qui vient de paraître. (*Les affinités électives*.)

« Je ne puis espérer ni même désirer que ce petit ouvrage plaise à un Français, en tant que Français ;

mais vous connaissez assez notre manière de penser et de nous exprimer, à nous autres Allemands, et vous êtes assez initié à notre caractère pour trouver peut-être quelque plaisir à la lecture de ce livre, qui vous rappellera le temps que vous avez passé parmi nous.

« Mon désir de vous revoir à Paris est toujours le même et ne fait qu'augmenter de jour en jour ; mais la réalisation m'en paraît de moins en moins probable. J'oserai vous prier de vouloir bien rappeler mon humble personne à ceux qui en ont conservé le souvenir, et particulièrement à MM. Denon et Talma. Voudrez-vous également avoir la bonté, s'il vous arrivait de rencontrer, à Paris, un jeune professeur d'Iéna, M. Vogt, qui s'y trouve actuellement, de lui présenter mes amitiés ? Veuillez bien me témoigner de temps en temps que vous continuez à vous souvenir de moi.

« GŒTHE. »

CHAPITRE XIV

Excursions du roi de Saxe. — La famille royale. — Les huit jardins du palais Maximilien. — L'association des Lessaliens en Allemagne et en Saxe. — La comtesse de Hatzfeld. — M. de Lassalle.

Dresde, 11 juillet 1868.

Hier, toute la famille royale de Saxe s'est réunie au château de Jahnishausen pour célébrer la fête de la reine Amélie. Jahnishausen, près de Leipsig, est un simple domaine où le roi se rend volontiers au printemps, cette propriété étant une de celles où il peut vivre en simple particulier. Il est décidé que le bon roi entreprendra prochainement un voyage de plusieurs jours dans le Vogtland, une des provinces les plus industrielles de la Saxe. Sa Majesté sera accompagnée d'un seul aide de camp.

Le prince Humbert et la princesse Marguerite, petite-fille du roi Jean, sont en ce moment à Munich; leur voyage à Dresde n'a pas encore été annoncé. On

commence même à croire que le jeune couple ne viendra pas à Dresde; — ce sera encore pour nos pauvres souverains une nouvelle épreuve.

Je comprends la sympathie, le respect qu'inspirent le roi et la reine de Saxe aux personnes qui les entourent. Peu de familles ont été aussi éprouvées que la famille royale. De mœurs simples, austères, renfermé dans les joies du foyer et les plaisirs de l'étude, le roi Jean était l'homme le moins fait pour le trône, lorsque la mort de son frère l'appela à régner. Dès ce jour, les malheurs s'accumulèrent sur sa tête ; la mort s'appesantit sur sa maison. Cinq enfants successivement lui furent enlevés ; trois enfants seulement ont survécu : le prince royal, le prince Georges et la duchesse de Gênes. On sait de quels chagrins cette princesse abreuva le roi et la reine. Puis, survinrent les désastres de Sadowa, l'humiliation et les tortures de la défaite.

Hier, à l'église catholique, je contemplais ces deux vieillards à cheveux blancs, agenouillés dans la tribune royale, le visage caché dans les mains, tous deux abîmés dans la prière. Quelle tristesse profonde ! quelle mélancolie empreinte sur la physionomie du vieux couple royal ! Lorsqu'ils passèrent devant nous pour regagner la galerie qui conduit au palais, c'était, je l'avoue, bien plus devant la majesté de l'âge, des vertus et de la douleur, que je m'inclinai, que devant la majesté du trône.

Dans l'allée d'Ostra, un peu avant d'arriver au cimetière catholique, se trouve le beau palais Maxi-

milien ; aujourd'hui ce palais est inhabité et sert, au besoin, de demeure aux souverains de passage. Il reçoit, deux fois dans l'année, la visite de ses anciens maîtres le roi et la reine de Saxe. On m'a montré la partie des jardins où Leurs Majestés viennent, religieusement, faire une sorte de pèlerinage : c'est une série de charmants jardins avec berceaux et parterres, séparés les uns des autres par une légère clôture. Il y en a huit. Trois seulement sont entretenus et cultivés ; l'herbe pousse dans les autres ; les allées ont disparu sous la végétation qui a envahi jusqu'aux berceaux et aux petits bancs de pierre : telle est la volonté du roi. Au milieu de chacun des cinq jardins abandonnés, se trouve un fût de colonne surmonté d'un buste d'enfant. Rien de plus mélancolique que ces souvenirs d'heureuse enfance mêlés aux souvenirs de mort ! Comme il est loin, le temps où une troupe joyeuse de charmants enfants pleins de santé et de grâce faisait retentir de ses cris et de ses jeux les échos du vieux palais et du parc ! De toutes les familles du royaume, la famille du prince Jean était citée comme la plus heureuse, la plus belle, la plus prospère. Qui la reconnaîtrait aujourd'hui !

Dresde, 12 juillet 1868.

On se préoccupe beaucoup des agissements de l'association ouvrière allemande les *Lasalliens*, qui a inscrit sur son drapeau le nom de l'agitateur Lassalle. Lassalle, né le 11 avril 1825, à Breslau, israélite d'origine française, était une sorte d'apôtre, fort intelligent et très-audacieux, qui professait des principes analogues à ceux de Louis Blanc et de Proudhon. Ses partisans ou sectateurs sont très-nombreux en Saxe, et même, depuis sa mort tragique, l'association n'a cessé de prospérer.

Il s'agissait, le mois dernier, de l'élection d'un nouveau président des Lassalliens en Saxe. M. Fœrstelling, maître chaudronnier de Dresde, membre du Parlement de Berlin, avait été jusqu'à présent revêtu de cette dignité[1], mais il a déclaré vouloir s'en démettre en faveur de M. Mende, jeune littérateur, compagnon inséparable de la comtesse de Hatzfeld, patronne de l'association. Le rôle joué dans ces

[1] Ce chaudronnier, qui s'occupait de socialisme et de chaudronnerie, était un homme fort ordinaire. Au Parlement de Berlin, il se vanta, un jour, de se contenter pour dîner et pour souper d'un morceau de fromage et d'un morceau de pain. Depuis ce jour, quand on veut avoir dans un restaurant de Berlin du pain et du fromage, on demande au garçon un *Fœsterling*. Fœsterling, qui est mort en 1870, avait accepté la tutelle de la fameuse comtesse de Hatzfeld, et s'était rendu par là, sans en avoir conscience, l'instrument de M. de Bismarck; aussi son triomphe a-t-il été de courte durée. C'était un ouvrier dépourvu d'instruction et sans valeur.

dernières années par la comtesse de Hatzfeld est des plus bizarres et ses aventures ont eu une triste célébrité. Bien qu'elle ait été la cause du duel où fut tué Lassalle en Suisse, en 1864, l'association avait considéré madame de Hatzfeld comme ayant particulièrement mission de continuer son œuvre. Dans la grande réunion qui a eu lieu récemment à Chemnitz, M. Mende a été élu à une majorité de plus de 5,000 voix, et les Lassalliens répandus dans les autres villes et contrées de la Saxe seraient en général disposés à obtempérer au désir de leur protectrice en ratifiant par leur vote la nomination de M. Mende.

Au reste, des germes de discorde se manifestent en ce moment au sein de l'association. M. Fœrstelling publiait, il y a peu de temps, « qu'il avait été contraint d'expulser deux membres de l'association, attendu que leur conduite n'avait pas été d'accord avec les buts de haute moralité que poursuit la société des Lassalliens. » Les deux membres ouvriers auraient cependant, dit-on, obtenu gain de cause devant le comité général, qui aurait blâmé le procédé arbitraire de M. Fœrstelling. D'un autre côté, des membres, indisposés par cette affaire, auraient vivement exprimé leur mécontentement et déclaré « qu'ils ne voulaient pas être placés sous la tutelle de la comtesse de Hatzfeld. » Pendant ce temps-là, M. de Schweitzer, président de l'association en Prusse, et nommé par dérision l'*anti-pape*, attendu qu'il ne devrait y avoir qu'un seul président pour l'association d'Allemagne, vient d'être condamné par le tri-

bunal royal de Berlin à 25 thalers d'amende pour contravention à la loi sur le droit de réunion, et ce tribunal a en outre interdit les assemblées des Lassalliens dans la capitale.

Quoi qu'il en soit, cette association, qui n'a aujourd'hui pour but apparent que de veiller aux intérêts matériels des ouvriers et discuter les questions de salaire et de droit au travail, préoccupe jusqu'à un certain point les gouvernements allemands. M. de Friesen m'avouait lui-même « qu'une société qui compte des affiliés dans toutes les villes manufacturières d'Allemagne, depuis Kœnigsberg, jusqu'à *Strasbourg* (sic), pourrait, au milieu d'une crise politique, jouer un grand rôle et causer de sérieux dangers. »

CHAPITRE XV

Le comte de Flandre. — Passage de souverains et de princes à Dresde. — Le prince Humbert de Piémont. — Condamnation du comte Platen. — La *Saxe galante*. — Les maîtresses d'Auguste II.

Dresde, 15 juillet 1868.

Le roi Jean est installé avec la Cour au château de Pilnitz ; son voyage dans la province n'aura pas duré plus de cinq jours.

Le comte de Flandre, frère du roi des Belges, petit-fils de notre roi Louis-Philippe, et la comtesse de Flandre, arrivés à Dresde depuis plus d'une semaine, sont, de la part de la famille royale, l'objet des égards et des attentions les plus marqués. La comtesse de Flandre, née princesse de Hohenzollern, sœur du prince Charles de Roumanie, est alliée à la famille régnante de Prusse. L'ex-Électeur de Hesse-Cassel, venant de Prague et voyageant avec sa famille

sous le nom de comte de Hanau, se trouve également ici, mais sa présence y est peu remarquée.

L'impératrice de Russie a traversé Dresde hier soir pour se rendre à Kissingen ; mais le strict incognito que Sa Majesté désirait garder a été scrupuleusement respecté, le comte Bloudoff lui-même, le ministre de Russie, ayant reçu l'ordre de ne pas se rendre à la gare. Que de princes, que d'altesses ! C'est à y perdre la tête. Il faut être très-ferré lorsqu'on est diplomate en Allemagne, sur son almanach de Gotha. Cette aptitude pour les généalogies me manque tout à fait.

On s'occupe beaucoup en ce moment dans les cercles politiques du voyage du prince Humbert et de la princesse de Piémont à Munich, à Francfort, et de la visite qu'ils comptent faire à Leurs Majestés prussiennes, avant même de s'être rendus auprès du roi de Saxe, leur grand-père. Le roi Jean et la reine Amélie, mus par des sentiments de haute piété et des scrupules religieux, avaient vu avec un certain déplaisir le mariage de leur petite-fille avec son cousin le prince Humbert, héritier du royaume d'Italie. Malgré la froideur qui a pu exister, au moment du mariage, entre le grand-père et sa petite-fille, froideur qui s'est manifestée par l'absence à Turin de tout représentant de la Cour de Saxe, on ne peut croire cependant que le prince Humbert ose quitter l'Allemagne sans avoir présenté ses devoirs aux grands parents de la princesse Marguerite.

Dresde, 17 juillet.

L'arrêt de la haute Cour de Berlin, qui a condamné, le 8 de ce mois, le comte Platen, comme coupable de haute trahison, à quinze ans de travaux forcés, a causé une pénible impression dans la société de Dresde. Le frère du condamné, le comte Platen Hallermund, est ici intendant général de la musique de la chapelle royale et du théâtre de la Cour. Il exerçait, avant les derniers événements, les mêmes fonctions auprès de la Cour de Hanovre. Il faut que M. de Bismarck soit bien sûr de lui et de son but pour agir avec autant d'audace et de brutalité en Hanovre. — Il est vrai que le Hanovre est vaincu, terrifié, annexé; la politique employée vis-à-vis de la Saxe est différente. Le gouvernement prussien a fait preuve jusqu'ici, dans ses rapports avec la Saxe, d'un grand tact et d'une profonde habileté. Il est prudent et ne néglige aucune occasion pour arriver à une assimilation totale. Ce travail, selon les événements, s'opérera plus ou moins lentement; mais les esprits y sont préparés et les partisans de la Prusse se groupent peu à peu et en silence. Il eût été sans doute dangereux pour le roi de Saxe de lutter ouvertement avec les vainqueurs de Sadowa et de s'opposer à leurs empiétements successifs; mais aussi, il est fort à craindre que le découragement et l'apathie incroya-



ble, ou si l'on préfère l'abnégation résignée qui semble dicter tous les actes de la famille royale, n'ait pour l'avenir de la dynastie les mêmes résultats qu'aurait, peut-être obtenus, avec la gloire en plus, une résistance opiniâtre et énergique. — Que peut-on demander au peuple, lorsque les souverains eux-mêmes courbent si docilement la tête devant le vainqueur ?

Dresde, 20 juillet 1868.

Lorsque je quittai Paris, un vieux lettré de mes amis, M. de X..., m'avait beaucoup engagé à emporter à Dresde un livre intitulé *la Saxe galante*, imprimé en 1735. Je viens à grand'peine de me procurer ce petit volume, aujourd'hui assez rare, et cette lecture, je l'avoue, m'a vivement intéressé. — Nous sommes, hélas ! si ignorants en France de l'histoire des autres pays, que j'étais loin de connaître les curieux détails contenus dans ce livre. — Ces récits très-circonstanciés de la vie et des amours de l'Électeur Auguste II, roi de Pologne, de 1697 à 1733, sont des plus instructifs. J'ai retrouvé, dans la plupart des noms des personnages dont il est question dans ce livre, les familles actuelles de Saxe. Les scandales, les intrigues de cette époque, les épisodes dramatiques, la vie de faste, d'amour et de dissipation des rois-électeurs, tout revit dans ce récit d'un

comtemporain, mêlé à la plupart des faits dont il parle. — A dire vrai, j'étais loin de me douter que les vieux palais de Dresde et les châteaux que j'ai visités avaient, jadis, abrité tant de splendeurs et tant de galanteries. Notre roi de France, Louis XV, le trop aimé, pourrait passer pour le plus fidèle des époux, le plus chaste des souverains, si on le compare à l'Électeur Auguste II. M. de Voltaire, dans son *Histoire de Charles XII*, nous a bien donné des détails sur les défaites de cet infortuné prince, mais il était loin de nous avoir initié aux aventures du terrible et séduisant Électeur de Saxe, roi de Pologne. Que de larmes a fait verser ce lovelace couronné, si on en juge par les innombrables maîtresses enchaînées à son char triomphal !



CHAPITRE XVI

Attitude de M. de Beust vis-à-vis de M. de Bismarck. — Le conseiller de Bose, ministre des affaires étrangères de Saxe par intérim. — Le tir fédéral à Vienne. — Le comte de Kaiserling. — Mouvement de l'armée saxonne (12e corps de l'armée de la Confédération). — Fête nationale des tireurs de Dresde.

Dresdé, 1er août 1868.

La presse d'Allemagne se livre en ce moment à de longs commentaires sur une lettre que le chancelier d'Autriche, M. de Beust, aurait adressée au baron de Friesen, et qui aurait pour but d'établir entre les gouvernements de Prusse et d'Autriche une entente plus intime. Voilà donc Sadowa oublié!

Le baron de Friesen a quitté Dresde, il y a peu de jours, poùr se rendre à Wiesbaden, ce qui me place dans l'impossibilité d'obtenir sur ce fait des éclaircissements. M. de Friesen, en effet, est dans le secret des dieux, lui, et certes, il serait bien forcé de faire

une réponse quelconque au chargé d'affaires de France.

Le conseiller de Bose, qui remplit par intérim les fonctions de ministre des affaires étrangères, a été interrogé à ce sujet par les chefs de mission et par moi, mais il s'est renfermé dans une prudente réserve.

Il est bien possible que le ministre de Friesen ait accepté, en cette circonstance, le rôle d'intermédiaire entre les deux gouvernements ; toutefois, ses relations avec le chancelier d'Autriche, son illustre prédécesseur, n'ont jamais été très-intimes; mais M. de Friesen, homme fin, plein de modération, et dont Berlin apprécie beaucoup le caractère, sans en redouter les tendances, aurait pu très-utilement seconder M. de Beust, si toutefois M. de Beust désire une parfaite entente avec la Prusse, ce dont je doute encore.

Dresde, 2 août.

C'est le mardi, chaque semaine, que le corps diplomatique est reçu dans la journée par le ministre des affaires étrangères. Bien que mon jeune attaché du Ponceau trouve que je ne suis pas assez pénétré de la gravité et de l'importance de mes nouvelles fonctions, je ne manque jamais à ces rendez-vous. Cependant, avec une courtoisie toute diplomatique,

je cède toujours mon tour d'audience aux ministres en titre. Généralement nous n'avons pas de longues stations à faire dans les salons de Son Excellence.

Depuis le départ de M. de Friesen, le ministère des affaires étrangères est confié au conseiller de Bose. Le conseiller de Bose est un homme jeune et fort aimable; il me plaît davantage que M. de Friesen; ainsi que moi, M. de Bose est ministre provisoire et par intérim, c'est sans doute ce qui nous unit et nous rend l'un et l'autre plus bavards. Chaque fois que je vais au ministère, il m'interroge sur l'Italie, sur Cavour et sur Rome, et nous négligeons pour un instant, j'ai honte de le dire, de nous occuper des relations de la France et de la Saxe.

Je crois sincèrement, et mon collègue le vieux baron de Werner m'a confirmé dans cette opinion, que son chancelier, M. de Beust, est trop prudent pour abandonner le système d'abstention qui a, jusqu'ici, si bien servi les intérêts de l'Empire. Sur le terrain de la prudence, de l'habileté, de la finesse diplomatique, le comte de Bismarck ne peut songer à lutter avec le baron de Beust. Nul, en effet, ne possède mieux que le chancelier d'Autriche le talent de demeurer dans l'indécision et de tenir en suspens l'alliance de son gouvernement, sans froisser les compétiteurs : là est sa force véritable, et c'est devant cette obstination que viennent se briser les emportements et les décisions audacieuses du comte de Bismarck. — Si M. de Beust est bien fin, il faut dire aussi que M. de Bismarck est bien fort, et

comme, hélas! *la force prime le droit*, elle peut bien aussi, primer la finesse!

Dresde, 3 août 1868.

On se prépare à donner un grand éclat à la réunion du Tir fédéral en Autriche. A en juger par l'émotion qui s'est emparée des esprits en Saxe, et qui est l'écho affaibli de l'agitation qui règne en Autriche et dans certains États du sud, les fêtes du Tir fédéral de Vienne auront peut-être, dans un avenir prochain, de grands résultats pour l'Allemagne.

Il est assez intéressant à remarquer qu'en 1865, l'année qui précéda celle où s'accomplirent les grands événements qui ont amené la transformation de l'Allemagne, une grande assemblée populaire eut lieu à Dresde (la réunion de toutes les Sociétés de chanteurs allemands). On vit alors accourir en Saxe des représentants de tous les États de l'ex-Confédération. Des toasts, des discours furent prononcés; le thème de l'unité allemande y fut développé et accueilli avec un singulier enthousiasme.

Au dire de certains diplomates, cette immense explosion des sentiments allemands, habilement dirigée par le comte de Bismarck, donna à ce dernier la mesure de ce qu'il pouvait tenter plus tard, et fut l'avant-coureur de la campagne de 1866. — La famille royale de Saxe, m'a-t-on dit, vit alors, avec

un profond regret, cette agglomération de visiteurs, qui dépassa pendant trois jours le chiffre de 30,000, et la ville de Dresde expia cruellement l'été suivant, par une brutale occupation militaire, l'hospitalité qu'elle avait accordée à l'assemblée des chanteurs allemands.

Dresde, 4 août 1868.

J'ai reçu de Berlin une lettre curieuse où l'on m'écrit que le retour des sympathies de l'Allemagne vers l'Autriche n'est pas pour la Prusse l'unique sujet d'inquiétude. On parle de négociations qui auraient eu lieu directement entre l'empereur Napoléon et le roi des Belges. — On m'interroge, ici, sur ces négociations, comme si notre gouvernement prenait soin d'en informer ses agents! M. Benedetti est au courant de la politique impériale. Cela doit suffire.

L'incident soulevé au parlement italien par le général La Marmora, au sujet de la note de M. d'Usedom, irrite vivement le grand homme de Berlin, qui cherche à en atténuer la portée par l'entremise de ses agents et les organes de la presse.

Mon ancien collègue à Turin, le comte de Kaiserling, aujourd'hui consul général de Prusse à Bucharest, a traversé Dresde pour se rendre à Berlin. Le prince Charles, qui a naturellement, dans l'agent de la Confédération du Nord, la confiance la plus entière,

serait, au dire de mon ami de Kaiserling, en quelque sorte isolé au milieu de son gouvernement, entouré de gens sans aveu et sans moralité; le nouveau souverain regretterait déjà d'avoir accepté la mission de régénérer un peuple en décomposition, qui est livré tout entier à la Russie.

Dresde, 5 août 1868.

A partir du 15 de ce mois, commenceront les manœuvres d'automne de l'armée saxonne, laquelle forme, on le sait, le douzième corps d'armée de la Confédération du Nord. Tous nos jeunes officiers sont très-occupés; ils fourbissent leurs armes et essayent leurs chevaux. On débutera par les exercices des régiments, puis viendront les manœuvres par brigade. La première et la deuxième brigade d'infanterie (n°s 45 et 46) manœuvreront près de Dresde; la troisième (n° 47) près de Zwickau, et la quatrième (n° 48) près de Chemnitz. La cavalerie, c'est-à-dire quatre régiments de dragons et de hulans, sera massée près de Grossenhain. Enfin, à partir du 3 septembre, toute l'armée combinée manœuvrera en deux divisions, dont la première (n° 27) près de Dresde, la seconde (n° 24) entre Chemnitz et Lichtenstein. Des généraux de division commanderont. L'année dernière, deux généraux prussiens avaient été envoyés de Berlin pour diriger et surveiller les

opérations; c'était la première fois, en effet, que les pauvres Saxons, assimilés complétement aux soldats de Prusse, manœuvraient d'après le système prussien. Je ne sais si, cette année, les généraux saxons seront enfin jugés capables de commander eux-mêmes. Il y a, dit-on, de l'irritation dans notre état-major, mais on se tait. La discipline est si forte! Aussi, en dehors des sentiments hostiles qui sont isolément, mais très-nettement manifestés par certains officiers hanovriens, il serait difficile et présomptueux de déterminer, d'une façon exacte, le rôle que jouerait l'armée saxonne dans une grande guerre européenne. Pas d'illusions! Nous devons trembler que le sentiment de la vieille patrie germaine, exploité par M. de Bismarck, ne les réunisse tous.

Plusieurs journaux de France ont répété, d'après les journaux d'Allemagne, que le roi de Prusse irait en personne commander les manœuvres de Chemnitz, et que de là il se rendrait peut-être à Dresde pour assister à une grande revue. La vérité est que, jusqu'à présent, on ne connaît pas, en Saxe, d'une façon précise les intentions de Sa Majesté très-prussienne. Le roi Guillaume, chef suprême de toutes les armées de la Confédération du Nord, a le droit, personne ne peut le contester, de se rendre sur un point quelconque du territoire fédéral afin de surveiller des manœuvres, mais sa présence en Saxe aurait, en ce moment, une certaine gravité. Depuis les événements de 1866, le roi Guillaume n'est pas venu of-

ficiellement à Dresde ; le roi Jean de Saxe qui, en réalité, est son vassal, puisqu'il a abandonné entre les mains prussiennes, outre le commandement de son armée, toute initiative politique, devrait, bon gré, mal gré, subir la présence de son illustre seigneur en tournée d'inspection. Peut-être le roi Guillaume veut-il épargner ce déboire à sa victime?

Le discours de M. de Beust à l'assemblée des tireurs allemands a produit une excellente impression à Dresde. Il a clos dignement et gravement ces fêtes patriotiques, qui dégénéraient en *meetings* passionnés et commençaient à inquiéter le gouvernement. Chacun, selon ses opinions, commente les paroles du chancelier d'Autriche ; mais elles démontrent une fois de plus, et clairement, combien il serait dangereux de compter, à moins d'assurances ou d'actes positifs, sur les bonnes dispositions de cet homme d'État vis-à-vis de la France. — Il n'a pas oublié Sadowa et la triste politique des libéraux français. Nous en recueillons les fruits !

Dresde, 6 août 1868.

La Saxe, elle aussi, vient d'avoir ses fêtes de tireurs, mais celles-ci n'ont donné lieu à aucun incident politique. Il n'existe pas de ville saxonne, quel-

que petite qu'elle soit, qui n'ait sa Maison des tireurs (*Schiesshauss*), située au milieu d'un terrain destiné aux exercices du tir. A Dresde, deux sociétés de tir sont établies depuis des temps fort anciens : les tireurs à la cible (*Scherbenschützen*) et les tireurs à l'arbalète (*Bogenschützen*). L'origine de la première compagnie remonte au moins au quinzième siècle. En 1454, ainsi que le prouvent des documents authentiques, une maison spéciale pour les réunions fut bâtie à la place même où se trouve actuellement la Maison des tireurs. Dans le principe, cette société ou corporation avait pour but d'aider à la défense des remparts de la ville. En 1830, elle subit une modification, et les chasseurs de la garde nationale d'alors s'unirent à elle. Ce n'était pas seulement en France, on le voit, mais dans l'Allemagne entière, que florissait alors la noble et féconde institution de la garde nationale. Aujourd'hui les membres de la société des Tireurs portent un uniforme, mais seulement les jours de fête; ils ont leur drapeau déposé à l'hôtel de ville, et sont militairement organisés. — La seconde société, celle des Tireurs à l'arbalète, fut fondée peu près à la même époque, en 1446, sous la protection immédiate de l'Électeur. Elle compte aujourd'hui 300 membres ordinaires, parmi lesquels le roi et tous les princes et princesses de sa maison. Chaque année, elle organise un tir solennel au *Papegay* qui, pendant huit jours, attire à Dresde un nombre considérable de visiteurs de la province et des États limi-

trophes. La *Vogelwiese* est la véritable fête populaire des Dresdois. Elle a été célébrée cette semaine avec son animation habituelle. Le roi, accompagné de ses fils et des princesses, s'y est rendu, selon l'usage, et a tiré, peu habilement du reste, l'antique arbalète, aux grands applaudissements de la foule. Les sociétés des tireurs de Saxe jouissent d'une grande réputation de loyauté, et notamment celles de Dresde, qui se distinguent par un attachement inébranlable à la famille royale. C'est chez elles que s'est réfugié le sentiment profond de l'autonomie saxonne ; mais ce n'est pas suffisant.

Un incident indiquant les tendances démocratiques d'une portion de la nation allemande, tendances favorisées par la Prusse, vient de se passer à Leipzig[1]. Le comité de l'assemblée des tireurs de

[1] Nous empruntons de nouveau, au livre *Passé et Présent*, un passage qui démontre combien, même avant cette époque, M. de Birmarck se préoccupait de semer l'agitation en Allemagne.

« La paix était à peine signée, en 1866, que déjà les émissaires prussiens se répandaient partout, soit pour entretenir, soit pour faire naître des excitations propices. Nous ne parlerons pas ici de cette nuée d'espions qui s'abattirent sur la France pour en relever le territoire et en étudier les forces et les faiblesses. Mais en même temps que le chancelier de Prusse organisait cette légion occulte, il fomentait, en Autriche et en Hongrie, la discorde et le mécontentement. On voyait des Hongrois, comme le comte Bethlem et autres, partir de Berlin pour Pesth et arriver les mains pleines de thalers prussiens, qu'ils ne se donnaient même pas la peine de changer en les distribuant. On se rappelle la célèbre dépêche de la légation de Prusse pendant le couronnement de l'empereur François-Joseph comme roi de Hongrie, dépêche dont la divulgation accidentelle prouvait que les envoyés de Prusse recevaient les confidences des sujets rebelles et encourageaient leurs entreprises.

« Cette propagande se pratiquait sur une grande échelle, grâce

Vienne avait fait demander par le télégraphe au premier conseil municipal de Leipzig si, l'année prochaine, la même fête pourrait avoir lieu dans cette ville. Ce conseil, dont les sentiments de condescendance pour la Prusse sont fort connus, s'assembla pour délibérer; mais n'ayant pas eu le temps de sonder le gouvernement prussien, il déclina l'honneur de recevoir les tireurs allemands et répondit, avec assez d'à-propos : « Que la gravité des temps appelait au travail et non à des fêtes. » Là-dessus, le président du second conseil municipal de Leipzig, dont les fonctions consistent à contrôler les actes du premier conseil, le docteur Joseph, agitateur politique fort connu, déclara que cette réponse n'exprimait aucunement les sentiments des habitants de la seconde ville du royaume de Saxe, dont il avait recueilli les voix ; puis, s'étendant en reproches con-

aux sommes considérables que le chancelier s'était procurées par la confiscation de la fortune des princes dépossédés et la précaution qu'il avait prise de soustraire ce trésor, à titre de fonds secrets, à tout contrôle extérieur. De cette façon, il avait conservé à sa solde la plupart des agents qu'il avait appris à connaître en 1866.

« La presse allemande, et même une notable partie de la presse de Vienne, avait été acquise au prix de larges dépenses, toujours fournies par ce même fonds des princes détrônés et spoliés; mais les subsides de ce trésor secret allaient plus loin encore et ne s'arrêtaient pas aux frontières germaniques ou hongroises. Il y avait en *Europe un fonds de journaux bien tenus et bien dirigés, sur lesquels la Prusse pouvait compter*. Puis, enfin, il y avait le parti de la grande Allemagne, qui combattait dans le Sud les idées d'autonomie des États secondaires, et qui, en Autriche, sous le nom de parti allemand, prêchait la fraternité austro-prussienne et l'oubli des hostilités de 1866. »

tre le premier conseil municipal, il affirma que la ville de Leipzig serait heureuse de voir, l'année prochaine, les tireurs de toute l'Allemagne s'assembler dans son enceinte. On ne sait pas encore ce qui résultera de ce désaccord.

CHAPITRE XVII

au de Moritzbourg. — Les bains d'Augustus-Bad. — Le *Lo-in.* — L'Électeur de Cassel. — Le divorce de M. Brawoura. ɜurs russes. — M. de Friesen. — Origine de la fortune du Albert de Prusse. — Kœnigsbrunn, établissement d'hydro-ɔie. — La colonie américaine de Dresde. — Les prairies du ɔhlössen. — La villa Rosa; l'ennui prussien. — La fête de ɾreur Napoléon à Dresde, 15 août. — Soirée chez M. de z-Wallwitz. — Le cirque Renz.

Dresde, 8 août 1868.

ursion au château de Moritzbourg, à trois de Dresde. Le temps est gris et un peu triste; lant, quelle journée intéressante ! La route est mais toute cette contrée a un aspect sauvage ntraste avec le côté sud de Dresde si cultivé, ile, couvert d'usines et d'habitations.

vieux château des Électeurs, au milieu d'une est entouré d'un étang ; il a été construit par eur Maurice, en 1542, et depuis embelli par te II, en 1712 ; il est relié à la terre par un

solide pont de pierres. Le château contient six grandes salles et deux cents autres pièces ornées de tapisseries et de sculptures fort belles. Le parc a quatre lieues de tour.

Tandis que nos enfants s'arrêtent à la Faisanderie et devant les sangliers apprivoisés, nous visitons l'intérieur du château. Ces vieux appartements du dernier siècle exhalent un parfum singulier que j'adore. Je me croyais transporté à Hampton-Court, à Trianon, ou au vieux château de Moncalieri, près de Turin. Que de souvenirs, que de traces ont laissés ici les galants princes de Saxe! Tout ce monde bizarre était évoqué par moi. D'ailleurs, les portraits de la comtesse de Kœnigsmarck et de la comtesse de Cosel, les premières maîtresses d'Auguste-le-Fort, — c'est ainsi que l'on nomme Auguste II, — n'étaient-ils pas là pour nous rappeler de curieuses et de sinistres aventures?

Marie-Aurore, comtesse de Kœnigsmarck, née à Stade en 1666, disent les uns, en 1670, prétendent les autres, était la petite-fille du feld-maréchal suédois Jean-Christophe de Kœnigsmarck qui, par la prise de Prague, mit fin à la guerre de Trente ans, et la fille de Conrad-Christophe de Kœnigsmarck, qui mourut en 1673 devant Bonn, à la tête des troupes hollandaises qu'il commandait en qualité de général. Son frère aîné, chef de la famille, Philippe, ayant disparu subitement, la comtesse Aurore se rendit en 1694 avec ses sœurs à Dresde, où sa beauté exceptionnelle et son esprit charmant ne tardèrent

pas à attirer sur elle l'attention d'Auguste-le-Fort. Deux ans plus tard, elle donnait à l'Électeur un gage de leurs amours en mettant au monde un fils que l'histoire connaît sous le nom de Maurice de Saxe. Si tour à tour de plus jeunes rivales réussirent à la chasser du cœur d'Auguste II, elles ne parvinrent jamais à lui enlever l'amitié et l'estime du galant prince, qui la fit nommer abbesse du couvent de Quedlinbourg. Elle s'y retira en 1700 pour y mourir vingt-huit ans plus tard. On montre encore aujourd'hui aux étrangers, dans l'église cathédrale de Quedlinbourg, le corps momifié de la belle pécheresse. Ses deux frères Othon-Christophe et Philippe Christophe se sont fait un nom par leur bravoure et par leurs exploits amoureux.

Quant à la comtesse de Cosel, la première passion d'Auguste II, que l'on nomme la *La Vallière de Saxe*, elle était fille d'un colonel danois du nom de Joachim von Brockdorf Anf Deppenan. Née en 1680, elle épousa à l'âge de dix-sept ans le ministre saxon von Hoymb, avec lequel elle divorça après quatre ans de mariage pour pouvoir répondre sans réserve à la passion qu'elle avait su inspirer à l'Électeur. Grâce à cette très-haute protection, elle obtenait, quelques mois plus tard, de l'empereur Joseph d'Autriche le titre de comtesse de l'empire. Elle ne jouit pas longtemps de sa faveur. A l'âge de trente ans, elle était envoyée dans la forteresse de Stolpen, où elle mourut en 1765. Sa chute est attribuée à son ambition et à son humeur jalouse. On la dépeint comme la plus

belle et la plus spirituelle des femmes de l'époque. Les enfants qu'elle eut de son royal amant firent tous une brillante carrière. A la suite d'une gageure qu'Auguste-le-Fort avait faite avec la comtesse, il avait fait frapper des florins, appelés *Coselgulden*, soit florins de Cosel, dont on conserve encore aujourd'hui quelques curieux spécimens au cabinet de numismatique à Dresde. D'un côté, on voit les armes accolées de l'Électorat de Saxe et du royaume de Pologne, auprès des armes du saint Empire et de l'autre, le chiffre cinq polonais, c'est-à-dire une espèce de losange au milieu duquel est un point. Il faudrait écrire des volumes pour narrer les amours et les aventures d'Auguste si justement désigné le Fort. Il n'est pas de famille, pas de palais à Dresde qui ne garde encore le souvenir de ce vert-galant. La comtesse Aurore de Kœnigsmarck et la comtesse de Cosel furent les plus célèbres, mais n'ont pas été les plus aimées. (Lire *la Saxe galante*.)

Aujourd'hui, l'austère Cour de Saxe habite rarement la résidence de Moritzbourg, devenue rendez-vous de chasse. Cependant, la reine, les princes et les princesses y ont leur chambre, et le château est beaucoup mieux entretenu que nous ne nous l'étions figuré.

En me rappelant cet étrange château de Moritzbourg, perdu dans les bois et peuplé de si gracieux fantômes, je ne pourrai détacher de mes souvenirs la figure de celle qui nous en fit les honneurs. Je venais de frapper à une porte du château : per-

sonne! nous entrons et commencions à parcourir seuls les vestibules, lorsque apparut une ravissante jeune fille. Qui était-elle? Je ne sais; elle ne connaissait pas un mot de notre langue, mais elle nous sourit gracieusement et nous fit visiter son palais désert en vraie châtelaine. C'est un officier qui sert de régisseur, de gouverneur, à Moritzbourg; j'en conclus que la jolie personne devait être sa fille. Elle nous sembla en ce moment une apparition du siècle dernier; sa démarche élégante, sa taille souple, ses grands yeux noirs et ses cheveux dorés me faisaient rêver à l'adorable comtesse de Cosel. Elle glissait comme une ombre dans les grandes salles, et je ne me lassai point de la regarder. C'est le seul être vivant que nous aperçûmes dans ce château hanté. — Nous n'oublierons jamais Moritzbourg ni la demoiselle à la longue robe blanche.

Dresde, 9 août 1868.

Journée à Augustus-Bad; visite projetée à madame d'Eichman. Route à travers les bois, rappelant, à s'y méprendre, les horizons de montagnes, les collines désertes du Bourbonnais aux habitations clairsemées. Augustus-Bad est une petite station minérale encaissée au milieu d'un bouquet d'arbres; les sources sont, dit-on, riches et salutaires, mais tout y est modeste et même pauvre. Pas

d'hôtels, quelques maisons mal installées, un établissement lugubre fréquenté par des dames fort communes et des demoiselles sans beauté. Je tiens à oublier le maigre déjeuner que nous y avons fait dans une espèce de réfectoire, en compagnie d'une trentaine de caricatures; cela rappelait trop le collége et l'hospice. Nous sommes allés ensuite à ce qu'on appelle le *palais*, habitation plus élevée, autrefois belle, où est installée la femme du ministre de Prusse, madame d'Eichman. Madame d'Eichman allait partir pour Dresde avec une de ses amies, mademoiselle de Glinka, fille du ministre de Russie à Rio, mais en nous voyant, ces dames rebroussent aimablement chemin et remettent au lendemain leur voyage. Le séjour d'Augustus-Bad est si monotone, que notre visite est une distraction. Mademoiselle de Glinka est une aimable personne de beaucoup d'esprit, elle arrive du Brésil et ses récits sur Rio sont des plus piquants. Charmant dîner dans le jardin, promenade dans les bois, et retour à Dresde.

Mon collègue du Ponceau commence à trouver fastidieux le séjour de Dresde ; le spleen le gagne. Le corps diplomatique jeune, en effet, n'est pas nombreux, et le cercle lui offre peu de ressources, les Saxons n'admettant qu'après un long séjour les étrangers dans leur intimité ; d'un autre côté, du Ponceau hésite à se lancer dans la société polonaise ou américaine, ce qui me paraît prudent de sa part. Il vit donc presque seul, et, en exceptant notre intérieur, qui n'est point d'une extrême gaieté pour un

parisien de vingt-deux ans, il ne fréquente aucune maison. Depuis que je lui ai retracé le tableau enchanteur de l'existence animée et folâtre de nos attachés de Turin et de Rome, il ne rêve plus que l'Italie. — « Croyez-moi, lui dis-je, il vaut mieux, pour vous, avoir débuté par une résidence un peu austère ; vous amassez ainsi, en vue de votre avenir de diplomate, un fonds de résignation et de patience qui vous sera plus d'une fois nécessaire. Le jour où vous le voudrez, vous connaîtrez l'existence de Vienne, de Londres ou de Rome. Les bruyants plaisirs des grandes ambassades ont, sans aucun doute, leur côté séduisant pour l'apprenti diplomate, cependant, le calme et les joies douces des petites légations ne sont point à dédaigner. » — C'est ainsi que je fais prendre patience à mon ami du Ponceau. — « Mais, vous allez partir, me dit-il trop aimablement, et que vais-je devenir seul avec notre ministre ? »

Dresde, 7 août 1868.

De Paris, point de nouvelles importantes ; tout semble assez calme chez nous ; cependant l'Espagne continue à se soulever. La plupart des généraux de la reine sont disgraciés ou exilés ; le duc de Montpensier, beau-frère de Sa Majesté, est contraint de quitter Séville et de se réfugier en Angleterre. Quel triste pays !

Hier soir, nous avons entendu de nouveau le *Lohengrin*, chanté par un ténor excellent, le célèbre et vieux Tichatscheck, qui a plus de soixante ans. Décidément la musique de Wagner commence à me plaire. Les parties douces, tendres, inspirées par le rôle de Lohengrin, ont un caractère naïf et d'une grande originalité. Plusieurs morceaux à grand orchestre, ainsi que les chœurs, m'ont fait frissonner. M. Joseph Tichatscheck, le plus brillant ténor qu'ait jamais entendu l'Allemagne et le meilleur interprète des opéras de Richard Wagner, est né en 1807 à Wekelsdorf, en Bohême. Il se rendit en 1827 à Vienne, pour y étudier la médecine, mais se décida bientôt à entrer au théâtre. C'est un élève du fameux professeur italien Ciccimara. Il s'est retiré il y a sept ans de l'opéra de Dresde, dont il n'a cessé de faire partie depuis 1838, et vit aujourd'hui de la pension royale qu'il a si bien méritée.

Dresde, 7 août 1868.

Ce soir, au théâtre, le *Rienzi* de Wagner ; j'aperçois le comte et la comtesse de Flandre, ainsi que Son Altesse très-auguste l'Électeur de Cassel, flanqué de toute sa famille. Ce vieux souverain détrôné a un air morose et soucieux qui s'accommode bien, hélas ! avec sa triste destinée. L'infortuné prince s'est marié deux fois morganatiquement, et, de ses unions, est

ssue une infinité de grands garçons et de grandes illes. Son Altesse était dans une simple loge de côté, nais les Flandres trônaient dans la loge du prince oyal.

Aujourd'hui à Antons, chez les Kaskell, le comte Bloudoff donne de longs détails sur le scandale de M. Brawoura. Ce jeune attaché russe, marié, père de deux enfants, vient de faire la conquête à Paris d'une jeune demoiselle moscovite riche, belle et pleine d'énergie. Madame Brawoura, la pauvre abandonnée, est à Bade, attendant un divorce. Les mœurs russes sont bizarres. Ainsi cette aventure ne semble pas jeter dans la stupéfaction les compatriotes des deux héros; on va simplement divorcer, et la morale et la loi seront sauves[1].

Dresde, 8 août 1868.

Nous retournons à la Bastei. C'est, de la Suisse saxonne, le site le plus curieux, le plus étrange à visiter. Cette fois, j'emmène tout mon petit monde,

[1] Je trouve, dans *l'Événement* de novembre 1874, aux nouvelles mondaines, l'annonce suivante :

« On nous apprend l'arrivée de la comtesse de Galve, née Basiewsky, une des trois filles du richissime propriétaire des mines d'or ibériennes, et sœur de la princesse Souwaroff.

« La comtesse avait épousé en premières noces M. Brawoura ; puis, le divorce accompli, elle a convolé en secondes noces avec M. le comte de Galvé. »

bien que l'excursion soit assez fatigante. Il est utile que les enfants de la diplomatie s'habituent de bonne heure à gravir les sommets; l'apprentissage de leur vie errante et nomade doit commencer dès le jeune âge. — Mon pauvre André n'a pas cinq ans. Que de pays il a déjà parcourus! Né à Rome, il a fait trois fois le voyage d'Italie en France sans qu'on lui ait demandé son avis, et avec trop peu de profit pour son expérience. Un beau jour qu'il jouait, paisible à Paris, on l'emballe brusquement avec ses infortunés parents pour Marseille et Athènes. — En Grèce, les chaleurs, la maladie, — retour en France. Mais ce n'était point encore pour atteindre le port que cet élève de Joconde avait fait tant de chemin par terre et par eau. Au cœur de l'hiver, en rude janvier, nouvel ordre de départ. Cette fois, c'est dans le Nord, sur les frontières de Russie qu'il faut transplanter notre pauvre petit Romain. — Ainsi le décide au coin de son feu un tout-puissant collègue, l'important M. de Saint-Vallier. — Obéissons, mais non sans maudire, et souvenons-nous!

Comme tout à l'heure, je les oubliais cependant, les voyages lointains et les déboires en contemplant André et sa sœur Hélène, gravissant la montée de la Bastei!

N'était-ce pas un charmant tableau dans les sentiers ombragés, que ce petit couple de bébés se serrant l'un contre l'autre, balancé en cadence sur une primitive chaise à porteur, tandis que leur mère anxieuse, suivait, auprès d'eux, à cheval,

surveillant les porteurs, aux passages dangereux, et écartant les branchages devant le cher petit cortége?

Dresde, 9 août 1868.

M. de Friesen, que je viens de voir, selon l'usage réglementaire, est décidément un homme assez fort. Je le crois, au fond, très-convaincu que la Saxe est perdue et mourante. Il sert cependant son pays et son roi, mais sans amour et sans enthousiasme. Je le soupçonne d'être beaucoup plus à l'aise et dans son rôle, lorsque, en l'absence du chancelier de Bismarck, il vice-préside à Berlin le Reichstag et le parlement douanier. Il n'a pas la prétention de changer la face des choses et se résigne ; ses qualités sont du reste plutôt solides que brillantes.

J'ai appris par M. de Friesen de curieux détails sur le châtelain d'Albrechtsberg. — Le prince Albert a une fortune beaucoup plus considérable que celle de ses frères, le roi de Prusse et le prince Charles. Voici comment elle lui est advenue. Rien de plus romanesque. Il est né en 1809 à Kœnigsberg, au moment où la Cour de Prusse, errante et chassée de Berlin, était venue chercher un asile à l'extrémité de ses États. Un richissime Anglais, qui se trouvait alors à Kœnigsberg, fut profondément touché du sort de la jeune reine Louise-Amélie. Celle-ci, malade, exilée, au moment de mettre au monde le petit prince

Albert, inspira une affection et un intérêt si singuliers au vieux gentleman, que celui-ci venant à mourir, peu de temps après, légua toute sa fortune à l'enfant royal né dans l'exil. Ce détail est peu connu.

Dresde, 10 août 1868.

Nous sommes partis ce matin pour Kœnigstein; arrivés à cette station, nous gagnons à pied, par un soleil ardent, le village de Kœnigsbrunn, établissement modèle d'hydrothérapie. Le chemin est très-pittoresque; il suit un torrent, en même temps qu'il tourne la forteresse de Kœnigstein, laquelle apparaît, sous tous ses aspects, avec sa masse imposante de verdure et de rochers. L'établissement de Kœnigsbrun est aussi confortable et aussi animé que celui d'Augustusbad l'est peu. Nous retrouvons là une de nos amies de Dresde, madame Christmas, charmante Américaine du Sud; la fille, qui a quinze ans, est aussi adorable que la mère. Sous la tutelle de ces dames, se trouve miss Campbell, une des jolies filles du consul américain. La jeune personne est fiancée, à Rotterdam, à un Hollandais, que connaît beaucoup mon ami, le comte de Pina, consul de France dans ladite ville. Miss Eva est une beauté fine et très-sympathique, mais madame Christmas est rayonnante de cette grâce, de cette séduction naturelle qui s'impose à tous. Dresde est peuplée d'Américaines et il

ɔus faut avouer que les beautés saxonnes peuvent ifficilement rivaliser avec elles.

Les enfants se promènent le long du torrent et ans les prairies qui entourent l'établissement. Cet ndroit, sur la route de la fontaine, est d'une fraîheur délicieuse.

Retour en bateau à vapeur; le steamer est tellenent surchargé de passagers qu'à peine peut-on s'y enir debout.

Dresde, 11 août 1868.

Promenade au pied du Waldschlœsschen dans la rairie où se tint, en 1865, la grande réunion des hanteurs. Cette assemblée populaire des représenants de toute l'Allemagne ne plut guère, comme je 'ai déjà dit, à la famille royale; elle prit, en effet, ın caractère et des proportions tout à fait inattenus. En effet, il est à remarquer que cette réunion acifique précéda d'un an le coup de main prussien e 1866; ce qu'il y eut de piquant, c'est que les rente mille couvertures, les lits et les logements, réparés en vue de la fête par la bonne et hospitaère municipalité de Dresde, servirent à l'armée russienne, lorsque le roi Guillaume envahit les tats du roi Jean et fit occuper militairement et en onquérant la vieille cité de Dresde.

Départ de mon jeune attaché du Ponceau : en le

conduisant à la gare, je rencontre M. Ernest Baroche, fils du ministre, revenant de Vienne. Il y a quinze ans, je m'en souviens, c'était le temps de la splendeur de ce jeune politique, nommé conseiller d'État presque à l'âge où l'on est bachelier. C'est un garçon d'esprit. Je lui ai présenté mon jeune vicomte et voilà nos voyageurs en route pour la France.

Dresde, 12 août 1868.

Soirée à la Villa-Rosa, sur les bords de l'Elbe, chez le baron de Warbourg, richissime Prussien établi à Dresde. Promenade dans les jardins. La société est toute prussienne : des officiers, quelques jolies femmes, mais personne ne se connaît. Excellent souper en plein air. Belle installation, toutefois il est difficile de s'ennuyer davantage avec de plus charmants éléments. « C'est étrange, me disait mon collègue X..., il suffit que l'on mette le pied sur le territoire prussien pour que l'ennui commence. »

Dresde, 13 août 1868.

Une lettre m'apprend ce matin la mort de mon oncle, le comte de Sampigny, frère de ma mère! C'était le dernier lien qui me rattachait au passé! Je n'avais pas d'ami plus dévoué et plus sûr. C'est au-

ès de lui et des siens que s'est écoulée toute mon fance, et mes plus heureux jours comme mes plus ıdres souvenirs se rattachent au Bourbonnais et vieux château de Laforêt de Laya.

Dresde, 15 août 1868.

Messe à l'église catholique pour la fête de l'Empeereur, notre souverain. La légation de France s'y end officiellement. Un grand nombre de Polonais ssistent à la cérémonie. Je suis fort surpris d'apercevoir M. de Gersdorff, premier maître des cérémoiics du roi Jean, en grand uniforme ; il m'adresse, le la part de son souverain, des félicitations pour 'Empereur, et je m'incline. C'est la première fois que la Cour de Saxe se fait représenter officiellenent à notre messe du 15 août. Cet incident est rès-remarqué.

Je réunis à déjeuner notre petit personnel de la chancellerie, le chancelier Teutsch et M. Dallery, l'archiviste, deux hommes bons, modestes et trèsinstruits, sur lesquels repose tout le travail de la légation.

Le soir, il doit y avoir, au Grand-Jardin, une fête donnée, sous la protection de la princesse royale, au bénéfice des blessés et des malades des hôpitaux de Dresde.

Dresde, 20 août 1868.

Dîner chez M. de Nostitz-Walwitz, ministre de l'intérieur. C'est un célibataire riche, très-élégamment et très-confortablement installé. Huit convives seulement ; le général Fabrice, ministre de la guerre ; le comte Platen, directeur des théâtres ; M. de Gersdorff; M. de Kœneritz, gouverneur de Dresde ; M. Sirckx, directeur général des chemins de fer. Le maître de la maison me fait l'honneur de me placer à sa droite, comme chargé d'affaires de France et en qualité de seul étranger. Tous ces messieurs, très-aimablement, parlent français à cause de moi. N'est-ce pas humiliant ! Malheureusement je ne possède pas encore assez bien l'allemand pour suivre la conversation courante.

Nous avons en ce moment le cirque *Renz ;* cette troupe, quoique nomade, est infiniment mieux organisée que les cirques de Paris. Excellents chevaux, de grand prix, personnel choisi. On remarque beaucoup M. Hager, officier de cavalerie autrichien de fort bonne mine, mais très-ruiné, gendre de M. Renz, le directeur. Ce jeune militaire a épousé dernièrement mademoiselle Renz, charmante demoiselle sortant du couvent, et appelée à une très-grande fortune. Afin d'apporter son contingent à la communauté, le nouvel époux fait de la haute école, et

avoue que depuis longtemps il ne m'avait pas été ccordé de voir chevaucher aussi bien. M. Hager, cheval, est d'une exquise élégance et d'une rare olidité.

Les exercices du cirque sont très-variés : peu de erceaux et de ronds en papier; surtout des manœuvres d'ensemble et d'excellentes pantomimes. ,es places sont fort chères : un thaler et un demihaler. Chaque année, les représentations du cirque lenz sont attendues, avec une vive impatience, par e monde élégant de Vienne, de Munich, de Dresde et le Berlin. Tout le matériel et le personnel de la troupe, hommes et chevaux, est transporté dans d'immenses wagons appartenant à M. Renz. A peine débarqué dans la ville, le théâtre, très-bien agencé, est dressé en une journée. Quant aux costumes et aux accessoires, ils sont plus soignés et plus élégants même que ceux de nos cirques français et américains.

CHAPITRE XVIII

Le prince Albert, frère du roi de Prusse. — La comtesse Hohenau. Son mariage morganatique. — Entretien avec le prince; son voyage en France; ses idées sur la guerre, sur le maréchal Niel.

Dresde, 22 août 1868.

Le prince Albert, frère du roi de Prusse, est en ce moment à Dresde, ou plutôt dans son château d'Albrechtsberg, sur le bord de l'Elbe. La comtesse Hohenau reçoit souvent le soir, et le corps diplomatique profite de la présence du prince pour aller à Albrechtsberg.

Le prince est un homme de cinquante-cinq ans environ, grand, élégant, distingué; ses manières affables et très-courtoises n'ont rien de la roideur prussienne et de la morgue hautaine du roi son

[1] Ce chapitre a déjà été publié au mois de décembre 1870 dans la *Gazette de France*, alors que, par suite du siége de Paris et de l'invasion, ce journal s'imprimait à Bordeaux.

frère. Seul de la famille royale, ce prince n'a pas, dit-on, pour le métier des armes, cette prédilection exclusive, ce goût effréné qui distingue les Hohenzollern. Il est très-indépendant, presque libéral, et naturellement peu goûté de M. de Bismarck ; c'est l'homme mondain, instruit, le prince spirituel et voyageur de la famille. Il a en effet parcouru à peu près toutes les parties du monde, et on prétend que, pour lui, la ville de Berlin n'est pas un lieu de délices, il y reste le moins possible, et sans la volonté de son frère, pour lequel il professe un grand respect, il n'y serait jamais.

Le prince vient souvent à Albrechtsberg l'été ; mais sa résidence officielle est Berlin.

Marié fort jeune à la princesse Marianne, fille du feu roi Guillaume des Pays-Bas, le prince Albert divorça en 1849 pour épouser en 1853 morganatiquement, selon l'usage répandu en Allemagne, la comtesse Hohenau, demoiselle d'honneur de la princesse répudiée. Du reste, les motifs les plus graves avaient amené le prince à rompre sa première union. La fille du roi de Hollande vit aujourd'hui dans une profonde retraite, au fond d'une villa, sur le lac de Côme. Deux enfants sont nés de ce premier lit, le prince Frédéric-Albert, général, à peine âgé de vingt-cinq ans, qui commande, comme neveu du roi de Prusse, les troupes de Cassel, et une fille mariée au duc de Mecklembourg. Quant à la princesse Marianne, leur mère, elle est morte pour le monde ; son nom n'est plus prononcé, et elle termi-

nera paisiblement ses jours en Italie, cette terre du pardon. Bien qu'une sanction royale ait autorisé le divorce et le second mariage, la comtesse Hohenau n'a jamais paru à la Cour de Berlin ; depuis son mariage, elle habite le château d'Albrechtsberg où elle se consacre tout entière à l'éducation de ses deux fils.

C'est une femme jeune encore, séduisante, et dont la douceur angélique, le dévouement et l'attachement silencieux, sont fort appréciés par le prince, très-indépendant de caractère et d'habitudes. La petite Cour de Dresde, qui ne le cède en rien pour la rigidité de l'étiquette à la Cour de Berlin, n'a pas cru, de son côté, devoir accueillir la seconde épouse du prince Albert. Toutefois, les princes saxons, le corps diplomatique et la majeure partie de la noblesse se rendent avec empressement aux réceptions et aux fêtes d'Albrechtsberg, où le prince assiste, souvent, mais sans en faire les honneurs. Seul le vieux parti saxon, qui ne peut oublier le rôle douloureux imposé au roi Jean après Sadowa, s'abstient de paraître aux réceptions de la comtesse Hohenau, tandis que les amis fervents de la Prusse et les officiers généraux incorporés, comme on le sait, bon gré mal gré, dans l'armée prussienne, se hâtent d'accourir au palais d'Albrechtsberg, dès que le frère du roi Guillaume y est signalé.

L'esprit, la gaieté du prince Albert, et surtout l'affabilité de son accueil donnent à ces réunions un caractère tout différent des réceptions froides et compassées de la Cour saxonne.

Dresde, 25 août 1868.

J'avais été présenté, dans le courant de l'année, au frère du roi Guillaume, mais je n'avais jamais causé avec lui. — Hier, nous étions allés avec les Burnley passer la soirée à Albrechtsberg. Il y avait peu de monde, et j'ai eu l'honneur d'avoir avec Son Altesse une conversation fort curieuse.

Tandis que la comtesse Hohenau parcourait avec ses hôtes les vastes terrasses du château qui descendent jusqu'à l'Elbe, le prince me fit asseoir près de lui. Après avoir longuement parlé d'une façon vive et spirituelle des Indes, de Rome et d'Athènes, il arriva à la France, pour laquelle il voulut bien avouer une sympathie particulière.

« J'ai visité bien des pays, comme vous savez, me dit-il ; ma vie s'étant passée à voyager ; eh bien ! croiriez-vous qu'une de mes excursions les plus intéressantes est celle que je fis, l'an dernier, à pareille époque, dans le midi de la France, aux Pyrénées, à Bordeaux, à Pau, à Toulouse, à Marseille. Vos grandes villes, capitales de province, qui sont, certainement, plus animées et plus importantes que la plupart de nos résidences d'Allemagne, m'ont beaucoup frappé et démontrent à mes yeux, autant que Paris et bien plus que l'Exposition, la grandeur française. Suivant mon habitude, je voyageais incognito avec le

général X..., qui est là, depuis trente ans, mon fidèle compagnon de voyage, mon vieil ami et complice. Nos conversations en wagon, à l'hôtel, étaient, je vous assure, souvent piquantes. La plupart du temps, nous passions pour des Russes ; d'autres fois, j'avais la précaution assez utile de déclarer que nous étions Allemands. Que de singuliers propos j'ai entendus sur le compte du roi de Prusse ! Cependant, il est vrai de le dire, j'ai rarement rencontré des Français fanatiques de guerre ; j'ignore si vous avez changé depuis.

« Votre Empereur est fort aimable, sans doute, plein de prévenance ; je n'oublierai jamais l'excellent accueil qu'il fit à mon frère Charles et à moi ; il poussa même la courtoisie jusqu'à nous reconduire en personne, à la gare, au moment de notre départ. Mais je n'ai eu, je vous le confesse, des yeux que pour l'Impératrice. Je ne connais pas de souveraine, de femme plus gracieuse, plus belle et plus séduisante. Les Français doivent en être bien fiers. » J'avouai au prince que je n'avais jamais eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté l'Impératrice, ce qui parut le surprendre.

Puis, abordant des sujets plus actuels, le prince me parla du séjour que faisait en ce moment l'Empereur à Plombières et de la vie monotone qu'il y menait. Il me demanda si le roi des Belges y était arrivé, comme l'annonçaient les gazettes. Je lui répondis que je croyais peu à cette entrevue.

« Le jeune roi, reprit-il, a, sans aucun doute, des

motifs que j'ignore pour désirer un entretien avec l'Empereur ; mais je lui conseillerais vivement de profiter de son séjour à Plombières pour prendre des douches et des bains ; il a une bien mauvaise santé, le pauvre homme, et ses malheureux enfants sont constamment malades ! Ils ressemblent peu à ceux-ci, » et, en même temps, le prince me montrait, en souriant, les deux fils de la comtesse Hohenau qui montaient lestement les escaliers du château. Tous deux, en effet, l'un de quatorze, l'autre de douze ans, rappelaient l'élégance et la vigueur de leur père.

Le prince me questionna avec un intérêt marqué sur le maréchal Niel qu'il regrettait beaucoup, dit-il, de ne pas connaître.

« C'est un homme bien précieux que vous avez là, il a fait tant de choses en si peu de temps ; je comprends son irritation en voyant son organisation compromise par le mauvais vouloir de la Chambre. Pourquoi a-t-elle agi ainsi[1] ? Est-il vrai qu'en France le sentiment général de la nation se prononce contre

[1] Il est bien démontré aujourd'hui, et personne ne le contestera. que M. le maréchal Niel avait cent fois raison quand, au nom du gouvernement, il demandait en 1868, à la Chambre des députés, les moyens d'organiser l'armée et de la mettre en état de résister aux forces qui s'accumulaient en Allemagne. — Il est bien démontré que l'opposition tumultueuse qui le combattit alors avait tort, cent fois tort, parlant de l'armée et des choses de guerre qu'elle ne connaissait pas, en opposant aux assertions du maréchal des affirmations inexactes ou insensées, dont l'expérience a fait si prompte et si triste justice. — Il est bien démontré, du moins nous l'espérons, que les hommes de parole ne sont pas des hommes de guerre, et que rien n'est plus funeste que leur immixtion dans les affaires de l'armée.

(*Passé et Présent*, par Memor. 1875.)

la guerre? » Je répondis par un signe d'affirmation. « Ah! que vous avez raison, dit le prince, qui semblait attendre cette réponse. En Allemagne, les peuples, non plus, ne veulent pas de la guerre, d'une guerre inutile et qui serait si meurtrière aujourd'hui! Et puis, avouez-le, ne serait-ce pas une *guerre de dépit* que vous nous déclareriez? En 1866, vous nous avez permis de tout faire en Allemagne; aujourd'hui que notre œuvre, bien à tort, semble vous effrayer, il serait injuste et de plus, assez difficile, de l'arrêter dans son cours. Votre Empereur, jusqu'à présent, a toujours été heureux dans ses entreprises avec la Russie, avec l'Autriche. Peut-être le seriez-vous encore? Du reste, que les peuples soient organisés ou non, pour combattre, peu importe, c'est là-haut, seulement, reprit-il, que se décide le sort des batailles! »

Durant cette longue conversation familière qui n'avait rien de diplomatique, je fus frappé des sentiments exprimés par le prince, et je lui sus gré de la préoccupation empreinte de tristesse que lui causait l'éventualité d'une guerre.

CHAPITRE XIX

lessin allégorique interdit à Berlin. — Souvenirs de la guerre 1866. — Le char triomphal du roi Guillaume. — Allemagne Sud. — Allemagne du Nord. — La républiquc de Francfort. — tre diplomatie et l'Allemagne en 1868.

Dresde, 26 août 1868.

lier soir, j'ai reçu par la poste un envoi anonyme ne laisse point que de m'intriguer. C'est la pho-'aphie d'un magnifique dessin daté de Munich 6, avec les initiales K. B.

ette superbe composition, pleine d'énergie et de gue, est dit-on, l'œuvre d'un très-grand artiste, Kaulbach ou de Cornelius ? Le gouvernement prus-ı en a défendu la reproduction sous les peines les s sévères, et, en vérité, au point de vue de Berlin, omprends cette interdiction. Ce dessin allégori-, qui a pour objet de perpétuer les souvenirs san-nts de la guerre de 1866, est une œuvre puis-te, et l'artiste, quel qu'il soit, est un homme

d'immense talent et de grand patriotisme. Trois motifs composent le tableau. Le sujet du milieu est le plus important, il est intitulé :

Das Wilde Heer vom Jahr 1866. (Triomphe de la barbarie en 1866.)

De chaque côté, dans un cartouche, se trouve l'un des vers suivants :

Venn Deutschland, jetzt getheilt, auch der gewalt erliegt.
Die Wahrheit und das Recht auch sicher endlich siegt.

La Force peut bien écraser aujourd'hui l'Allemagne coupée en [deux],
Mais l'avenir appartient au Droit et à la Vérité.

Nous contemplons le triomphe du roi Guillaume. Debout sur un char antique, le souverain de Prusse se tient roide, le corps et la tête rejetés en arrière dans une attitude d'orgueil bouffi ; une main sur la hanche, l'autre appuyée sur son sceptre. Trois coursiers entraînent avec furie le char triomphal dont les roues pesantes écrasent sur leur chemin des enfants, des femmes, des soldats. Le fougueux attelage est guidé par M. de Bismarck, juché sur le cheval du milieu. La tête nue, la poitrine constellée de décorations, droit en selle, il tient d'une main les rênes et de l'autre un étendard déployé sur lequel sa devise célèbre : *Blut und Eisen*, *Gewalt vor Recht.*

Les chevaux de gauche et de droite sont montés par deux cavaliers à tête de mort, revêtus de l'uniforme et du casque prussiens. Couché sur sa monture, le premier de ces valets de carnage frappe avec furie tout ce qui l'entoure, le second, d'une

main, retient son cheval qui se cabre et de l'autre décharge un pistolet devant lui. Les trois coursiers piétinent des cadavres et foulent les moissons renversées ; çà et là, des casques saxons et hanovriens, des shakos bavarois. Devant l'attelage, des soldats, l'arme au bras, semblent marcher par force ; l'un d'eux, cache sa figure entre ses mains, l'autre serre le poing avec rage, comme implorant grâce pour ses frères. Le groupe de gauche est superbe de mouvement : des enfants pleins d'effroi se cachent vers leur mère ; auprès d'un vieillard, une femme est penchée sur le cadavre d'un jeune soldat et lui soulève la tête.

Mais le côté le plus original de la composition est le troupeau ou plutôt l'essaim de courtisans qui voltige dans les airs autour de la rayonnante figure du roi victorieux. Rien de plus bouffon et de plus sinistre en même temps, au milieu de cette scène de carnage, que ces gros anges-chambellans, en moustaches et en favoris, qui s'agitent en acclamant le héros de la guerre civile. L'un présente une adresse et une couronne de laurier ; d'autres offrent des coupes où fume l'encens cher aux rois ; les uns battent des mains ; d'autres s'inclinent si bas qu'en accomplissant leur plongeon, leur tête disparaît, tandis que les basques de leur habit se soulèvent. Ces types, ces physionomies de fonctionnaires prussiens sont d'un haut comique. Tout cet ensemble est d'un effet saisissant, et je ne crois point qu'il soit possible de pousser plus loin et d'élever plus haut la satire politique.

La frise placée sous le sujet principal que je viens de décrire n'est pas moins intéressante. C'est l'image de la grande patrie allemande. De chaque côté se lit dans un cartouche les mots Nord et Sud. Au milieu, comme pour séparer les deux sœurs, l'aigle prussienne, les ailes déployées, la tête entourée d'une auréole de baïonnettes, se tourne avec colère vers le Sud ; en même temps, les serres arc-boutées sur deux canons, elle fait éclater les bronzes à droite et à gauche, et foudroie ainsi les personnages placés de chaque côté. Ces personnages, par leur costume, par les attributs placés auprès d'eux, rappellent les États du Sud et ceux du Nord ; d'un côté, des chasseurs tyroliens ; de l'autre, des paysans de Poméranie. Pour compléter et bien faire comprendre l'image de la vieille patrie rompue par le génie impitoyable, que nous avons vu tout à l'heure guidant le char, l'artiste, par une conception tout allemande, a placé, à l'extrémité de chacun des groupes du Sud et du Nord, une figure allégorique de femme couronnée de chêne. Toutes deux sur un métier de tisserand tissent un large lien dont la laine leur est présentée par des fileuses vêtues des différents costumes du Nord et du Sud. A mesure que le lien sort du métier, il est déroulé de chaque côté par des hommes qui font la chaîne et cherchent à se rejoindre ; mais hélas ! ce sont ceux qui portent les extrémités du lien que foudroient, les premiers, les canons de l'aigle prussienne. L'image est claire, pleine de poésie et de force. N'est-ce donc pas l'orgueil satanique,

l'ambition insatiable du maître Guillaume et de son instigateur Bismarck qui a rompu le faisceau de la grande confédération germaine et à jamais brisé les liens qui unissaient, dans une communauté d'origine, de langue, de mœurs, d'intérêts, les frères du Danube et les frères de la Baltique !

Pour couronner cette curieuse et gigantesque composition, l'auteur a placé, au-dessus du sujet du milieu, une sorte de fronton en ellipse qui représente la ville libre de Francfort. Sous les traits d'une femme, les cheveux épars, la tête ceinte d'une couronne de chêne, les pieds rivés à un canon, la ville est affaissée sur le cadavre d'un jeune soldat qu'elle tient sur ses genoux ; ses pieds sont cachés sous les plis d'un drapeau dont la hampe est brisée. Les deux canons liés, sous lesquels Francfort succombe, portent sur leur culasse le mot *Intelligenz*, surmonté d'un point d'interrogation. Ces engins servent d'appui à un jeune officier ivre, laissant, d'une main inerte, pendre un sabre nu, le lorgnon à l'œil, le cigare aux doigts. A ses pieds, un verre de champagne et l'un de ces légendaires paquets de cigares exigés des habitants de Francfort par les vainqueurs. Enfin une lourde malle cadenassée sur laquelle se lit : *Kriegs contributions Cassa.* (Contributions de guerre, Caisse.)

Si j'ai détaillé par le menu cette page grandiose et patriotique, c'est qu'elle contient tout entière l'histoire de la guerre fatale et de la politique désastreuse de la Prusse en 1866. Je remercie sincèrement

l'anonyme du Sud qui m'a jugé digne de comprendre ses haines et de partager une colère qui doit être aussi la nôtre. Sans doute, MM. de La Valette et Benedetti ne partagent point notre colère ; mais je persiste avec les bons Français à affirmer que, à Sadowa, notre France a été abattue et meurtrie tout autant que l'Autriche[1].

Notre diplomatie en Allemagne lutte, autant qu'il est en son pouvoir, contre les envahissements successifs de la Prusse, mais quels résultats peut-elle obtenir? L'Empereur, seulement, est-il informé à Paris que la plupart de ses agents en Allemagne envisagent les questions sous un tout autre jour que son ambassadeur à Berlin, M. Benedetti? — J'ai de fortes raisons de croire qu'à Munich, le marquis de Cadore; à Darmstadt, le comte d'Astorg ; à Carslruhe, le comte de Mosbourg ; à Stuttgart, le marquis de Chateaurenard considèrent les agissements de la Prusse avec moins de calme et avec moins de philosophie que notre représentant à Berlin. Certes, ce n'est pas sans intention que les petits États travaillent avec une ardeur frénétique à leur réorganisation militaire. Je crois sans peine que M. Benedetti est de bonne foi, et je suis loin de vouloir soupçonner son honnê-

[1] Après nos désastres de 1870, n'est-il pas fort curieux de reproduire ici l'expression des sentiments dont était animée, en 1868, une grande partie de l'Allemagne à l'égard du chancelier de Prusse. Cette haine, cet antagonisme du Sud contre la politique du Nord est d'un grand enseignement, et on se tromperait fort si l'on croyait que l'abaissement momentané de la France ait tout à fait apaisé ces ressentiments.

teté et son patriotisme; mais la haine de la papauté l'aveugle; c'est là son seul objectif; toute sa politique est concentrée là. C'est sincèrement qu'il s'imagine avoir obtenu un résultat important pour la France en amenant la Prusse à contracter une alliance étroite avec l'Italie. Peu lui importe le reste. Hélas! il exécute avec une fidélité trop scrupuleuse les instructions du prince Napoléon, son vrai Mentor, et de son ancien maître, le marquis de La Valette, lequel, nous écrit-on, sera très-prochainement appelé au ministère des affaires étrangères.

Que M. le chevalier Constantin Nigra poursuive avec ardeur et sans relâche ce même but, le renversement du pouvoir temporel, qui pourrait le lui reprocher? Il est Italien, lui, et il travaille à ce qu'il croit être la grandeur de son pays; il sert son roi avec conscience, avec habileté, avec honneur. Mais tant pis pour nos gouvernants, et surtout, hélas! tant pis pour nous, si ces gouvernants ne savent point deviner que ce qui, jusqu'à un certain point, peut être utile au gouvernement italien, est nuisible aux intérêts de la France.

Jamais je ne pardonnerai à M. Drouyn de Lhuys d'avoir eu la faiblesse d'envoyer à Berlin M. Benedetti. Pourquoi M. Drouyn de Lhuys ne se serait-il pas dévoué lui-même, et n'aurait-il pas été en personne, comme ambassadeur extraordinaire, surveiller l'ennemi? Tout autre diplomate, quel qu'il soit, ferait mieux que notre ambassadeur actuel. Il n'est point de taille à lutter avec M. de Bismarck; mais

ce qui est plus triste encore c'est qu'il ne cherche même pas à lutter avec lui, tant il est persuadé que de l'agrandissement de la Prusse protestante doit résulter la chute de la papauté et du catholicisme! Voilà ce qu'il recherche au fond de tout, lui, libre penseur, nationaliste et libéral. — Ah ! l'antique politique de la France monarchique et chrétienne. Ah ! l'équilibre européen ! Comme toutes ces vieilleries, ces systèmes surannés font sourire de pitié M. Vincent Benedetti. Ils avaient du bon, cependant!

Le monde germanique, bouleversé par la guerre de 1866, se trouve à cette heure dans une première période d'incubation. — Il est tout à fait absorbé par la mise en mouvement du mécanisme que le Reichstag a voté l'année dernière. Ce mécanisme, assez compliqué pour nous autres Français, mais qui, en somme, est fort ingénieux, serait, dit-on, sorti du cerveau de M. de Bismarck, comme Minerve, tout armée du cerveau de Jupiter. — Le malin chancelier a trouvé le moyen, à la dernière session, de soustraire, pour cinq années pleines, les questions militaires à tout contrôle parlementaire. Quel habile homme ! Il comprend que pour tenter de grandes entreprises, pour accomplir une œuvre politique, il faut être libre de toute entrave et être maître absolu. Le prestige, ou même la pression qu'il exerce sur les Parlements, me rappelle ce qui se passait sous mes yeux en Italie, pendant l'année 1859 et 1860. Cavour, lui aussi, pour exécuter les grands desseins qu'il avait conçus, sentait la nécessité d'en être le

seul exécuteur. Les députés italiens, sauf un petit nombre, comprenant la toute puissance de son génie, votaient sans hésitation et aveuglément tout ce qu'il exigeait de leur patriotisme. — Maître Bismarck en agit de même : en général, le véritable patriotisme n'est point bavard. Ah ! si nous avions à Paris un Cavour ou un Bismarck !

« La résignation des États de l'Allemagne, m'écrivait un de mes amis fort au courant des affaires allemandes, m'inquiète et me fait peur. Ils se recueillent et s'organisent[1]. L'inévitabilité de la guerre avec nous est dans tous les esprits ; cette préoccupation s'est emparée aussi bien de ceux que les accroissements de la Prusse inquiète que de ceux qui partagent les passions nationales libérales. Officiellement nos rapports sont assez bons. On parlait tout récemment, à Berlin, d'une visite de l'empereur Napoléon III au roi Guillaume, en réponse à la visite du roi prussien à l'Exposition de 1867. »

La seconde expédition de Rome, et la bataille de Mentana ont rendu un peu de solidité à notre position de grande puissance catholique; mais naturellement M. Benedetti, par ordre ou sans ordre, s'est empressé d'atténuer les effets de cet acte d'énergie et d'honneur, et de rassurer le chancelier. A cette heure, la politique de Bismarck triomphe partout en Alle-

[1] Pour ne citer qu'un fait bien caractéristique et qui concerne la Bavière. En 1866, la Bavière n'avait pu mettre en ligne contre la Prusse que 45,000 hommes tandis que, le 19 juillet 1870, devenue l'alliée de cette même Prusse elle envoyait en France 88,000 hommes de troupe, organisés et aguerris.

magne. Les révélations du général de La Marmora, au sujet de la fameuse dépêche de M. d'Usedom, qui conseillait à l'Italie, en juin 1866, de *frapper l'Autriche au cœur*, prouve que la politique prussienne a constamment eu recours, dans ces dernières années, à des procédés révolutionnaires. En vérité, les yeux de notre ambassadeur devraient être plus ouverts. Il est le seul à ne point s'apercevoir des progrès de l'influence prussienne à Stuttgart, Munich, Darmstadt; tous ces pays, malgré cette comédie de *ligue du Midi*, se trouvent rattachés au Nord par le Parlement douanier. M. de Hohenlohe, à Munich, M. de Varnbuhler, à Stuttgart dirigent ostensiblement la politique dans un sens unitaire et prussien. A Darmstadt M. de Dalwigk est le seul homme d'État qui résiste encore et tienne ferme contre la prédominance prussienne. Combien de temps cela durera-t-il?

CHAPITRE XX

Les porcelaines de Saxe, — L'Autrichien et le Prussien. — Meissen. — Un scandale diplomatique. — M. Dervieu. — La comtesse de Fontenilles et M. de Chevigné. — Kœnigstein. — Grüne Gevolbe. — Saisie du bulletin international. — Retour de M. Forth-Rouen. — Départ de Dresde. — Francfort. — Hombourg. — Bade. — Rentrée en France.

Dresde, 30 juillet 1868.

Il est fort bon, sans doute, de s'absorber dans la politique, d'étudier et de surveiller les dispositions des Saxons à l'égard de la France; mais depuis le temps que je réside à Dresde; ne suis-je pas très en retard du côté de la porcelaine? — Nous arrivons de Meissen, où nous sommes allés, avec nos jolies amies russes, visiter la célèbre manufacture. La petite ville de Meissen est à cinq lieues de Dresde; le chemin de fer y conduit aussi bien que les bateaux de l'Elbe. Le trajet est des plus charmants; sur la rive droite, à mi-côte, on voit se dérouler une série de

collines, de villages et de vieux châteaux pittoresques. Meissen, jadis capitale d'un margraviat, est une des villes les plus anciennes du royaume. Le dôme et le vieux château ont été construits par l'empereur Othon Ier, aux environs de l'année 1000. Cet empereur, grand conquérant dit-on et grand pacificateur, sut contenir, et au besoin absorber ses puissants vassaux d'Allemagne. Il ceignit la couronne de fer et la couronne impériale, et fut dans l'histoire et devant Dieu un excellent monarque. Le dôme d'Othon, aujourd'hui désert, est une superbe cathédrale d'un gothique du onzième siècle qui servait de sépulture aux électeurs. Jadis c'était la vieille église catholique, maintenant c'est un temple de puritains. Le château, également d'un gothique très-intéressant, est attenant au dôme. Les deux monuments sont placés au sommet de la ville; pour y parvenir il faut gravir des rampes pittoresques couvertes de verdure et de vieux escaliers taillés dans le roc.

La manufacture de porcelaines occupait le vieux château il y a peu d'années encore; elle a été transportée dans de belles et vastes constructions, aux portes de Meissen. J'avais une lettre du ministre de l'intérieur, M. de Nostiltz, pour le directeur, ce qui nous a permis d'assister dans tous ses détails aux mystères de la fabrication de la porcelaine. Tous les ouvriers, contre-maîtres et artistes sont fonctionnaires de l'État, la manufacture appartenant à la couronne. Leur traitement est relativement fort mo-

deste; parmi les décorateurs, quelques-uns ont un vrai talent. — Quant au goût des nouveaux modèles, n'en parlons point. Les Saxons, du reste, ont eu l'esprit de s'en tenir à leurs charmants échantillons du dix-huitième siècle, et d'innover fort peu. Le dépôt de vente de Dresde et celui de Meissen contient toujours ces jolis vases, ces ravissantes figurines qui charmaient les yeux de nos arrière-grand'mères. En effet, malgré les progrès du siècle, la porcelaine de Saxe, comme fabrication, goût et décoration, est fort heureusement restée stationnaire. Je connais peu, je l'avoue, les produits de Sèvres, mais j'aime à croire que nos artistes de Sèvres s'en tiennent encore aux modèles du temps passé. Notre grand maître des Beaux-Arts en France, le maréchal Vaillant, n'aura, je l'espère, décrété aucune innovation.

Dresde, 5 août 1868.

Je viens de passer la journée avec des Autrichiens. Quel contraste entre les gens de Berlin et ceux de Vienne ! Il paraît impossible que ces deux peuples puissent avoir la même origine, tant ils sont dissemblables. Le Prussien se reconnaît à première vue : raideur, morgue, sécheresse pédante, absence complète de charme, voilà bien les signes distinctifs des ennuyeux et désagréables sujets de Sa Majesté le roi Guillaume. Prenez-les tous au hasard, hobereaux,

diplomates, soldats, professeurs ou marchands, le type est presque partout le même. Ils ont tellement conscience de la rugosité et de l'épaisseur de leur nature qu'ils éprouvent presque tous pour les races du Sud, et notamment pour l'Autrichien et le Viennois, une sorte d'antipathie pleine d'envie ; l'Autrichien, à vrai dire, le leur rend bien. Depuis les événements de 1866, cette haine a pris de singulières proportions. Nul point de contact entre eux. Les habitants de l'un et l'autre pays diffèrent autant que leurs capitales. Les rues droites, tristes et glaciales de Berlin, ses promenades monotones, ses atroces monuments modernes faits de briques recouvertes de plâtre, tout, dans l'austère capitale, est pauvre, manque de caractère, de gaieté et d'une originalité quelconque.

Vienne, l'antique cité, riche de glorieux souvenirs, est, par excellence, la capitale du luxe, du *brio* et de l'esprit de toute la confédération. Je n'oublierai jamais l'impression que produisit sur moi, il y a bien des années, le mouvement, l'animation toute parisienne de Vienne. J'avais, d'ailleurs, été préparé à cette impression par les récits de mes collègues qui, après Paris, considéraient Vienne comme la ville la plus agréable à habiter. Pour bien me pénétrer des beautés de l'Allemagne, on m'avait conseillé d'emporter un guide que je ne saurais trop recommander (Th. Grieben, *Europe centrale*, Berlin 3 vol.). Voici la très-singulière phrase par laquelle débute la longue description de Vienne : elle est trop curieuse pour ne pas la citer :

« *Vienne*, la ville de la vie fougueuse, la ville des plaisirs, où l'étranger rencontre à chaque pas le luxe, la splendeur, la joie, l'esprit et la jouissance surabondante, où la mort et la misère semblent inconnues. Vienne est le siége fastueux de la dynastie autrichienne autour de laquelle se groupent les familles nobles les plus illustres. A ce privilége il faut ajouter la situation de la ville dans une riche et fertile plaine sur le bord du Danube, etc., etc. »

Sans partager l'enthousiasme immodéré de M. Grieben pour cette capitale où la mort et la misère semblent inconnues, il faut cependant reconnaître que Paris, Londres, Vienne, Naples et Milan sont certainement les villes les plus fastueuses et les plus animées de la vieille Europe.

Dresde, 7 août 1868.

Voici un joli scandale. Deux Saxons que j'ai rencontrés au club viennent de me raconter l'histoire : ils en paraissent fort outrés. Il y a quelques jours, un Anglais, descendu à l'*Hôtel Bellevue*, s'aperçut qu'un vol avait été commis à son préjudice. Plusieurs *sovereings* lui avaient été dérobés dans sa chambre. Émoi du propriétaire de l'hôtel ; interrogatoire des employés ; perquisitions. Un des garçons de l'hôtel fut trouvé nanti de pièces d'or, dont il ne put indiquer la provenance. Soupçonné d'être l'auteur du

vol, et sur le point d'être conduit au bureau de police, le malheureux révéla le fait suivant. Peu de jours auparavant, avait eu lieu chez M. de ***, grand seigneur saxon, un dîner auquel assistaient plusieurs personnages politiques. Le matin du dîner le sieur X., qui avait l'habitude de servir à table dans les maisons particulières, avait été mandé par certain jeune diplomate de nos collègues, accrédité comme nous auprès du gouvernement de Saxe. Or c'était de ses mains que le pauvre maître d'hôtel avait reçu les pièces en question, à condition de répéter le lendemain les conversations qui se seraient tenues à table. — Voilà le joli métier que fait notre collègue ; ceci nous servira de leçon pour l'avenir.

Dresde, août 1868.

Je reçois la visite de M. Dervieu, notre consul général à Leipsig. M. Dervieu est un garçon aimable, fort riche, plein d'assurance et excellent musicien. — Il est bien installé à Leipsig. Nous l'avions vu à Kœnigsbrun, où il était en villégiature.

Dresde, août 1868.

Depuis le départ du baron de Breteuil, nous allons, de temps à autre, voir la comtesse Loss, sa belle-mère. La pauvre vieille dame nous fait pitié : seule, malade, à peu près ruinée comme la plupart de ses compatriotes, épaves des grandes familles polonaises, elle s'est réfugiée à Dresde, ville clémente aux étrangers. Tous ses regards sont aujourd'hui tournés vers Venise où se trouve sa chère fille, madame de Breteuil; mais les nouvelles ne sont pas bonnes, et la santé de notre ancien collègue donne de très sérieuses inquiétudes.

La comtesse Loss a en ce moment auprès d'elle a petite-fille, orpheline, la jeune comtesse Thérèse 'otoska. La jeune fille vient de terminer son éducaon au Sacré-Cœur de Posen, mais en vérité, la vie u'elle mène auprès de sa vieille grand'mère est ıoins gaie que celle du couvent : elle sort à peine t ne jouit d'aucune distraction. — Madame d'Ideılle la prend quelquefois avec elle pour passer la ›urnée.

Dresde, 18 août 1868.

Mon ministre, M. Forth-Rouen, étant attendu vers le commencement du mois de septembre, je me suis empressé de demander un congé de trois mois au ministre des affaires étrangères. Mais la santé de ma femme ne nous permettra pas, je le crains, de passer un nouvel hiver en Saxe.

Une bonne fortune fort rare ici pour des Français nous est survenue. Une charmante jeune femme, la comtesse de Fontenilles, vient d'arriver à Dresde pour y passer un mois avec son père et sa mère, le comte et la comtesse de Chevigné. Un de ses cousins, M. de Chevigné, était, si je ne me trompe, en 1860, officier d'ordonnance du général de Lamoricière, et je me souviens l'avoir vu à Turin prisonnier de guerre après Castelfidardo.

Notre très-jolie compatriote est séduisante, pleine d'entrain, d'esprit et de simplicité. Pourquoi, hélas! n'a-t-elle pas passé cet hiver à Dresde, puisque son intention est d'y venir l'année prochaine? Son père, M. de Chevigné, est un vie x légitimiste qui me plaît infiniment. L'excellent homme m'entreprend un peu trop souvent, peut-être, sur la garde royale et la guerre d'Espagne. Mais qu'importe! J'ai toujours eu une grande prédilection pour ces vieillards gais et vaillants qui aiment à parler de leur passé.

Je ne redoute même ni leurs longues redites, ni les récits de leurs campagnes, ni les anecdotes du vieux temps. Après tout, soyons indulgents; qui d'entre nous ne raconte volontiers les épisodes de sa vie qu'il croit le plus intéressants, ou ceux qui l'ont frappé davantage? Moi-même, suis-je bien divertissant lorsque je parle des événements d'Italie, lorsque je m'étends avec tant de chaleur et d'attendrissement sur Garibaldi, sur Cavour et sur le pape Pie IX? Je n'ai pas 75 ans, cependant, comme l'excellent comte de Chevigné!

Dresde, 20 août 1868.

La galerie de peinture de Dresde est connue du monde entier; c'est là, il faut bien l'avouer, que réside la gloire la plus enviable et la plus pure de tous les Electeurs et Rois de Saxe. — Ce qui est moins connu et fort curieux, toutefois, ce sont les collections de *Grüne Gevolbe* (le caveau vert). Pour un amateur de bric à brac, il n'est pas possible de trouver réunie une collection plus riche, plus considérable, plus intéressante, plus amusante même de vieux souvenirs, de bibelots uniques, d'armes de prix, d'objets d'art, de bijoux historiques; ce trésor, qui n'a point de prix et qui vaut à lui seul tout ce que l'or des Rothschild, des Herford ne saurait payer, a été amassé par les Électeurs, qui, presque tous, étaient

Les jours où Dresde est menacé d'en- ce qui survient quelquefois, trop sou- on emballe les précieux colis, et le tré- sporté dans des caisses à la forteresse de .n. Hélas! ne viendra-t-il pas un jour où ces prendront le chemin de Berlin et iront, avec les chefs-d'œuvre de la galerie de Dresde, enrichir les musées fort pauvres du souverain de Brandebourg.

Dresde, 21 août 1868.

Le *Bulletin international* vient d'être saisi chez l'imprimeur, à la poste et dans les établissements publics. Cette feuille, écrite en français et publiée à Dresde, existe depuis environ cinq mois ; ses informations sont, en général, fort exactes; mais elle doit surtout son succès relatif à la violence et à la persistance courageuse de ses attaques contre la politique prussienne en Allemagne. Le numéro saisi contenait un article contre la Prusse; c'est M. d'Eichman, revenu depuis peu de jours à Dresde, qui en a réclamé la saisie. M. de Friesen le nie, mais le fait est certain. C'est en vain que 'ai cherché à atténuer les rigueurs du gouvernement saxon à l'égard de cette feuille. Je l'ai fait officieusement avec toute la réserve, mais avec toute l'énergie possible, mon rôle était fort délicat en cette circonstance. Un agent di-

plomatique de France ne saurait, en effet, s'interposer dans un différend purement administratif et judiciaire. — M. Baragnon et ses représentants, le jour où ils ont publié un journal en Saxe, se sont naturellement placés sous l'autorité des lois saxonnes, et rien ne saurait les soustraire à cette juridiction.

Le comte Alexandre Potoski, chef de l'émigration polonaise, est mort lundi dernier. Il avait beaucoup d'amis. Sa bienfaisance, l'honorabilité de son caractère et sa grande fortune lui donnaient à Dresde une certaine influence. Toute la colonie polonaise assistait au service funèbre.

Dresde, 2 septembre 1868.

Le ministre de France est de retour. Je lui ai remis le service de la légation et de la chancellerie en lui annonçant que le marquis de Moustier m'avait autorisé à profiter de mon congé, dès que mon chef serait revenu à Dresde.

J'ai donc fait à M. For h-Rouen mes adieux; ils n'ont rien eu de touchant. Le ministre n'est pas un méchant homme; il a même de réelles qualités de cœur; mais son caractère inquiet, difficile, ombrageux le rendent peu aimable pour ceux qui l'entourent. Il est profondément humilié de n'avoir pas fait une plus brillante carrière; je crois, en effet,

que ses services ont été souvent méconnus. Je ne connais pas d'agents plus consciencieux, plus amoureux de son métier, plus jaloux de ses prérogatives et qui donne au département des informations plus exactes et plus nombreuses. Il approche de l'âge de la retraite et a eu le malheur d'être condamné par le jeune de Saint-Vallier.

Dresde, 4 septembre 1868.

Demain, nous quittons Dresde, et, je le crains, sans espoir de retour. Le climat a été trop funeste à madame d'Ideville, pour que je ne fasse tous mes efforts pour obtenir un autre poste. Toutefois, c'est avec tristesse que j'abandonne la vieille ville; chaque jour m'attachait davantage à cette existence un peu calme, sans doute, mais pleine de charme et d'intérêt. La vie brillante, mondaine et agitée des grandes capitales convient peu à mes goûts et à mes aptitudes. Ici, mon amour pour la vie intime, ma passion pour les arts, avouons-le aussi, pour l'indépendance, trouvait ample satisfaction. Combien de fois ne regretterons-nous pas notre grand appartement d'*Alt Mark*, exposé au soleil. Nous y songerons moins qu'à la villa Torlonia de Rome, sans doute; mais à Dresde aussi, nous avons passé quelques bons instants.

Partout, hélas! où nous établissons nos pénates, ne laissons-nous pas, le jour où nous les abandon-

ions, quelque chose de nous? La vie sous la tente m'a paru odieuse; n'est-ce pas celle à laquelle nous sommes condamnés dans notre carrière? Toutes mes aspirations, cependant, ne sont-elles pas dirigées vers la vie tranquille, vers la demeure solidement assise, le logis plein de souvenirs, où chaque coin, chaque objet rappelle un acte de la vie. Réaliserai-je jamais mon rêve? Après les tourmentes, les longs voyages et les grands incidents, me sera-t-il donné de me reposer et vivre de bonnes années encore au milieu des miens? Puissé-je revenir, comme le pigeon de la fable, à l'endroit où je suis né? En attendant, plions nos bagages et conformons-nous à la volonté de Dieu.

Francfort, 6 septembre 1868.

Hier matin, à six heures, nous avons quitté Dresde par un temps superbe. Pour la dernière fois, j'ai regardé presque avec attendrissement ce beau fleuve, ces palais, ces églises, la ville pittoresque aux clochers byzantins? C'est là que nous avons passé de longs mois; n'est-ce pas une grande étape du voyage de la vie. Dresde a vu naître et presque en même temps mourir notre petit enfant; là-bas, dans un coin du cimetière catholique, dort un être qui a porté mon nom. Remercions Dieu, encore, de n'avoir pas éprouvé de plus douloureuses épreuves, puisqu'il nous permet de revenir tous.

Arrivée à Francfort à dix heures du soir. La ville est encombrée de voyageurs; c'est à peine si nous pouvons trouver un mauvais logis à l'*hôtel de Hollande*. Heureusement, de nos fenêtres, nous voyons la lune éclairant, sur la place, la statue de Gœthe. C'est une compensation à notre piètre installation. Le lendemain, après avoir déjeuné chez *Jouy*, assez bon restaurant français, nous parcourons la ville. — Un vieux cocher francfortois, ennemi féroce de M. de Bismarck, nous raconte les épisodes de la guerre de 1866, tout en nous conduisant à travers les rues et promenades. Francfort est une ville intéressante et bien plantée, mais combien nous préférons Dresde! Au temps où Francfort était république libre, et lorsque la France et les grandes Cours d'Europe y entretenaient des légations, c'était, au dire de mes collègues, un des postes les plus animés. Jadis M. de Bismarck y fit, comme ministre de Prusse, son apprentissage diplomatique, et c'est à Francfort qu'il a étudié le fort et le faible de la Confédération. A cette époque, déjà c'était un rude homme, esprit plein de ressources, mais peu sympathique ; il n'a pas changé.

Le *Rœmer* est le monument historique et populaire de Francfort. Depuis 1400, c'est là que siége le sénat de la ville; là aussi se faisaient les élections des empereurs d'Allemagne. Ces grands bâtiments gothiques, ces salles immenses où l'on voit en peinture la série des empereurs, tous ces lieux pleins des souvenirs d'un autre âge, me causent

une impression profonde. Comme tant d'autres splendeurs, les grandeurs passées de Francfort, aujourd'hui ville de province prussienne, ont disparu.

Le quartier des Juifs me réserve une surprise. Cette vieille masure en bois dans cette rue étroite et sordide, c'est le berceau de la famille Rothschild, habité jusqu'en 1849 par la mère des cinq célèbres banquiers, qui y est morte à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. La puissance des Rothschild brille, à cette heure, du plus vif éclat, mais leur gloire métallique passera comme la splendeur et la prospérité de la Ville libre, tandis que les souvenirs qui s'attachent à cette autre petite maison *Hirsch Graben*, 74, que nous désigne avec orgueil le cocher, iront grandissant à travers les âges. C'est ici que naissait Gœthe, une nuit d'août 1749. La maison est restée intacte; on retrouve la vieille demeure bourgeoise du dernier siècle, avec ses larges croisées aux vitres étroites et son pignon traditionnel. Le jeune Gœthe écrivit là son immortel *Werther*. Francfort est plus fière du poëte que de ses empereurs et de ses financiers. Comme les Francfortois ont raison!

Francfort, 8 septembre 1868.

Nous sommes si près d'Hombourg, qu'il faut bien tenter le voyage. Le roi Guillaume vient de s'y rendre, ce n'est pas, du reste, ce qui nous y attire. De Francfort à Hombourg la distance est courte; mais

quel triste parcours à travers cette plaine lugubre et sans horizon! Je hais Hombourg; cette ville de foire, composée uniquement d'hôtels, de magasins de cigares et de restaurants, est bien digne de son temple élevé au dieu du *trente-et-quarante.* Ces grands salons, ces vastes galeries, cet amas de luxe, payés avec l'or des débauchés et des suicidés de tous les pays du monde, me dégoûtent profondément.

Nous trouvons là, établie pour la saison, toute la famille Lima. M. de Lima, ministre du Brésil, n'est ni un Talleyrand, ni un Bismarck, ni même un Forth-Rouen; mais il adore son métier, c'est bien quelque chose. Le magnifique parc, et les promenades qui entourent le château du Jeu et de la Misère, ne laissent rien à désirer; les sources minérales sont très-efficaces, paraît-il, et assez fréquentées. Je croyais, jusqu'à présent, que Hombourg n'avait pour hôtes que des joueurs, des princes et des demoiselles. Tant mieux; la vue de vrais et honnêtes malades m'a réjoui le cœur; et l'excellente famille Lima m'a réconcilié un peu avec Hombourg.

Bade, 10 septembre 1868.

Nous voici à Bade. J'espérais y retrouver nos amis X.; ils n'y sont pas. Depuis 1854, je n'avais pas revu à Bade. Rien de changé; nous sommes en pleine saison élégante; les courses vont avoir lieu. La cohue de Bade est plus aristocrate, plus élégante

et plus politique surtout que la cohue de Hombourg. Le jeu n'est pas le seul attrait pour les étrangers oisifs et bien portants. Le pays est ravissant; il est admis, je le sais, de comparer Bade et ses environs aux joujoux de Nuremberg et aux arbres découpés en bois et peints en vert. Quant à moi, je trouve l'endroit enchanteur; et je l'avoue sans honte, ces toilettes fraîches et élégantes, ces jolies femmes coquettes, cette musique exquise, ces promenades ombragées au bord du torrent, ces équipages et ces cavalcades, tout jusqu'à cette promiscuité entre les princes des lettres, de l'art, et ceux de la politique et de l'*Almanach de Gotha* qui vont et viennent en jaquette blanche, sans souci de leurs grandeurs, me plaît infiniment.

Je retrouve mon Bade de 1854, et le temps où nous faisions ces belles excursions dans la montagne avec les amis du Tour, de la Rozerie et Chabert. Il me semble voir, comme il y a quinze ans, le prince de Prusse, aujourd'hui roi Guillaume, arpenter, les mains derrière le dos, l'allée encombrée de boutiques, et monter gravement l'escalier de la Conversation, accosté familièrement par les plus jolies baronnes d'Ange. Une égalité parfaite a toujours régné dans le duché de M. Bénazet. En fait de souverains, j'aperçois aujourd'hui, assis à une table, auprès de Lichtental, nos jeunes princes d'Orléans. Sans doute, viennent-ils à Bade pour respirer l'air de France et entendre le gazouillement des Parisiennes.

Bade, en effet, n'est point l'Allemagne ; c'est l'Europe entière et surtout Paris en villégiature qui se délasse et cherche pendant un mois à oublier les soucis des affaires.

Après quatre jours de repos et d'excursions, il nous faut regagner Strasbourg et la France. Tout nomades et cosmopolites que nous soyons par destination, il est vrai, plutôt que par goût, ce n'est pas sans émotion que nous franchissons le pont de Kehl pour retourner en France. Nos petits enfants battent des mains en apercevant la flèche de Strasbourg. A la vue du factionnaire en pantalon rouge, j'éprouve, une fois de plus, cette joie inexprimable, cette fierté intime, sensations profondes que j'ai ressenties chaque fois que j'ai touché, après une longue absence, notre vieux sol français.

FIN

JOURNAL

D'UN

DIPLOMATE EN GRÈCE

— ATHÈNES EN 1867 —

CHAPITRE PREMIER

Ordre de départ pour Athènes. — Les épreuves de la carrière diplomatique. — Une triste fin d'année. — Marseille. — Traversée à bord de l'*Amérique*. — Les Bouches du Bonifacio, Messine, conversations de bord. — Le lieutenant Allègre. — Le grec Mavromichalis. — Le Pirée.

Paris, 12 décembre 1866.

Je viens de rencontrer sur le boulevard Emmanuel d'Harcourt. Il m'annonce confidentiellement qu'un décret signé hier m'envoie à Athènes pour y remplir les fonctions de premier secrétaire. Le jeune attaché au cabinet du ministre me fait de grands compliments et paraît surpris que je les accepte sans enthousiasme. Après Rome, échouer à Athènes, n'est-ce pas une déception ?

Il faut bien cependant me résigner et me résoudre à quitter Paris, si je veux poursuivre cette ingrate carrière. Je ne connais point le ministre des affaires étrangères, le marquis de Moustier; je n'ai aucune

relation avec la Cour. Mes amis, MM. de La Tour d'Auvergne et Talleyrand ne sont point en faveur. Baissons la tête et suivons notre destinée! Voilà les épreuves qui commencent.

Hélas! les intéressantes et belles années de Turin et de Rome ne reviendront plus.

Paris, 18 décembre 1866.

Je suis allé hier matin chez M. Werner de Mérode, auquel j'ai fait part de mon désappointement et de la tristesse que causait ce lointain voyage à ma femme, forcée de laisser en France sa petite fille, ou de demeurer seule à Paris. — « J'ai peu de crédit sur mon cher beau-frère dont je ne partage point les opinions, vous le savez, me dit M. de Mérode, mais, demain soir, venez nous voir avec madame d'Ideville ; le marquis de Moustier y sera : vous plaiderez vous-même votre cause. »

Le comte Werner de Mérode m'a toujours témoigné beaucoup de sympathie; il sait combien, à Rome, j'étais dévoué à son frère. Avant 1848, il se trouvait, à la Chambre des députés, le très-jeune collègue de mon père et partageait ses opinions politiques : c'est un homme bon, ardent, absolu dans ses idées et très-dévoué à ses amis. Les soirées de madame de Mérode auxquelles nous sommes allés plusieurs fois, ont comme un parfum janséniste. On



y rencontre MM. de Corcelles, Cochin, Montalembert, le père Gratry, Beulé, le général Trochu, et tout un monde intelligent et austère qui me plaît beaucoup. M. de Mérode n'a jamais mis le pied aux Tuileries; son opposition, pour être celle d'un parfait gentleman, n'en est pas moins très-vive; sa situation vis à vis son beau-frère, aujourd'hui ministre des affaires étrangères, est fort piquante, car l'ancien député orléaniste a une rare franchise de paroles et une parfaite indépendance de caractère. — Ce n'est pas pour rien qu'il est frère de monseigneur de Mérode.

Un fâcheux contre-temps m'a retenu chez moi ce soir, et m'a empêché d'être présenté à M. de Moustier. Peut-être aurions-nous évité Athènes?

Paris, 20 décembre 1866.

Après avoir dîné à l'Institut, mon ami Beulé nous emmène à l'Opéra. J'aime toujours à me rencontrer avec Beulé; mais en ce moment surtout : il nous dépeint, en effet, sa chère Grèce et Athènes sous de telles couleurs, qu'il diminue nos regrets de quitter Paris. Son enthousiasme pour le pays, le climat, le ciel, les monuments et jusqu'aux hommes de là-bas, n'a point de bornes. C'est très-sincèrement qu'il envie notre sort. « La France est absurde, Paris plein de boue, de brouillard, vous allez trouver le soleil, les orangers en fleur, l'Acropole et la mer bleue.

Heureuses gens ! » Je comprends que le jeune savant, le secrétaire perpétuel de l'académie des Beaux-Arts chérisse cette contrée à laquelle il doit tout, célébrité, honneurs et fortune, mais la Grèce, qui lui rappelle ses meilleurs souvenirs de jeunesse, nous laisse indifférents.

D'autres que Beulé, voyageurs et diplomates, moins épris de l'hellénisme, m'ont parlé d'Athènes. C'est un séjour hideux, selon les uns ; le pays n'offre aucune ressource, et, à part quelques mois d'hiver, le climat est insupportable. La *Grèce contemporaine*, du célèbre camarade de Beulé, à l'École d'Athènes, serait le plus véridique des livres, le moins empreint d'exagération.

Au quai d'Orsay, on m'a dit grand bien du comte de Gobineau, ministre de France à Athènes. C'est un homme d'esprit, très-lettré, très-artiste et fort indulgent. J'espère qu'il en est ainsi.

Paris, 21 décembre 1866.

La légation d'Athènes étant considérée comme un diocèse suffragant de l'ambassade de Constantinople, on m'a conseillé au ministère d'aller voir M. Bourée, récemment nommé ambassadeur. Je ne connaissais point la nouvelle Excellence ; M. Bourée est un homme jeune encore ou du moins d'apparence fort jeune ; il semble intelligent, plein d'aplomb et de

confiance en lui. Jamais je n'ai vu d'ambassadeur plus ravi de sa situation : sa joie déborde. Il ne m'a parlé que de lui, de ses voitures, de ses domestiques, du train qu'il comptait mener là-bas. Mais, il aura fort à faire, et je doute qu'il soit jamais aussi grand seigneur que celui dont il occupe la place. Ce n'est, en effet, un secret pour personne que le marquis de Moustier, en acceptant le portefeuille des affaires étrangères, a mis pour condition que l'ambassade de Constantinople lui serait rendue le jour où il quitterait le quai d'Orsay. M. Bourée a certains points de ressemblance avec M. Benedetti ; j'ai deviné aisément, à sa conversation qu'il goûtait peu mon ministre, M. de Gobineau.

Paris, 1er janvier 1867.

Notre départ pour Athènes est fixé au 3 janvier. Le sort en est jeté. Il m'a été d'autant plus difficile de fléchir le ministre que je ne l'ai même pas vu. Nous voici donc forcés de quitter Paris, au cœur de l'hiver ; ainsi le veut la destinée ; on peut dire, il est vrai, que jamais diplomate français n'a vogué vers les rivages de Grèce avec moins d'enthousiasme et de plus mauvaise grâce. En vain la Crète soulevée et frémissante me promet des émotions et une politique pleine de péripéties. L'ambition ne me talonne pas, le feu sacré me manque absolument. Ma pauvre

femme, d'ailleurs, ne peut s'habituer à la pensée de laisser sa fille en France. Dans deux jours notre chère petite Hélène prendra la route d'Orléans, tandis que nous prendrons celle de Marseille, n'est-ce pas absurde et cruel?

Marseille, 4 janvier 1867.

Arrivée à Marseille vers trois heures. Il y fait froid : il faut dire qu'à Paris, nous avons laissé la neige. Après une visite à notre cousine Thérèse de Sampigny, mariée à Marseille à M. de Bovis, je retrouve mon vieil ami, René de Sainte-Foix, l'ancien officier d'Afrique, qui vient d'épouser mademoiselle Pascal. L'intérieur confortable, mais un peu froid de la maison Pascal, les plus importants banquiers de la ville, me paraît assez triste pour mon ami René.

Marseille, 5 janvier 1867.

A quatre heures, nous nous embarquons à bord du paquebot l'*Amérique*, capitaine Caboufigue. Nous étions déjà sur le bateau lorsqu'un de mes amis, M. Jouet-Pastré, m'apporte à la hâte une lettre de Paris. Émotion! Serait-ce un contre-ordre? Hélas non! c'est la réponse de M. Gobineau, qui m'est envoyée par les Affaires Étrangères. Excellents témoignages

le cordialité, qui nous donnent un peu de courage. A cinq heures et demie, nous quittons le port. Très-peu de passagers, huit ou dix seulement aux premières. Pas une seule dame. Qui songerait à cou-ir l'Orient à cette époque? Nous faisons connais-sance d'un lieutenant de vaisseau, M. Allègre, aide le camp du contre-amiral Simon, commandant la station du Pirée. Aimable garçon, très-sérieux, fort peu enthousiaste d'Athènes. Les côtes de Marseille uient à nos yeux, et la mer ne tarde pas à devenir houleuse. Ah! notre bon logis de France et nos amis le Paris!

En mer, 6 janvier 1867.

La mer est très-forte; temps brumeux; pluie et brouillard, nous cheminons lentement, triste jour-née. L'excellent capitaine Caboufigue, qui comman-lait jadis le *Quirinal*, est ce même commandant qui nous transportait, il y a quatre ans, à Rome. Hélas! que les temps sont changés! Notre brave commandant connaît son métier; il est prudent et nous inspire entière confiance : il cherche à re-monter madame d'Ideville, qui en a grand besoin. Jamais je ne l'ai vue si abattue, si découragée; moi-même je suis triste et peu capable de donner courage. La nuit vient, le temps est de plus en plus mauvais, le ciel est noir et chargé. Par prudence, le capitaine

se décide à stopper jusqu'au matin, afin de traverser au petit jour les Bouches de Bonifacio, passage toujours dangereux. La nuit de dimanche à lundi sera, sans doute, meilleure. Que de pénibles réflexions pendant ces heures sans sommeil ! Vraiment, nous ne sommes faits ni l'un ni l'autre pour cette vie errante. Dieu veuille que nous puissions promptement mettre fin à cette existence aventureuse et jouir en paix de la vie de famille !

En mer, 7 janvier 1867.

A bord de l'*Amérique*, en panne pour avarie à la machine. Depuis huit heures du matin, nous sommes en vue de la *Madeleine* et de *Caprera*. Les collines abruptes, sauvages, qui nous entourent de tous côtés ne sont pas faites pour égayer la vue, mais du moins ne sommes-nous plus secoués. Avec la longue vue, nous apercevons des rochers, quelques arbres, des chèvres, mais point de Garibaldi. A quatre heures seulement, nous nous remettons en marche. Nous aurons, paraît-il, vingt-quatre heures de retard. Ces côtes dénudées, nous dit le lieutenant Allègre, ressemblent beaucoup aux montagnes de Grèce.

En mer, 8 janvier 1867.

La mer est moins rude. Je passe la journée à er au piquet avec un jeune poitrinaire, qui m'a-ie mélancoliquement qu'il s'en va mourir à Pa-me. « Le ciel est si beau, là-bas! me dit-il; les ·decins m'ont garanti quatre mois. J'aime mieux ›urir en Italie qu'en France. » Un lieutenant d'ar-erie grec, M. Mavromichalis, apparaît sur le pont ur la première fois; la mer l'avait, jusqu'ici, retenu ns sa cabine. Il me paraît plein de feu, de patrio-me et d'enthousiasme. L'avenir de l'insurrection Candie et le rôle de la Grèce dans le monde le éoccupent plus que moi, je l'avoue. Il me récite e quantité de phrases que je lisais, tout à l'heure, ns ce livre si bien fait et si remarquable de Gre-ır sur la Grèce.

Mon bouillant Hellène vient de passer une année à rcourir la France, la Belgique et l'Allemagne pour étudier le perfectionnement des armes et du tir. Hélas! me dit-il tout bas, nous avons d'excellents iciers d'artillerie, mais malheureusement pas de nons. Nos compatriotes de Londres nous envoient, ce moment, un navire tout armé. Ceux de Mar-lle, plus riches encore, ne nous ont encore adressé e vingt mille francs! » Cet officier est plein de nfiance et d'admiration pour son roi; « cependant,

me dit-il à la fin, on lui reproche un peu d'être sans passions, ni vices, ni vertus. Notre ministère actuel, dit-il, est ouvertement favorable à l'insurrection de Candie. Le roi Georges pense comme son ministère, et si nous prenons les armes, il sera bien forcé de marcher à notre tête! »

En mer, 9 janvier 1867.

Arrivée à quatre heures du matin à Messine. On fait escale pour prendre une provision d'eau et de charbon. Après un arrêt d'une heure, nous repartons. Le navire est accosté par une quantité de petites barques portant des gens de Messine avec des oranges, des fleurs et des statuettes de bois, industrie du pays. Le soleil est déjà chaud, de vertes montagnes entourent la ville.

Ah! si c'était là Athènes!

Nous quittons Messine laissant notre jeune malade. La mer devient très-houleuse; journée fatigante. Longue conversation assez lugubre sur Ahènes avec le lieutenant Allègre.

Le livre de Grenier, que je lui ai fait lire, est, paraît-il, d'une scrupuleuse exactitude. Je dévore un volume de M. Texier sur les insurrections de Grèce et j'apprends quantités de faits de l'histoire moderne dont je me doutais peu. Hélas! sommes-nous ignorants!

Mon pauvre fils André est plus vaillant que nous; il trottine, seul, dans le salon, autour des tables et le long des canapés; parfois le roulis le jette à terre, il se relève, trébuche et recommence vaillamment ses promenades. Sa toux est moins fréquente et son sommeil meilleur. Sa mère est toujours fort abattue. « Ah! si nous voguions pour la France, répète-t-elle, comme j'aurais plus d'énergie. » Les récits navrants du lieutenant Allègre, sur Athènes, l'ont légèrement effrayée. Je crois impossible, cependant, que nous n'ayons pas, en arrivant, une impression favorable; notre bagage, en effet, contient si peu d'illusions!

Athènes, 11 janvier 1867.

Arrivée au Pirée à sept heures du matin. Un soleil splendide fête notre débarquement. Le contre-amiral Simon, commandant la station du Levant (*la Renommée*), prévenu par le ministre de France, nous envoie chercher dans une embarcation commandée par un jeune aspirant, son fils. Le domestique de Tascher de la Pagerie, mon prédécesseur, nous attend et une voiture nous emporte rapidement vers Athènes. Ce qui me frappe au premier abord, en débarquant au Pirée, ce sont les costumes grecs, les cafés turcs, les arcades en bois, basses et disjointes, les rues sales et non pavées, le sol dénudé. Toutefois, la satisfaction de nous trouver sur la terre ferme

contribue singulièrement à rendre nos impressions meilleures.

L'aspect de la campagne est triste, les montagnes aux lignes sévères et presque architecturales intéressent, étonnent plus qu'elles ne charment. Seule, l'Acropole, que j'aperçois en sortant du Pirée, m'émeut et me fait songer aux siècles des héros et des grands artistes.

Nous descendons dans la maison qui nous a été indiquée; peut-être sera-t-elle notre demeure définitive. — Quelques heures après, je vais me présenter chez M. de Gobineau. Bonne impression. La comtesse de Gobineau est en France et l'époque de son retour n'est point fixé. Il paraîtrait que nous devons nous en féliciter.

CHAPITRE II

Arrivée à Athènes, le comte de Gobineau. — La légation. — Présentation au roi Georges Ier. — Le premier jour de l'an à Athènes. — Aspect de la ville. — Le corps diplomatique. — Le baron de Wagner (Prusse). M. Testa (Autriche). Photiadis-Bey (Turquie). M. Erskine (Angleterre). — M. Nowikow (Russie). Comte Della Minerva (Italie). La chambre des députés et le roi. — Le courrier de France. — Le ministre des affaires étrangères, M. Tricoupis. — Le Comité crétois.

Athènes, 12 janvier 1867.

A midi, selon l'usage établi, je me rends à la légation, où tout notre petit personnel se réunit, chaque jour, pour savoir les nouvelles; je trouve là le chancelier M. Meyssonnier, M. Gaspari, son très-intelligent secrétaire et l'unique attaché à la légation, le comte Barthélemy de Las Cases. « Il y a fort peu à faire ici, m'annonce le ministre. Vous serez absolument libre. Le courrier partant chaque vendredi, nous jouissons d'un repos relatif, tout le long de la semaine. » Cette révélation ne me déplaît point, je l'avoue.

Avant mon arrivée, M. de Gobineau avait écrit au grand maréchal du palais pour demander à Sa Majesté à quelle heure elle daignerait nous recevoir. Ce soir donc, à six heures, je me suis rendu au palais accompagné de mon ministre, afin de présenter mes devoirs au jeune souverain. Les deux aides de camp de service nous attendaient dans le premier salon. Les gardes, rangés dans le vestibule de marbre, présentent les armes; tout est éclairé *à giorno*. Jamais, que j'ai souvenance, on n'en fit tant pour notre modeste personne; mais à Athènes, ville qui a bien vingt mille âmes et l'importance d'une sous-préfecture, l'arrivée d'un premier secrétaire de France n'est-elle pas un événement? Après deux minutes d'attente, les portes s'ouvrirent devant nous et j'aperçus Sa Majesté, le roi des Grecs, seul dans la grande salle du Trône pompeusement illuminée. Il s'approcha aussitôt de moi avec bienveillance et me parla naturellement de ma traversée, de madame d'Ideville, de Paris et des différents postes que j'avais occupés. Puis, il s'entretint quelques instants devant moi avec le ministre de France.

Le roi Georges a vingt ans; il est grand, élancé, de charmante tournure et excellent cavalier. A en juger par une conversation de quelques minutes, il m'a paru un gentleman accompli. Mais je trouvai assez inutile la phrase avec laquelle il nous congédia. « J'aurai le plaisir de vous revoir demain, me dit-il, à la cérémonie du 1er janvier; nous n'aurons pas de *Te Deum* comme les années précédentes. En

Grèce, on en chante trop souvent; il ne faut pas fatiguer le bon Dieu, et nous en même temps. »

Athènes, 13 janvier 1867.

A onze heures, M. de Gobineau, en grand uniforme, accompagné de notre attaché, M. de Las Cases, vient me prendre en voiture pour aller en pompe au palais du roi. C'est aujourd'hui que l'année grecque commence. Selon la coutume dans les jeunes comme dans les vieilles monarchies, le corps diplomatique se transporte en grande cérémonie auprès du souverain, afin de lui exprimer les vœux plus ou moins sincères qu'il fait pour son bonheur.

Le palais d'Athènes est une immense bâtisse de marbre blanc qui n'a aucun caractère; ce pourrait être une caserne aussi bien qu'un lycée ou un hôpital. Le brillant soleil, les palmiers, les costumes pittoresques des pallicares, les équipages découverts des diplomates, le ciel bleu d'Orient enlevaient le côté froid et officiel qu'ont, ailleurs, tous ces galas. Le roi, après avoir écouté sans sourciller la courte harangue du doyen du corps diplomatique, le ministre turc, M. Photiadis, a répondu en français, répétant la formule banale, puis s'est approché de chaque assistant, adressant à chacun quelques mots plus ou moins aimables.

Promenade au jardin de la reine Amélie, l'ex-

reine de Grèce; magnifiques ombrages, d'autant plus précieux que ce sont les seuls que possède Athènes. Le parc est dessiné avec goût, les orangers sont couverts de fleurs et de fruits En ce jour de fête, le peuple d'Athènes était dehors, mais les promeneurs, selon l'usage, se donnent tous rendez-vous sur la route de Patissia.

Athènes, avant 1825, était une bourgade moitié turque, moitié grecque; le roi Othon, bavarois de naissance et de goût, transplanta avec lui dans sa nouvelle capitale une colonie de Bavarois. Tout était à créer; on construisit d'abord un palais, — j'ai dit ce qu'il était, — puis une série de petites maisons allemandes. Tout cela est fort modeste, sans originalité aucune; seuls les noms de rues rappellent la cité de Minerve : nous avons la rue d'Éole, la rue d'Hermès, la rue du Stade, la rue d'Alcibiade et de Périclès, etc. Au pied de l'Acropole, autour de l'antique Agora sont groupées les anciennes habitations des familles grecques existant avant 1825. La ville d'Athènes, du reste, est fort pauvre. Dès qu'un Grec a fait fortune, il émigre à Smyrne, à Livourne, à Marseille ou à Londres. — Athènes ne possède pas le plus petit millionnaire.

Ce soir, M. Condouriotis, le nouveau ministre de Grèce à Florence, est venu à la légation; c'est un ami du gouvernement français; gentleman aimable, intelligent. Mon ministre, M. de Gobineau, nous parle de la Perse qu'il a longtemps habité; il raconte bien, simplement, en homme du monde,

très-instruit. C'est comme chef du cabinet de M. de Tocqueville, ministre des affaires étrangères, qu'il a débuté dans la carrière diplomatique.

Athènes, 16 janvier 1867.

Quelques visites avec Barthélemy de Las Cases, au corps diplomatique. Le baron de Wagner, ministre de Prusse, vieux célibataire, bon vivant, très-gai, fort causeur, m'a rappelé, avec plus de simplicité, le comte Brassier de Saint-Simon, ministre prussien à Turin, aujourd'hui ambassadeur à Constantinople. Le baron est un féroce joueur de piquet et de whist. « Nous n'avons pas autre chose à faire ici, me dit-il. » Installation très-modeste, ameublement et goûts prussiens.

M. Testa, ministre d'Autriche, homme grave, un peu pédant, ennuyeux, prétentieux, mais excellent homme; il est marié à une femme d'esprit que nous n'avons pas rencontrée chez elle. Sa fille a épousé un officier grec. Train assez modeste; intérieur ressemblant à celui d'un président de tribunal civil en province.

Photiadis-Bey, notre doyen, représente le Sultan; c'est un Arménien, marié à une catholique; ménage turc qui n'a pas même la consolation de lire et de pratiquer le Koran; diplomate très-fin, fort honnête, grand collectionneur de médailles.

M. Erskine, ministre d'Angleterre, de tous les chefs de mission est le mieux installé; c'est un Anglais aimable, mais triste; il m'a paru peu enthousiaste de la politique grecque. Ses quatre enfants, et ceux de sa femme, qui en a également quatre, sont en ce moment en Angleterre. Voilà de quoi le préoccuper, et je comprends maintenant que M. Erskine ait l'humeur un peu sombre. Il était premier secrétaire à Turin au moment de mon arrivée en Piémont, en 1859. Nous sommes en pays de connaissance et déjà en excellentes relations.

Je n'ai pas rencontré M. Nowikow, ministre de Russie. Sa femme est venue aujourd'hui rendre sa visite à madame d'Ideville. Madame Nowikow est grande, a dû être fort jolie; elle est très-Russe d'accent et de manières. C'est une femme originale, sortant peu et ne voyant personne. Visite à la fille de M. de Gobineau, mariée au baron de Guldenkroce, lieutenant de vaisseau danois, détaché ici près du roi Georges.

Athènes, 17 janvier 1867.

Le jour du départ du courrier est le seul jour de travail de la semaine. Mon chef écrit peu de dépêches, et seulement lorsqu'elles lui paraissent indispensables. Je ne puis que le féliciter de cette sobriété. Nous passons avec le jeune de Las Cases la

ırnée à faire notre correspondance particulière. ›n nouveau collègue est le plus charmant des at- :hés, simple, gai et excellent camarade. Ma fa- lle, du reste, était liée avec la sienne depuis de ıgues années.

En fait d'événements : la Crète toujours en armes, Grèce complice et la Turquie protestant. Voici ce- ndant un incident qui a son intérêt. A l'occasion ı jour de l'an, le parlement, ainsi que cela se pra- ļue dans tous les pays qui ont le bonheur d'être nstitutionnels, a l'habitude de dépêcher son bu- au et une députation auprès du souverain, afin de saluer et lui adresser ses vœux. Cette année, le 'ésident, le vice-président et cinq membres sur dix : la députation, se sont abstenus, en raison de leur ›stilité avec le roi. N'est-ce pas plaisant? Dans quel ıtre pays, semblable impertinence eût-elle eu lieu, ns révolution et sans crise? Ici, ce petit scandale étonne personne, ce qui, cependant ne démontre pas ıe la personne du monarque soit très-respectée. Mais suis, paraît-il, appelé à bien d'autres surprises. · de Gobineau, qui goûte médiocrement les Grecs, e disait : « C'est le gouvernement le plus singulier, plus drôle que l'on puisse rencontrer en Europe. ıssi, dans peu de temps, serez-vous arrivé au même ›int que moi, c'est-à-dire à ne plus vous étonner rien. »

La Grèce a des légations à Paris, à Londres, à Ber- ı, à Washington, à Saint-Pétersbourg. On parle ujours de les supprimer par économie. Le ministre

président du conseil a, en effet, dix mille francs d'appointements, et les autres ministres cinq ou six. On comprend que ces messieurs trouvent exorbitant d'entretenir des ambassadeurs qui, bien qu'assez mal rétribués, touchent, à eux seuls, plus que le conseil des ministres réuni.

Athènes, 18 janvier 1867.

Le courrier de France, arrivé ce matin, était en retard de vingt-quatre heures. Il en est chaque fois ainsi. Notre petite Hélène va bien, Dieu merci! Avec quel plaisir nous lisons les journaux de France! en disant plaisir, ai-je parlé franchement? Eh bien! non. Il est curieux de constater avec quelle facilité on devient insouciant, presque indifférent même, au sujet des affaires de son pays, lorsque les nouvelles ne parviennent que tous les huit jours. La quiétude d'esprit est un des charmes de l'Orient, et je me promets d'en abuser : ce sera une compensation.

M. de Gobineau me conduit chez le ministre des affaires étrangères, M. Tricoupis, que j'avais déjà vu à la Cour. C'est un homme d'une trentaine d'années, figure agréable, l'œil très-intelligent. Il parle admirablement le français. Mon ministre m'avait emmené avec lui pour lire à Son Excellence une dépêche assez aigre dans laquelle le marquis de Moustier qui, entre parenthèse, est tout à fait Turc, nous an-

nonçait que la Porte avait remis aux trois puissances protectrices, France, Angleterre et Russie, une note collective afin de les prier de mettre un terme aux violations flagrantes des traités. Malgré sa longanimité, le Sultan commence à se lasser de l'hypocrisie du gouvernement grec et de l'immixtion avouée des Hellènes dans les révoltes de Candie.

Au cas où la réponse ne serait pas satisfaisante, Sa Hautesse se réserve d'agir avec énergie. M. de Moustier ajoutait que la réponse du gouvernement français à cette note devait se préjuger facilement, d'après les observations réitérées que nous avions adressées, ces derniers temps, au gouvernement grec.

Le pauvre M. Tricoupis répondit que, quant à lui et au nom du gouvernement grec, il ne pouvait promettre de garantir la cessation immédiate des envois d'hommes et d'argent. Il espérait, toutefois, que le roi et le cabinet seraient assez forts pour agir sur le Comité crétois siégeant au Pirée et à Athènes. « Les nouvelles de Crète, ajouta-t-il, annoncent une victoire des Crétois sur un détachement turc. » Ce doit être une défaite complète de nos bons Grecs » me glissa à l'oreille M. de Gobineau.

En effet, rien n'égale la naïveté, la crédulité ou plutôt l'impudence des Athéniens en matière de fausses nouvelles. — Deux jours après mon arrivée, j'entends crier dans la rue : « πεντε λεπτα! πεντε λεπτα! » (cinq liards) ! C'est le nom qu'on donne à un petit placard imprimé, destiné à annoncer les nouvelles. Au moment même où j'achetais ce chiffon de pa-

pier, je rencontrai le ministre d'Angleterre, M. Erskine, avec mon vieil ami de Turin, le comte Della Minerva. « On annonce, leur dis-je, qu'il est arrivé de très-graves nouvelles de Crète. » — « Certainement, » répondit M. Erskine, en me traduisant le placard. « Les Turcs ont été repoussés et culbutés dans la mer, la Crète est indépendante! Voilà ce que dit le bulletin que vous venez d'acheter. » — « Mais quel événement! N'est-ce point le plus grave qui puisse survenir? » fis-je avec étonnement.

Les deux ministres se prirent à rire. « Ah! vous en apprendrez bien d'autres, mon cher ami, me dit M. Della Minerva, on voit que vous n'êtes point au courant des mœurs athéniennes. La veille de votre arrivée, il y a quatre jours, le même crieur vendait un même papier qui annonçait la capture de deux frégates turques, amenant Omer-Pacha chargé de chaînes et leur entrée dans le port du Pirée. La nouvelle était aussi vraie que la proclamation de la République à Constantinople.

— Mais, comment, fis-je avec stupéfaction, le gouvernement peut-il souffrir que de pareils mensonges soient colportés? ces nouvelles insensées ne doivent tromper personne.

— Bien heureux lorsque ce n'est pas le gouvernement grec qui donne lui-même ces nouvelles, firent mes deux diplomates en me laissant tout ébahi : vous en verrez de plus fortes, vous êtes à votre début! »

19 janvier 1867.

Hier, pour la première fois, nous sommes allés vec André à l'Acropole. Durant cette longue station u milieu des ruines, nous étions presque réconciliés vec la Grèce, madame d'Ideville était pleine d'enhousiasme. André gazouillait : « Acropole, Acroole ! » Pour gravir les escaliers gigantesques des 'ropylées et escalader les blocs du Parthénon, un 'ieux guide le portait sur ses épaules ! Le ciel était plendide de lumière et d'éclat ; on découvrait la mer n feu, Marathon, Salamine, le Pirée. J'avais la tête 'emplie de mon Beulé et des fragments d'histoire que j'avais lus la veille ; enfin cette heure s'est écouée comme dans un rêve. En descendant de ces haueurs antiques, nous avons trouvé la désillusion sous a forme d'un dîner plus que médiocre, grâce à l'huile rance, au mauvais beurre de lait de chèvre, au vin douceâtre de cette terre inhospitalière. Le poisson n'a pas de goût, le gibier est dur et fade, la viande impossible. « On voit bien que les Turcs ont passé par là, » disent les Philhellènes.

La Porte fait des menaces de guerre, dans le cas où la note collective adressée par elle aux *trois puissances* ne serait pas suivie de résultats satisfaisants. L'Europe voudra-t-elle mettre cet infortuné roi Georges dans la position ou d'abandonner la Crète, ou de se

suicider ? En droit strict des gens, la Grèce a tort de fomenter et de soutenir une révolte chez une puissance voisine. Mais les succès obtenus par une politique identique en Italie ont enhardi la Grèce et lui ont tourné la tête.

L'Europe n'est-elle pas la vraie, la seule coupable ?

CHAPITRE III

tallation rue du Stade. — M. Rhally, ancien président et ministre. — Retour au Pirée des combattants de la Crète. — Dîner chez le ·oi. — La légation d'Angleterre. — M. Phipps. — Les mines du .aurium. — M. Hilarion Roux. — L'Acropole.

Athènes, 20 janvier 1867.

La rue du Stade est une des grandes rues d'A-ènes; elle n'est point animée et commerçante mme les rues d'Éole et d'Hermès. Elle commence .x champs, traverse la ville et aboutit au palais du i, ce qui, toutefois, ne veut pas dire qu'elle soit ngue; on lui donne cinq cents mètres, c'est beau-up. L'hôtel de la légation d'Angleterre et celui de légation de France sont situés rue du Stade. C'est ès de là qu'on m'avait indiqué une petite maison un étage, à trois fenêtres de façade. L'ayant trou-e suffisante, nous l'avons louée, moyennant une ıantité raisonnable de drachmes.

Il m'a fallu, le jour même de notre débarquement, acheter les meubles nécessaires pour garnir ce modeste logis; grâce à des tableaux, à des objets d'art rapportés de France, des tapis d'Orient, des divans recouverts de perse, notre installation est très-convenable pour un diplomate sans importance. La vie n'est pas coûteuse à Athènes, il est vrai que la chère y est fort maigre. Ici, il faut un peu se considérer comme aux bains de mer ou en villégiature.

Athènes offre moins de ressources qu'un simple chef-lieu de canton du beau pays de France. Tout vient de Trieste, de Marseille ou de Livourne; aucune industrie, aucune fabrication. Il y aurait, à ce propos, bien des choses à conter, mais j'ai pour le jeune souverain des Grecs un trop profond respect pour vouloir critiquer son peuple..

Le surlendemain de mon arrivée, après une promenade dans la ville, je rentrais chez moi, lorsqu'en pénétrant dans la chambre de madame d'Ideville, j'aperçus, grimpé sur une échelle, un vieux bonhomme en manche de chemise, occupé à clouer et déclouer mes tableaux. « Eh ! mon brave, fis-je, qui vous a chargé de cette besogne? » — « Je ne veux pas qu'on abîme mes murs », fit le quidam de mauvaise humeur; « qu'avez-vous besoin d'accrocher tant de choses? je vais vous donner un conseil... » — « Ah! vous êtes mon propriétaire, très-cher monsieur, fort bien ! Je n'avais pas le plaisir de vous reconnaître, mais faites-moi la grâce de descendre au plus vite

de votre échelle et de vous retirer chez vous. J'ai loué votre maison, je suis maître du logis; nous réglerons à mon départ les indemnités. »

Le bonhomme descendit et replaça en maugréant son échelle sur son dos ; le trouvant aigre, je devins amer, lorsque tout à coup, il me jeta avec douleur ces mots stupéfiants : « Mais, monsieur, vous ne savez donc pas que je suis grand officier de la Légion d'honneur; vous ne me parleriez pas ainsi! » — « Comment! fis-je; que signifie cette plaisanterie? » — « Rien de plus vrai cependant; j'ai été ministre de la justice, président du conseil, président de la Cour des comptes et du conseil d'État. » — « Ah! mon cher propriétaire, mille pardons, j'ignorais ces détails; alors vous devez, certainement, vous connaître mieux que moi en fait de décorations ; je vous laisse donc carte blanche! » Nous nous quittâmes les meilleurs amis.

Mon propriétaire, en effet, M. Rhally, était un grand personnage du temps du roi Othon. Homme honorable et fort intelligent, il habite la maison voisine de la nôtre, mais son intérieur est des plus modestes, mon propriétaire n'ayant de commun que le nom avec les richissimes Rhally de Londres. Il a deux filles charmantes et deux fils distingués, qui font leur droit à Paris. Cette simplicité de mœurs m'a surpris, mais peu à peu je m'y habituerai; on coudoie à Athènes tant d'anciens ministres et tant de présidents du conseil, que l'auréole qui environne le pouvoir finit par s'effacer d'une singulière façon.

Athènes, 21 janvier 1867.

Hier, à minuit, j'étais chez M. de Gobineau, quand l'amiral est arrivé précipitamment du Pirée. Grand émoi ; les nouvelles sont graves. Un navire de notre escadre, *la Salamandre*, venait d'entrer au Pirée, escortant deux frégates turques chargées, comme *la Salamandre*, de volontaires crétois traqués, affamés, découragés, qui s'étaient remis, armes et bagages, aux mains de notre consul à Candie pour rentrer en Grèce. Les Turcs, qui auraient pu si aisément transformer ces infortunés en prisonniers de guerre et les traiter comme tels, avaient, au contraire, aidé les Français à cette œuvre d'humanité. Les volontaires, au nombre de 400 environ, étaient toujours à bord de ces bâtiments, et l'amiral venait prendre les ordres de la Légation pour opérer leur débarquement.

Il était une heure du matin quand le ministre des affaires étrangères et Photiadis-Bey, le ministre ottoman, arrivèrent, mandés par nous, chez M. de Gobineau pour recevoir, l'un la triste, l'autre la bonne nouvelle. Le cas était grave : on s'attendait, en effet, à une réception au moins froide de la part des habitants du Pirée.

Ce matin donc, mon chef m'a envoyé au Pirée, à bord de *la Renommée*, pour m'entendre avec l'ami-

ral Simon et assister aux événements. Voici ce qui s'est passé : à peine les premières chaloupes et embarcations de *la Salamandre* eurent-elles déposé à terre les volontaires, que la population se rua sur eux pour les massacrer à coups de pierres, à coups de couteaux. Un grand nombre de ces malheureux furent jetés à la mer et nous aperçûmes même des bateliers sauter sur leurs canots pour jeter un lacet autour du cou de plusieurs des volontaires; l'un d'eux fut ainsi traîné, noyé sur le quai.

En un clin d'œil, des embarcations françaises et russes se précipitèrent vers le théâtre de la lutte dans le but d'arrêter ces atroces vengeances. Elles recueillirent ainsi une vingtaine de victimes. Les autres eurent le temps de se réfugier dans une maison de la douane; la foule les suivit en hurlant, mais quelques soldats en gardèrent l'entrée. Pendant ce temps, pour tromper les émeutiers, on débarquait ailleurs, sur un autre point isolé, un promontoire de la côte. La population s'en étant aperçue, d'accourir; on allait également, de ce côté, faire un mauvais parti aux prisonniers et les refouler vers la mer, lorsqu'un piquet de cavalerie, appelé en toute hâte du Pirée par l'entremise de l'amiral et du ministre, gravit les escarpements et refoula les hordes de patriotes.

Tous ces mouvements étaient fort intéressants à suivre du haut de la frégate où je me trouvais. A bord de *la Renommée*, je dois le dire, l'exaspération était à son comble, et nos braves matelots fran-

çais n'avaient pas d'expression assez énergique pour exprimer leur indignation contre ces violences. C'était le comité Crétois qui avait préparé cette sauvage manifestation; la nuit, des allées et venues présageaient les scènes de la matinée, et les meneurs avaient ameuté la population du Pirée, généralement facile à exciter. Voulant imiter leurs ancêtres et les héros, leurs pères, les Athéniens trouvaient que ceux-là méritaient la mort, qui ne rentraient pas victorieux. Les volontaires, à les entendre, devaient revenir triomphants dans leurs foyers ou placés sur leurs boucliers. C'était bel à dire; mais les malheureux combattants, exténués, découragés, malades, à la suite de privations et de fatigues surhumaines, méritaient peut-être un autre accueil de ceux-là même qui, sans courir aucun danger, les avaient expédiés à la mort.

Cette rentrée, il est vrai, manquait d'éclat, il faut en convenir; la magnanimité ou la naïveté des Turcs, ramenant eux-mêmes leurs ennemis laissés libres, avec armes et bagages, ajoutait encore à l'humiliation. La vantardise, la vanité, l'amour-propre dominant, dans la vie privée comme dans la vie publique, tous les actes des Grecs, la leçon était passablement dure.

Lorsqu'au point du jour, les embarcations de *la Salamandre* avaient débarqué, pour remettre les armes à la municipalité, ainsi qu'il en avait été convenu, cette nuit, à la légation, le mouvement avait commencé, l'agitation était devenue croissante, et

s'était passée alors la scène que je viens de dire.

Le ministère est fort ému ; car il est évident que le Comité est maître de la situation, et dirige les esprits à son gré. J'ai vu tout à l'heure le ministre des affaires étrangères, que j'étais chargé, de la part de M. Gobineau, d'interroger sur ce qu'il comptait faire des volontaires que *la Salamandre* allait de nouveau, peut-être, recueillir et ramener de Crète. « Nous ne vous demandons pas de les prendre, dit-il ; ces gens-là étaient partis pour se battre, et ils devaient rester pour protéger ceux qui sont en Crète. La responsabilité incombe à ceux qui les ont ramenés. Ce que nous vous supplions de faire, c'est d'embarquer les familles pour les soustraire aux horreurs de la guerre. — Mais, répondis-je, monsieur le ministre, n'est-ce pas d'abord sur ceux qui ont expédié les volontaires en Crète que doit retomber la plus grande part de responsabilité ? »

Cette insurrection de Candie qui s'alimente chaque jour, grâce aux comités, menace d'être perpétuelle. L'Épire et la Thessalie peuvent se soulever, et serait-elle en état de contenir seule un mouvement? En revenant du Pirée, dans l'après-midi, j'ai trouvé la route sillonnée de voitures, d'hommes à pied, quelques-uns en armes, qui se rendaient en toute hâte sur le théâtre des événements. Des groupes fort animés encombraient les abords d'Athènes.

L'amiral Simon, qui commande en chef l'escadre du Levant, a son pavillon sur la frégate la *Renommée*. C'est le plus grand navire que je connaisse;

environ quatre cents hommes d'équipage, une nuée d'officiers, de lieutenants de vaisseau, d'aspirants, deux capitaines de frégate, etc. Excellente musique, assez bonne table. L'amiral est le meilleur et le plus simple des hommes. Il est père de dix enfants, mais, comme il navigue toujours, c'est à peine s'il les connaît. M. Vrignault, capitaine de vaisseau, commande le navire, puis viennent MM. Guépratte, chef d'état-major, les lieutenants de Loris, Alègre, Mahouet, etc. Nous avons, en outre, deux corvettes : le *Forbin*, la *Salamandre*, dépendant de la station, qui circulent de Smyrne à Athènes, à Byzance, et font sentinelle sur les côtes.

Athènes, 22 janvier 1867.

Malgré les désordres du Pirée, désordres qui ont ému le peuple et le gouvernement grec bien moins que je ne m'y attendais, dîner chez le roi. Le ministre de France, de Las Cases et moi, avec la maison de Sa Majesté. La table royale est exquise ; tout y vient de France, est-il besoin de le dire? Le service, des plus élégants, de très-bon goût. Le roi a été rempli d'amabilité pour moi; j'étais placé à sa gauche, et pendant le repas nous avons parlé de Turin et de Paris beaucoup plus que de Rome; le jeune souverain paraissait enchanté des détails que je lui donnais sur son grand frère, le roi d'Italie, Victor-Emmanuel.

Après ce repas, étiquette assez rude; pendant une heure nous sommes restés debout, Sa Majesté ne s'asseyant pas. J'ai causé fort longtemps avec un aide de camp, M. Stamatello, homme intelligent, rusé et d'excellentes façons. Il a longtemps servi en France, dans la marine, et connaît tout notre annuaire. Le paisible baron de Guldenkroce, le gendre de M. de Gobineau, dîne alternativement chaque jour à la table royale, avec un autre officier danois, M. Funck; le roi aime certainement les Grecs; mais il ne veut pas oublier le Danemark, sa première patrie. On ignore ce qui peut arriver.

Athènes, 23 janvier 1867.

Grande fête à la légation d'Angleterre! l'amiral Simon et ses deux officiers généraux, le commandant Vrignault, le chef d'état-major, M. Guépratte, M. Tricoupis, ministre des affaires étrangères, M. Braïla, ionien désigné pour représenter la Grèce à Londres. Ce dernier est un homme sage, modéré, intelligent, qui jouissait d'une grande autorité dans les îles Ioniennes au temps de l'occupation anglaise, si regrettée aujourd'hui. Les autres convives étaient M. de Wagner, ministre de Prusse, et le commandant de la frégate anglaise; enfin M. Constantin Phipps, secrétaire de la légation d'Angleterre, et madame Phipps, le comte de Las Cases, madame d'Ideville et moi.

Au moment de quitter Paris, j'avais reçu de Londres une lettre du prince de la Tour-d'Auvergne me parlant longuement d'un jeune ménage anglais qu'il connaissait beaucoup et que nous trouverions à Athènes. Notre cher ambassadeur ne nous avait point trompés. Phipps est un garçon très-spirituel et de caractère aimable; il a été élevé en France et adore les Français. — Quant à sa femme, elle est tout. simplement ravissante, aussi gracieuse, aussi bonne que belle. Elle m'a rappelé madame de Castiglione avec plus de charme et de douceur dans la physionomie. — Les Phipps, prévenus par le prince de notre arrivée, nous ont accueilli comme si nous étions de vieux amis. Nos deux ménages sont déjà intimes, et, grâce à cette liaison, nous supporterons très-patiemment les ennuis du séjour.

L'hôtel de la Légation britannique est beau, spacieux et bien plus confortable que la demeure du ministre de France. — J'ai longuement causé avec Tricoupis et M. Braïla, de Rome, de Corfou et du prince de la Tour-d'Auvergne, qu'il va retrouver à Londres. L'absence du ministre de France était assez remarquée ; je ne sais pourquoi, M. de Gobineau avait décliné l'invitation de M. Erskine. Madame Erskine et madame de Gobineau sont toutes deux absentes d'Athènes; elles ne sympathisent point, paraît-il ; mais les deux ministres sont officiellement en bonne relation. C'est l'important.



Athènes, 23 janvier 1867.

ases me conduit à travers les méandres de ille : le tour en est bientôt fait; visite à ieri, italien de Rimini, fils d'un député au ˙nt, et agent principal des mines du Laurium ɔciété Roux. M. Hilarion Roux, riche banquier eille, et propriétaire de mines de plomb im-ɜs en Espagne et en Sardaigne, est un per-ᵎ fort redouté ici. Il a acheté, il y a quelques des terrains sur les côtes de Grèce, à l'em-ɪnt même où se trouvaient, jadis, les mines b exploitées du temps de Thémistocle. Ces ter-ntiennent des minerais de plomb argentifère ɔories, débris de minerais extraits dans l'an-M. Roux et ses associés anglais et italiens é sur cette côte aride une vraie ville : mais il ıter que, depuis le jour où nos braves Fran-mis le pied en Grèce, il n'est point d'entraves, ısseries, de menaces de chantage que le gou-ɜnt hellénique et ses agents subalternes ɜmployées pour lasser M. Roux et sa Société. ᵎfois, notre Phocéen tient bon. C'est un tem-ıt énergique, persévérant; il est impossible ɔntrer un homme meilleur, de façons plus ɪes, d'un esprit plus gai, d'un caractère plus dame Roux et ses charmantes filles ont passé

l'hiver dernier en Grèce. C'était, alors, la maison la plus agréable d'Athènes. Tout le monde les regrette.

Las Cases me conduit ensuite chez madame Dragoumis. M. Dragoumis, ancien ministre du roi Othon, est resté dévoué à cette infortunée monarchie. C'est une des meilleures et des plus honorables familles d'Athènes. Les deux jeunes filles, qui sont simples et aimables, ont reçu une excellente éducation à Paris, ainsi que le fils Marc Dragoumis, garçon de valeur réelle. Il va partir dans quelques jours pour Saint-Pétersbourg en qualité de secrétaire d'ambassade. Intérieur calme et d'une grande simplicité. La petite maison Dragoumis est située dans le quartier de l'Agora.

Athènes, 27 janvier 1867.

Je retourne à l'Acropole, c'est notre promenade favorite. Le ciel est couvert, et l'atmosphère brûlante. Les montagnes ont des teintes presque sombres. A travers les colonnes des Propylées, on aperçoit la mer éclairée par le soleil, et au delà les hauteurs de Salamine. Quel spectacle grandiose, il faut bien en convenir ! En descendant, visite aux fouilles nouvelles; bas-relief intéressant, c'est le seul que j'ai vu à peu près complet. Ce qui m'attriste, dans cette terre classique et ce qui met des bornes à mon

admiration pour les antiquités grecques, c'est l'état de mutilation dans lequel se trouve tout ce que possède Athènes. Nous avons beau reconstituer par la pensée, l'imagination, et d'après leurs débris encore fort imposants, ces temples, ces portiques, les yeux des simples mortels non archéologues ne peuvent s'habituer à l'absence complète de la réalité. Je suis las d'entendre dire, ici, qu'il faut admirer de confiance.

Quand je songe que depuis mon arrivée, il ne m'a pas été donné d'entrevoir une seule statue entière, une seule œuvre intacte ! Il est sans doute fort bien de se pâmer devant la poésie du mouvement et devant les draperies des petites *victoires avec ailes et sans ailes* ; mais, pas une seule tête ne reste sur les épaules de ces divines images. A Rome, au Vatican, dans les villas Ludovisi et Borghèse, au Capitole, nous avons embrassé tout ce que renfermait jadis le Parthénon et les temples de Grèce. Car c'est seulement à Rome que l'on peut jouir, sans être obligé de les reconstituer par le souvenir, des vrais chefs-d'œuvre d'Athènes. Ici, c'est uniquement l'architecture des grands siècles qui doit exciter l'admiration. Mais avec la meilleure volonté du monde, je ne saurais m'enivrer d'enthousiasme devant un tronçon de Minerve ou devant les débris mutilés d'un jeune dieu.

L'impression que j'éprouve devant ces morceaux de chefs-d'œuvre, est une impression pénible; c'est une irritation perpétuelle contre les barbares de tous

les temps, sans en excepter lord Elgin, qui, dans un but fort patriotique, sans doute, a fait enlever du Parthénon ces admirables frises que l'on peut contempler seulement au British Muséum. Après tout, si lord Elgin n'eût pas transporté ces trésors de l'art à Londres, qui peut dire ce qu'ils seraient devenus aujourd'hui?

Athènes, 26 janvier 1867.

Mon propriétaire, l'ancien ministre de la justice, M. Rhally, me racontait qu'à Athènes les domestiques considéraient leur position comme tout à fait transitoire et songeaient, presque tous, à devenir ou députés, ou ministres. Ils aiment à servir les étrangers, afin d'apprendre le français et l'anglais et pouvoir plus tard manier aisément ces langues, lorsqu'ils seront arrivés aux grandes charges de l'État.

Notre roi n'est pas apprécié comme il le mérite. On lui reproche d'être trop simple, de sortir sans escorte, de se promener à pied dans les rues. En effet, il oublie trop qu'il n'est plus en Europe, et que nous sommes en plein Orient ; il faut frapper les yeux et l'imagination des Grecs, sans quoi ce peuple de héros est bien près de dédaigner le souverain qu'il ne peut craindre. Afin de plaire à son peuple, le roi Georges va bientôt, dit-on, chercher une épouse, soit à Londres, soit à Saint-Pétersbourg. On

ici des boîtes sur lesquelles se voit déjà le
rait de ces deux fiancées imaginaires et, ce qui
t bien le Grec, chacune d'elles a un bébé dans
ras. Dans ce pays, on va vite en besogne, mais
es boîtes ; il en est de même pour les victoires
rète, annoncées dans les petits journaux, vic-
s qui sont, hélas! du pur domaine de la fan-
e et de la légende.

CHAPITRE IV

La frégate anglaise *la Résistance.* — Le feu en Orient. — Départ du comte de Las Cases. — Le livre de Beulé sur la Crète. — Course à Éleusis. — Le monument de Lysicrate. — Aspirations helléniques.

Athènes, 28 janvier 1867.

Nous passons avec les Phipps notre journée au Pirée. Visite à l'état-major de la frégate la *Renommée.* Aujourd'hui, le Pirée est fort calme ; les exaltations patriotiques se sont apaisées, et plus d'un volontaire transfuge est déjà reparti pour Crète *avec une nouvelle prime.* Nous allons voir en même temps le commandant anglais, à bord de la frégate cuirassée la *Résistance.* Remarquable tenue du bâtiment; appartements aussi commodes que luxueux. C'est un navire modèle. La musique des deux frégates française et anglaise descend tous les samedis à terre et joue durant deux heures dans le petit jardin *Tinan.* C'est encore là un excellent souvenir

de l'occupation française. Pendant la guerre de Crimée, nos soldats, en relâche au Pirée, employèrent leurs loisirs à créer ce jardinet. Les belles dames de la ville, mesdames Rhally, Damala, Feraldi sont les habituées de cet oasis pelé. Elles marchent escortées par les états-majors français et anglais; la société du Pirée passe pour être des plus aimables; on y vit un peu comme en famille; aussi nos élégants marins d'Angleterre et de France viennent-ils rarement à Athènes chercher des distractions. Cette réputation d'élégance et d'extrême amabilité date des temps les plus reculés. — La frégate russe vient de quitter les eaux du Pirée.

Athènes, 28 janvier 1867.

Le feu semble prendre aux quatre coins de l'Orient. A Beyrouth, à Smyrne, on parle de troubles assez graves. M. Bourée, notre nouvel ambassadeur à Constantinople, écrit télégrammes sur télégrammes, afin que l'amiral envoie des bâtiments sur divers points. Le *Forbin*, commandant Duperré, est parti précipitamment pour Beyrouth; malheureusement, nos navires ne peuvent pas se dédoubler. M. de Gobineau, autrefois secrétaire de légation en Perse, sous les ordres de M. Bourée, connaît bien son ancien chef. Aussi laisse-t-il entendre que tous ces déploiements de force pourraient bien être surtout des déploiements de zèle.

Athènes, 29 janvier 1867.

Le jeune comte de Las Cases est rappelé à Paris par un télégramme de son père. Ce départ nous prive d'un collègue sûr et d'un excellent camarade. Quant au partant, il est ravi ; on l'envoie, paraît-il, en Espagne. — Dîner à la maison avec Las Cases et les Phipps. Nos deux ménages envoient à Paris leurs vœux et leurs regrets.

Athènes, 31 janvier 1867.

Ah! combien les Grecs me font regretter et estimer les Romains. Ici, licence absolue, liberté démesurée et appliquée à tout ; c'est un gouvernement archi-constitutionnel dans lequel on veut bien admettre le souverain, à condition que ce dernier consentira à être un fétiche sans force, sans pouvoir et sans prestige. Le parlement est tout, le peuple seul roi. Mais quel peuple ! Voici une remarque singulière que me faisait Della Minerva ; ce brave italien, italianissime, imbu de tous les préjugés anticatholiques, me disait ceci : « A Athènes, comme à Rome, on arrive par des moyens et des voies différents à un résultat presque identique ; c'est-à-dire administration faible, vénale, police impuissante, corruption, brigan-

dage aux portes de la ville, industrie nulle et misère. Ceci prouve que ces ex-grands peuples sont surtout grands dans les livres, et que le despotisme, aussi bien que la liberté illimitée, sont impuissants à rendre la vie à ce qui est mort.

— Mais, halte-là ! répondis-je à Minerva ; en ce qui concerne Rome catholique, je mets la papauté en dehors des lois communes ; une idée, aussi grande, aussi indispensable à l'humanité que celle qui réside au Vatican ne saurait être comparée aux principes régissant peuples, nationalités, dynasties, races, et empires, lesquels naissent, meurent et reparaissent, sans que l'ordre naturel des choses en soit troublé le moins du monde. Tout passe, s'use et repasse, sans que notre grande idée religieuse en reçoive, au fond, la plus légère atteinte. »

Athènes, 1er février 1867.

Le livre de Beulé sur la Crète produit ici une grande sensation. Jamais la cause grecque n'avait été défendue avec plus d'éclat et de talent. Il est certain que Beulé dit des choses fort justes, mais je le crois trop partial à l'égard des Grecs. Ici, l'absence de patriotisme sincère, de désintéressement, de sacrifices et d'abnégation nous choque au plus haut degré. Beulé n'en tient pas assez compte, et parle trop au point de vue de l'histoire et de la théorie.

N'oublions pas que, depuis les temps les plus reculés, les Grecs ont plus souffert de leurs luttes intestines, de leurs guerres fratricides que des envahissements et des oppressions étrangères. A coup sûr, je souhaiterais pour les Hellènes cet avenir brillant que mon ami entrevoit; mais les Grecs auront-ils jamais assez de sagesse, resteront-ils jamais assez unis pour fonder ce nouvel Empire d'Orient? L'intérêt français est très-conciliable avec la création d'un État nouveau, d'un Empire chrétien à Constantinople. Mais que de torrents de sang il faudrait répandre avant de faire comprendre aux Turcs que le Coran doit être banni de l'Europe et relégué en Asie!

Athènes, 3 février 1867.

Course à Éleusis avec M. Roux et plusieurs amis. La route n'offre rien de remarquable; toujours même absence de verdure et de végétation, rien, absolument rien que des champs incultes et des côtes dénudées; çà et là, des oliviers au feuillage couleur de poussière; tout cet ensemble est d'une tristesse et d'une mélancolie profonde. Notez que le ciel est gris, le vent très-froid, et il faut ici du soleil pour faire oublier l'absence de végétation. — Nous nous arrêtons quelques minutes à Daphné, nom plus poétique que l'endroit. Ce que je remarque de plus

pittoresque, c'est une troupe de paysans armés prêts à partir pour chasser les brigands; quant à moi, je trouve qu'il faut, ici, un œil bien exercé pour découvrir une différence entre le chasseur et le gibier. Il n'est guère prudent, passé le crépuscule, de s'aventurer trop loin d'Athènes. Aussi, sommes-nous escortés, pour notre course à Éleusis, par de braves pallicares armés jusqu'aux dents, chargés de protéger notre route. Après Daphné, nous longeons, quelque temps, le bord de la mer; voici l'ancien lac sacré, enfin Éleusis. C'est donc par cette route que s'acheminaient, il y a vingt siècles, les célèbres processions des Panathénées qui se rendaient à l'Acropole.

Après un lunch, apporté par nous, nous parcourons les anciens restes de la ville sacrée. Voici le temple : seules, les colonnes brisées, les marches et les dalles de marbre témoignent de l'existence de gigantesques édifices, splendides vestiges des luttes passées. Aujourd'hui, des maisons sales et misérables s'élèvent sur ce sol glorieux; quelques statues mutilées attestent encore la grande civilisation. Tout est dépouillé et désert. Qnelques pas plus loin (c'est aujourd'hui dimanche), nous apercevons une vingtaine de jeunes filles albanaises, assez jolies, qui dansent en chantant sur un rhythme grave, lent et bizarre. Quelques beaux gars, de leur côté, dansent ensemble; les sexes, ici, ne se mêlent point. Le costume des femmes est pittoresque; leur coiffure est faite d'une sorte de toque garnie de pièces d'ar-

gent; plus on est riche, plus la toque est lourde; on ne peut tromper sur la dot; car elle est cousue soit à la tunique, soit à la coiffure, voire même aux longues nattes des cheveux.

4 février 1867.

A Corfou et à Patras, on joue sur le théâtre une pièce intitulée : *Candie ou le Consul de France.* Les généraux turcs et grecs paraissent sur la scène, et, pour compléter l'illusion, on exhibe de vraies femmes crétoises réfugiées et de petits enfants crétois. N'est-ce pas réussi et du plus pur réalisme?

Athènes, 6 février 1867.

Suivant notre habitude, nous faisons avec les Phipps le tour de l'Acropole. Visite à un savant, M. Nicolaïdès, marié à une Anglaise.

De là, nous nous acheminons vers l'Agora, du côté du monument de Lysicrate. Le terrain sur lequel est construit ce charmant édifice appartient à la France. La restauration en est confiée à un Français, établi depuis longues années à Athènes, M. Boulanger, architecte de talent. Ce monument, construit sur un emplacement envahi par des masures, doit être isolé autant que possible. Il est placé au bas de l'Acropole, non loin de l'arc d'Adrien.

8 février 1867.

Je ne crois pas subir l'influence du milieu diplomatique dans lequel je vis; mais chaque jour, en vérité, se détache un grain du très-petit chapelet d'illusions que j'avais conservées pour les Grecs.

Quoi qu'il arrive, selon moi, la Grèce ne peut que perdre au réveil de la question d'Orient, et d'abord, si la proposition de créer une autonomie en Crète arrivait à être acceptée, rien ne saurait être plus désagréable aux Grecs qui ont vu dans cette annexion cinq ou six millions d'impôts et pas autre chose. Les Crétois, suivant les vieilles traditions de l'antiquité seront toujours hostiles à Athènes, comme le sont aujourd'hui, du reste, les récents annexés, les Corfiotes.

Un argument fort sérieux qui me fait émettre des doutes sur l'avenir et la force de l'élément grec comme nationalité et unité, est celui-ci : dans l'Europe orientale, il y a 4 millions de mahométans et 11 millions de chrétiens. Les chrétiens d'Orient, toujours opposés aux Turcs, selon les besoins de la cause, quels sont-ils?

Des Grecs, des Valaques, des Bulgares, des Slaves, des Albanais, etc., qui tous, au fond du cœur, détestent cordialement leurs coreligionnaires, sans compter les dissidents de sectes, qui, ceux-là, se-



raient fort humiliés de voir l'un de ces éléments absorber les autres. Le plus grand danger à cette heure, danger qui commence à poindre, est le fanatisme religieux surexcité dans ces provinces qu'on veut arracher à la Porte. La Thessalie, l'Épire, la Macédoine, où les chrétiens sont en minorité et n'occupent que les plaines, pourraient aisément devenir le théâtre de sanglants massacres. Or, avant que les puissances protectrices n'aient eu le temps de les prévenir, des soulèvements et des désordres irréparables auraient commencé.

La Russie soutient ouvertement à Athènes les espérances et les illusions. Tout est profit pour elle dans un embrasement général de l'Orient, sauf à la voir rabattre énergiquement, au moment opportun, les prétentions de ses protégés. La Grèce n'est-elle pas, en réalité, une colonie russe? Il ne faut pas cependant que l'Europe s'en aperçoive trop.

CHAPITRE V

Le palais du roi. — Les écuries royales. — Le grand chambellan Rodostamos. — Tremblement de terre de Céphalonie. — Corfou et les sept îles. — Fête à bord de *la Renommée*. — Mœurs parlementaires en Grèce. — Retour du roi.

Athènes, 8 février 1867.

M. Balatiano, agent des Principautés, restera ici quelques jours. Il arrive de Buckarest et se rend à Paris, envoyé par son souverain, le prince Charles de Hohenzollern et de Roumanie. C'est un homme intelligent, lié avec mon ami Valfrey, ce qui nous a mis immédiatement en relation. M. de Gobineau l'a beaucoup vu et a légèrement éteint le feu de son enthousiasme à l'égard des Grecs ; au cas peu probable d'une lutte avec la Turquie, les Principautés et la Grèce s'uniraient volontiers, mais elles seraient trop faibles pour agir seules ; tout serait subordonné, d'ailleurs, à l'attitude de la Russie.

Aujourd'hui, j'ai conduit madame Phipps et madame d'Ideville visiter les écuries royales. C'est le baron de Czernowitch, un Hongrois, qui remplit les fonctions d'écuyer. Il fut indiqué par le général Fleury au roi, à son premier passage à Paris, au moment où le souverain allait prendre possession de son trône. Les écuries sont bien tenues; le roi, excellent cavalier, a peu de chevaux; mais ils sont beaux. Quant aux équipages, nous attendons une reine pour achever de nous monter. En sortant des écuries, nous rencontrons Sa Majesté à cheval qui rentre au palais. André, selon son habitude, crie en l'apercevant : Vive le roi! Celui-ci salue ces dames en souriant. Il me faudra bientôt, cependant, modifier l'éducation de mon fils. Ce cri serait passablement séditieux en France.

M. Rodostamos, le grand maître du palais, le grand confident du roi, son conseiller, son majordome, nous rencontre et nous propose de visiter le château et ses célèbres cuisines et offices. Nos dames acceptent avec empressement et s'extasient surtout devant l'installation si complète et vraiment merveilleuse du département de la bouche. C'est, en effet, une véritable usine, dont le galant Rodostamos nous fait visiter avec orgueil les plus minutieux détails; les machines et instruments ont été récemment expédiés d'Angleterre. La dépense a été fort élevée, entre parenthèse.

M. Rodostamos, n'étant point marié, a son appartement au palais. C'est l'ami le plus fidèle et le

plus dévoué de Sa Majesté. Ionien d'origine, et presque Anglais de tournure et de façons, M. Rodostamos, (dont le nom signifie en grec parfum de rose), est le type du parfait chambellan ; il s'occupe peu de politique, et se borne à diriger fort bien, d'ailleurs, la maison du roi. Il est le neveu du célèbre Capo d'Istria, chef du gouvernement grec, qui mourut assassiné, en 1831, par deux de ses compatriotes jaloux, les frères Mavromichalis.

Athènes, 9 février 1867.

M. Erskine conduit madame d'Ideville avec madame Phipps au Pirée. Visite aux deux frégates anglaise et française. L'amiral Simon reçoit les deux amies avec une extrême amabilité.

Athènes, 10 février 1867.

Le tremblement de terre de Céphalonie a pris des proportions effrayantes. On parle de deux cents morts en un seul jour. La ville entière a été détruite ; les habitants campent sous des tentes et des abris, que le gouvernement d'Athènes s'est hâté de leur expédier. Le roi et sa maison doivent partir mercredi seulement, la frégate l'*Hellas* n'étant pas encore prête. C'est un voyage de quarante heures.

Le jeune souverain fait preuve de tact en s'empressant d'aller visiter le théâtre du désastre.

Deux navires turcs ont ramené aujourd'hui au Pirée trois cents nouveaux volontaires crétois découragés qui, plutôt que de continuer la lutte, ont préféré se rendre à Mustapha-Pacha. Les ministres se sont transportés au Pirée; mais, cette fois, rien n'est venu troubler la tranquillité. Les armes ont été remises à la mairie par les Turcs, et les volontaires ont été débarqués à Salamine sur des bateaux grecs. Excellents Turcs! n'est-ce pas bien magnanime de leur part?

Soirée musicale chez les Phipps. — Madame Galliani, une très-jolie femme, mariée au consul du Saint-Siége à Athènes, chante avec son mari. Touchant spectacle.

Athènes, 11 février 1867.

Visite chez les Dragoumis. Ce sont les Athéniens que nous voyons avec le plus de plaisir. J'aime leur petite maison située au pied de l'Acropole, si paisible et leur intérieur si simple. Pour y arriver, il faut traverser le bazar, l'antique quartier des Turcs, les ruines de la porte de l'Agora, la Mosquée. Cette partie d'Athènes est la seule qui soit pittoresque et qui ait conservé une certaine physionomie.

Athènes, 13 février 1867.

Aujourd'hui, à cinq heures et demie, le roi a uitté Athènes, s'embarquant sur l'*Hellas*, l'unique régate grecque, afin d'aller juger par lui-même les inistres de Céphalonie. Il a emmené toute sa maison nilitaire. Les malheurs de Céphalonie émeuvent mé-liocrement la population d'Athènes, population pro-'ondément égoïste d'ailleurs, et préoccupée avant tout des événements politiques. Les affaires vont, il est vrai, fort mal en Crète. Le gouvernement grec est accusé de mollesse par les Crétois insurgés, et Dieu sait cependant s'il travaille ouvertement pour eux! Quel peuple que ce peuple hellène! Chaque our amène pour moi une désillusion. Sans doute, M. de Gobineau est trop passionné et peut, quelque-fois, être accusé de partialité à leur endroit; cepen-dant les Anglais, que je vois beaucoup, sont aussi peu sympathiques que mon ministre, à la cause hel-lène. Vus de près, ces descendants de Périclès sont loin d'être intéressants.

Hier, à la Chambre, un député ionien a dit à la tribune : « Maudit soit celui qui le premier a parlé de l'annexion des Sept Iles! Si jamais les Anglais avaient traité les îles avec une semblable indiffé-rence, et employé vis-à-vis d'elles des procédés aussi tyranniques, l'Europe se serait indignée et soulevée

contre eux ! Nos Sept îles sont perdues, et leur ruine est consommée! » Ce député était jadis un des plus zélés partisans de l'annexion, et personne n'osa lui répliquer, tant était fondée la justesse de ses reproches et de ses accusations. Et quand on songe que ce même gouvernement aspire à conquérir non-seulement la Crète, mais la Thessalie et l'Épire, n'est-ce pas de la pure folie?

Athènes, 14 février 1867.

Le ministère Commondouros-Tricoupis a peu de temps à vivre. Le ministre des affaires étrangères lui-même l'a annoncé à M. de Gobineau et à moi. Après lui, qui aurons nous? M. Bulgaris ou l'anarchie. On assure que le retour du roi sera fêté par une crise ministérielle. L'année dernière, onze ministères ont été constitués pendant l'espace de six mois. Quel pays d'intrigues, de mensonges, de mesquines compétitions personnelles, d'ambitions aussi démesurées qu'étranges ! Ah ! les Romains ! Ah ! les Italiens ! Quel sens pratique en politique, quelle sagesse à côté des gens d'ici !

Athènes, 10 février 1867.

Je ne connais pas de fortune plus diverse, plus bizarre que celle des Iles ioniennes. Tour à tour possédées par Venise, par la Turquie, par l'Italie et par la France, ces jolies îles, il y a peu d'années encore, vivaient prospères et indépendantes sous le très-doux protectorat de l'Angleterre. C'était une sorte de république aristocratique représentative, avec une Chambre et un petit Sénat. Un Lord haut commissaire dirigeait les relations extérieures, la police, la presse. Une garnison anglaise occupait les places fortes, et le Lord commandait les troupes. De toutes parts, les étrangers accouraient à Corfou pour y jouir d'un climat enchanteur et des avantages d'une cité riche, heureuse et bien administrée. — La situation de Corfou est délicieuse. Abritée par les montagnes d'Albanie, et baignée par l'Adriatique, cette petite capitale en miniature possédait le climat et la fertilité de l'Italie, le ciel de l'Orient et ses côtés pittoresques, et de plus, le précieux confortable de la civilisation d'Angleterre. — L'état financier des Iles ioniennes était des plus prospères ; tout marchait à souhait. Ces peuples, en vérité, étaient trop heureux.

C'est alors qu'un démon tentateur et jaloux, sous la forme du fameux démon des nationalités, vint

harceler les infortunés Corfiotes. « Nous sommes Grecs! s'écrièrent-ils un matin en se réveillant; nous ne voulons point demeurer les esclaves de l'Angleterre! » — Des esclaves! vous. Heureux Corfiotes! Y pensez-vous?

Toutefois, le sort en était jeté : plus de sommeil, plus de joie. Tous aspiraient sans repos ni trêve vers cet idéal : être indépendants et réunis à la Grèce! L'occasion ne se fit point attendre. L'Angleterre ne tenant point à protéger plus longtemps, malgré elles, ces ingrates populations, abandonna Corfou et les îles. Aussi, lorsque le nouveau roi des Grecs, Georges Ier, prit en 1863 possession du trône d'Athènes, put-il offrir comme don de joyeux avénement à ses nouveaux peuples les îles fortunées et Corfou leur perle. — La transformation ne se fit point longtemps attendre, et l'administration athénienne succédant à la tyrannie anglaise, tout changea comme sous la baguette d'une fée. Fée bien malfaisante, hélas! répètent aujourd'hui, à l'envi, les infortunés Corfiotes, ceux-là précisément qui adressaient au ciel les vœux les plus ardents pour revendiquer leur indépendance, et le retour à la grande famille des Hellènes. — Aujourd'hui, ils sont devenus Grecs et il n'est pas un seul d'entre eux qui ne pense au fond de son cœur ce que déclarait il y a trois jours, à la tribune, le député corfiote : « Maudit soit le jour où nous avons demandé d'être annexés à la Grèce! » — Les résultats de cette annexion n'ont pas tardé à porter leurs fruits :

plus de sécurité, plus d'industrie, plus de commerce. Les étrangers ont déserté Corfou; les hôtels sont vides, les maisons abandonnées; les routes, les ponts ne sont plus entretenus; la misère a tout desséché là où régnaient jadis l'abondance et la prospérité. Mais les Corfiotes sont Grecs! C'est maintenant à Athènes qu'ils envoient leurs impôts, leurs richesses, leurs économies et leurs députés. En échange, on les gratifie de fonctionnaires athéniens. Et nous savons ce qu'ils sont! Quant au roi, il aime beaucoup Corfou; c'est là qu'il va se reposer des fatigues du trône. Mais ce n'est point suffisant pour rendre aux Iles leur prospérité.

Athènes, 15 février 1867.

Fête à bord de la *Renommée*. Dîner chez l'amiral. Représentation dramatique donnée par les matelots : « La rue de la Lune. » Puis, danses et souper. Quelques dames d'Athènes, toutes celles du Pirée, et les officiers anglais de la *Résistance*. Rien de plus pittoresque, de mieux organisé qu'une fête à bord. La décoration de la frégate était du meilleur goût; partout des fleurs et des plantes; les voiles et les pavillons cousus ensemble formaient l'abri de la salle du bal. Sur la dunette, recouverte d'une tente, on avait installé le buffet. C'était la première fois que j'assistais à une fête semblable. Nos rivaux et alliés, messieurs les Anglais, l'ont trouvée très-réussie.

A une heure, nous nous sommes retirés avec M. Erskine et les Phipps ; mais la fête s'est prolongée jusqu'au matin, les dames du Pirée ayant la réputation d'être infatigables. — Singulier départ d'un bal ; la descente par l'escalier du bord, la lune splendide éclairant la mer, les accords de la musique s'éloignant graduellement, tandis que le canot amiral et ses trente matelots nous ramènent à terre. C'est une impression que je n'oublierai pas.

A huit heures, au moment où les convives de l'amiral se levaient de table, on avait signalé à l'horizon le *Forbin*, commandant Duperré, arrivant d'Alexandrie. M. Duperré est très-séduisant ; à Rome, la comtesse de Montebello nous avait beaucoup parlé de son voyage en Orient, avec l'Impératrice, sur le bateau commandé par Duperré. L'arrivée du commandant du *Forbin* au milieu du bal est fort bien accueillie. Notre galant marin ne perd pas de temps, et, à peine présenté, engage-t-il nos jeunes dames à déjeuner à son bord dans trois jours.

Athènes, 18 février.

Une altercation, je me trompe, une rixe violente a eu lieu à la Chambre des députés. Un membre, M. X., s'étant permis de blâmer des tentatives d'émeute et des rassemblements qui ont eu lieu hier, un de ses collègues, M. X., s'est jeté sur lui au mo-

ment où il descendait de la tribune et l'a souffleté par deux fois. Rixe, coups de poing. D'autres honorables prennent part à cette joûte extra-parlementaire; les habits se déchirent, les chapeaux s'aplatissent. Grand et noble peuple, voilà au moins de l'énergie et de la résolution ! Ces députés sont sûrs d'être réélus.

M. Fouquier et sa femme, jeune ménage très-savant, est de passage à Athènes, se rendant à Santorin, à Céphalonie et à Naples. M. Fouquier est un cousin de mon ami le capitaine Corbin. Aussi lui faisons-nous l'accueil le plus empressé.

Festin à la légation de France : L'amiral, les commandants de la *Renommée* et le commandant du *Forbin*. M. Charles Duperré, le plus accompli, le plus choyé des hommes de Cour, est un très-aimable compagnon, plein de gaieté et d'entrain. Sa carrière a été des plus brillantes, des plus rapides, mais il a eu le talent de se faire pardonner ses succès, car tous ses camarades l'adorent. Le vieux commissaire de la station, M. Lebreton, m'intéresse non moins que M. Duperré. Cet excellent homme a été, six ans, commissaire en chef du bagne de Toulon. J'apprends de lui de singuliers détails. « Vous ne sauriez avoir une idée, monsieur, me dit-il, de la correspondance que j'ai échangée pendant ces années? Quelles révélations ! hélas ! que de gens enviés en ce monde, dont la vie est un enfer ; que de familles respectables dont le nom est représenté à Toulon ! Tous les drames, toutes les tragédies, tous les romans aux-

quels j'ai assisté formeraient de bien curieux mémoires. »

Athènes, 19 février 1867.

La cause véritable de l'altercation entre les deux honorables avait, paraît-il, un caractère essentiellement grec. Il faut donc rétablir les faits. L'un de ces messieurs reprochait à l'autre les complaisances fort étranges de certaine personne de sa famille pour un collègue puissant; l'autre demanda, à son tour, compte à l'interlocuteur d'une somme de onze mille drachmes destinées au Trésor et dont on ne retrouvait plus la trace. Aménités helléniques. Chacun des deux députés a accepté l'injure avec une résignation qui laisse supposer que la conscience de l'un et de l'autre n'est pas absolument irréprochable.

Voilà les résultats et les effets du gouvernement constitutionnel et parlementaire qui fonctionne depuis si longtemps en Grèce[1]. Je n'oublierai jamais le

[1] Le soulèvement général des provinces grecques soumises à la Turquie date de 1821. Après une guerre de neuf ans, que signalèrent le siége de Missolonghi (1826) et la victoire remportée à Navarin par les flottes de France, d'Angleterre et de Russie sur celle des Turcs (1827), durant laquelle Marco Botzaris, Capo d'Istria, Canaris, Colocotroni, Miaulis, Mavrocordato, Mavromichalis se couvrirent de gloire, l'existence de la Grèce comme monarchie indépendante fut proclamée le 3 février 1830. La couronne, offerte en vain à Léopold de Saxe-Cobourg (plus tard roi des Belges), fut acceptée en 1832 par Othon, second fils du roi de Bavière, qui n'atteignit sa majorité

piteux effet qu'a produit sur moi la première séance de la Chambre à laquelle j'ai assisté. Cette baraque provisoire, édifiée en plâtre et en planches (le palais de la représentation nationale est encore à construire), ressemble à une mauvaise salle de distribution de prix. Partout des drapeaux grecs fort sales et des estrades garnies de calicot rouge. Les députés sont peu nombreux, deux cents environ, les uns vêtus de paletot et casquette, les autres en fustanelle, étendus, couchés, sur les bancs. Tout cela crie, gesticule, se démène et, en vérité, n'a rien de majestueux.

M. Gaspari, notre chancelier, qui m'accompagnait, me traduisait leurs discours. Je fus fort étonné, je l'avoue, de voir un de nos honorables en fustanelle, après une interruption pleine d'éloquence, se moucher gravement avec ses doigts. Il paraît que c'est un usage, en Grèce, qui n'a rien de choquant. Si encore ces messieurs faisaient de la bonne politique !

qu'en 1835. Le roi Othon dut accepter, en 1843, une constitution qui donnait à la Grèce le suffrage universel et le régime parlementaire.

En 1862, une révolution délivra la Grèce de l'épouvantable tyrannie du roi Othon, et chassa la dynastie bavaroise. C'est alors que le peuple, appelé par un gouvernement provisoire à se choisir un nouveau roi, élut le prince Alfred d'Angleterre, second fils de la reine Victoria; cette souveraine, pleine de prudence, refusa pour son fils le trône d'Agamemnon. A son défaut, le prince Georges de Danemark fut choisi et déclaré roi des Grecs en 1863.

Athènes, 20 février 1867.

Le roi, annoncé ce matin, d'après une dépêche télégraphique de Patras, n'est point arrivé ; l'*Hellas* n'est même pas signalé. Le vent violent qui souffle fait croire que le navire aura été forcé de chercher un abri.

Le discours de l'empereur Napoléon III nous est parvenu; il n'a pas été accueilli, paraît-il, en France, avec un immense enthousiasme. Je trouve les harangues de Sa Majesté fort bien écrites, mais trop ambiguës. La phrase, indépendante vis-à-vis de l'Amérique, était nécessaire. Mais, hélas! efface-t-elle la douleur et la honte que chacun de nous porte cachées au fond de son cœur depuis la nouvelle que notre expédition du Mexique est terminée? Pour tout succès, notre départ a été salué par des coups de fusil et des huées! Hélas! que va devenir cet empereur Maximilien que j'ai vu, à Rome, si heureux, plein d'enthousiasme et d'espérance dans l'avenir, le soir où sa compagne rayonnante ceignait sa couronne pour la première fois? Tout cela me semble triste et de mauvais augure.

Athènes, 21 février 1867.

Le courrier de France n'est pas arrivé. Le bateau des Messageries, venant de Constantinople, n'est pas signalé; il en est de même de l'*Hellas*. Si ces navires portaient des personnes chères, je serais fort inquiet.

Promenade avec les Phipps et André au Jardin du roi et aux colonnes. En sortant par la grande allée des poivriers, quel magnifique panorama! L'Acropole, Phalère, le soleil se couchant dans la mer, les montagnes de l'Hymette, semblables à un mur gigantesque élevé par les géants; devant nous, au premier plan, les colonnes du temple d'Hercule, la vallée du Jardin du roi, qui s'étend verte, ombragée, du côté du cimetière protestant. Tout cela est beau, sans doute, fort beau; mais, vu chaque jour, admiré d'abord, apprécié ensuite, ce spectacle finit par laisser tout à fait calme. On se fatigue aisément de certaines beautés de la nature. Ici, point de théâtre; peu de distractions; la monotonie des conversations de la petite ville finit par être fastidieuse; une politique ou mesquine, ou sinistre d'un peuple qui n'existe pas; décrépitude, néant!

Le *Phôs*, journal grec, dans son numéro du 15 février, a publié un article intitulé: *L'Orsini hellène!* C'est le morceau le plus odieux, le plus haineux

que j'aie lu depuis longtemps. M. de Gobineau a voulu faire poursuivre le monsieur, auteur de cette infamie; il avait disparu d'Athènes, nous a-t-on assuré. Nous avons averti M. Tricoupis, le ministre, que la traduction de cette pièce avait été envoyée par nous au gouvernement français.

Athènes, 22 février 1867.

Après un retard de trois jours, le courrier de France est arrivé ce matin. Le roi a fait également son entrée à dix heures; nous l'avons acclamé de notre balcon à son passage. Notre petite maison de la rue du Stade est assez gaie ; l'un des salons, situé du côté du nord sera précieux, quand le soleil nous saluera de trop brillants rayons; l'autre, au contraire, vers le midi, est, dès le matin, inondé de soleil et de gaieté. Nos objets familiers, les étoffes de perse rapportées de Paris, nous rappellent la France; les tapis de Smyrne, les nuances tendres des murs blanchis à la chaux, donnent aux salons un aspect oriental; les plafonds couverts de ces arabesques harmonieux, dont l'Italie a le secret, reposent les yeux et les charment.

Notre charmante amie, madame Phipps, isolée dans son intérieur, passe tous ses après-midi chez madame d'Ideville, tandis que son mari est à la légation. Sans eux nous serions bien seuls; c'est notre unique

société. Vers le soir, nous faisons ensemble de longues promenades à pied, peu variées du reste, mais nous les animons en nous livrant à des rêves d'avenir. Souvent nous rencontrons le roi, tantôt seul, tantôt avec un aide de camp ou avec le fidèle Rodostamos; alors Sa Majesté nous accompagne, fort heureuse de s'unir à nous et de bavarder avec ces dames. C'est pour lui une grande distraction, une bonne fortune.

Aujourd'hui, avec madame Phipps, nous allons faire visite à madame Colocotroni, dont l'époux, aide de camp du roi, est revenu ce matin de Céphalonie, douloureusement impressionné par son voyage. Le roi Georges a été très-frappé, paraît-il, de la misère, des scènes de destruction et de mort auxquelles il a assisté. Le sol s'est affaissé sur une grande étendue : on aperçoit un gouffre béant qui a englouti maisons, villages, toute végétation. A plusieurs reprises, pendant la nuit et le jour, dix fois environ en vingt-quatre heures, le roi et sa suite ont ressenti des secousses.

Voilà un mois que dure ce terrible phénomène. C'est généralement au milieu d'un silence sinistre que le sourd roulement, avant-coureur, se fait entendre; au moment où le sol vacille sous les pieds, chacun s'arrête et se précipite à genoux, fait des signes de croix en fermant les yeux, et attend la mort. « Rien au monde, nous disait Colocotroni, ne peut être comparé à la sensation horrible que l'on éprouve en sentant le sol se dérober

sous vos pas. Sur l'*Hellas*, où chaque soir nous revenions coucher, les secousses se faisaient sentir. De Patras, de Corfou, de Malte, les secours arrivent, mais 25 millions seraient à peine suffisants pour réparer les désastres. L'île est ruinée pour un siècle. »

CHAPITRE VI

dustrie étrangère et les patriotes grecs. — Les mines du Laurium. — Les héros de *la Grèce contemporaine.* — Le vicomte melot de Chaillon. — L'art moderne en Grèce. — Enterrement u Pirée. — Carnaval à Athènes. — A bord du *Forbin.*

Athènes, 24 février 1867.

On parlait hier, devant moi, du peu d'aptitude des bitants de l'Attique pour l'industrie et le comerce. Ces populations sont surtout agricoles, dit-on. Je le veux bien; mais cependant les plaines cultes et désolées qui forment le territoire athénien semblent pas indiquer de la part des habitants un ût bien prononcé pour les travaux de l'agriculture. crois qu'ils aiment surtout à chasser et à vivre sifs dans la montagne. N'est-ce point là le plus doinant de leurs goûts?

Je me souviens toujours de ma première impreson en arrivant à Athènes; la route du Pirée, très-

fréquentée par des voitures de place, de petits omnibus, me parut bien entretenue. Peu de temps après, il est vrai, j'appris que ces huit kilomètres de route étaient les seuls de toute la Grèce qui fussent carrossables, et que de plus, l'empierrement et l'entretien de la route étaient à la charge de la corporation des cochers. Quelques maisons proprettes et bien bâties, un large faubourg assez animé, annonçaient l'approche d'une capitale; au loin enfin, se dressaient de hautes cheminées d'usine. — « C'est encore une calomnie des écrivains contre la Grèce, fis-je à part moi; cette petite ville doit être industrieuse, et pleine de vie. » Mais, hélas! il n'y avait point calomnie!

Quelques jours après, me promenant avec le ministre d'Angleterre, M. Erskine, j'appris bien des choses. « Les belles fabriques, les usines que vous avez aperçues, me dit-il, et qui vous inspiraient de loin, le jour de votre débarquement, une si haute idée de la prospérité industrielle d'Athènes, ont été, en effet, construites, agencées par des compatriotes à vous et à moi. Les Grecs les ont laissé s'installer, et ces filatures auraient, sans aucun doute, réussi; elles commençaient déjà à donner d'excellents résultats. Les directeurs n'avaient pas eu de peine à recruter des ouvrières et des ouvriers dans cette terre bénie de la pauvreté et du désœuvrement. On les payait très-largement pour la Grèce, en raison de quelques *leptas*. Mais cela ne fit point l'affaire des politiques grecs, du peuple athénien, ombrageux et jaloux. « Quoi! ces étrangers, dirent-ils,

« sont venus s'enrichir à nos dépens, amasser des « trésors sur nos ruines. Allons donc! ils ne con- « naissent point les Grecs. »

« Et aussitôt, d'ourdir une conspiration contre les usines ; rien de plus facile. Un beau matin, plus d'ouvriers, plus d'ouvrières aux ateliers : émoi des directeurs. Les mécontents exigeaient une augmentation très-considérable de salaire, qui fut accordée sur l'heure, et les machines de fonctionner de nouveau. Mais voyant que les étrangers ne se ruinaient point, qu'au contraire, ils continuaient à faire travailler et naturellement à s'enrichir, les politiques de se réunir et de donner de nouvelles instructions. Nouvelle grève ; cette fois c'était le triple du salaire que réclamaient les ouvriers d'après les ordres du comité des patriotes. Les propriétaires des usines durent refuser. Cependant d'autres ouvriers s'étant présentés à des conditions acceptables, les travaux allaient reprendre, lorsque les ingénieux patriotes imaginèrent un nouveau moyen pour arriver à chasser ces étrangers avides. Sous peine de mort, il fut défendu à quiconque de travailler aux fabriques; peu de jours après, les feux furent éteints et les ateliers déserts. Depuis trois ans, les bâtiments sont inoccupés, l'herbe pousse dans les cours; les étrangers sont bien partis; cette fois, expulsés par le patriotisme des Grecs. »

Si l'exploitation des minerais argentifères du Laurium et les mines d'Ergastilia, de la Société franco-italienne, existent encore, c'est à la patience, à l'é-

nergie, à la persévérance seules de M. Hilarion Roux qu'on le doit. On ne saurait se faire une idée des difficultés sans nombre qui sont créées chaque jour à notre Marseillais. Il a jusqu'ici lutté contre les obstacles de tout genre, mais à quel prix ?

Ses ouvriers sont tous espagnols, français ou anglais. Il a construit un port, une petite ville entière, un chemin de fer, des routes. C'est le seul coin de la Grèce qui puisse rappeler un centre industriel. Aussi, l'irritation des Grecs contre ces étrangers infâmes n'a-t-elle point de bornes ! Sans cesse au Parlement on s'apprête à discuter la question de leur renvoi, pour cause d'utilité et de sécurité publiques [1].

Les légendes les plus étranges sont répandues sur les mystères du Laurium, sur ces navires chargés de trésors qui s'éloignent nuitamment des côtes de Grèce emportant les richesses du pays.

« On nous vole, on nous ruine, on nous dépouille, disent les petits journaux d'Athènes ; et le gouvernement tolère ces déprédations ! Quels moyens peut bien employer la compagnie pour amasser ces richesses ? Quel est leur talisman ? » — Le travail et la persévérance, bons Grecs d'Athènes, et pas autre chose ! Faites-en autant que M. Roux, et vous découvrirez son secret !

[1] Les politiques grecs sont enfin arrivés à leur but. — La Société franco-italienne n'existe plus, et M. Hilarion Roux a été dépossédé légalement des mines du Laurium. Dans le courant de l'année 1873, une décision parlementaire a attribué à l'ancienne Société une indemnité de plusieurs millions de drachmes. — Les Grecs exploitent seuls aujourd'hui leurs mines ; n'est-il pas à craindre qu'ainsi que dans le conte, la poule aux œufs d'or ne soit bientôt éventrée ?

Athènes, 25 février 1867.

Je n'avais point osé, jusqu'à présent, parler devant les Grecs du livre *la Grèce contemporaine*, ce livre célèbre dont on a voulu faire un pamphlet, mais que les étrangers établis à Athènes consultent comme le guide le plus véridique et le plus sûr. — Aussi quel fut mon étonnement d'entendre M. X..., ancien ministre, un de nos Grecs les plus spirituels me parler, tantôt, avec un véritable enthousiasme du chef-d'œuvre de notre compatriote. Je n'en revenais point.

« Quel esprit dépensé dans chaque page de ce livre, me dit-il, et comme tout est vrai, comme About a jugé les Grecs[1] ! Vous savez, ajouta-t-il, quel est le héros de certaine histoire? C'est M. X... — Ah! vraiment! — Et le pauvre Z..., comme il l'a dépeint! quel portrait frappant ! » Les noms des citoyens d'Athènes désignés par l'auteur de la *Grèce contemporaine*, me furent ainsi révélés un à un. Mais ce qu'il y a de plaisant, c'est que le personnage grec qui s'égayait avec tant de grâce sur le compte de MM. tels et tels, était lui-même indiqué dans le livre comme le héros d'une aventure des moins agréables.

[1] « Le caractère des Grecs modernes a peu changé. Je trouve dans le *voyage littéraire de Grèce* 1750, d'un Marseillais, M. Guys, de curieux détails sur « leur esprit remuant, léger, inquiet, aussi prompt à s'enflammer qu'à s'éteindre. »

Athènes, 26 février 1867.

Le roi m'a demandé hier, avec beaucoup d'intérêt, des nouvelles de son ami Amelot. Le vicomte Amelot de Chaillou, secrétaire d'ambassade de troisième classe, s'était trouvé, en 1863, par suite de l'absence de son ministre, chargé d'affaires de France, peu de temps après l'arrivée du roi dans son nouveau royaume. Le jeune diplomate, dont les saillies et l'originalité sont proverbiales dans notre carrière, devint bientôt pour le roi un compagnon indispensable. Il avait acquis sur Sa Majesté une telle influence que les Grecs en prirent même ombrage; mais, les desseins de notre Français n'ayant rien d'inquiétant, les terreurs des Hellènes ne tardèrent point à se dissiper.

Plus tard, lorsque partit M. Amelot, le roi voulant donner à son ami une marque éclatante d'estime, se disposait à lui accorder le grand cordon de l'ordre du Sauveur, lorsqu'on fit observer à Sa Majesté que les services et surtout l'âge du jeune secrétaire ne comportaient point une telle faveur; il se résigna à le nommer seulement commandeur.

On parle encore à Athènes des fêtes féeriques offertes au roi Georges par le vicomte Amelot : dîners champêtres, illuminations, soupers à l'Acropole, promenades. Jamais le faste et la galanterie française

n'ont été plus appréciés en Grèce qu'au temps où la France était représentée par ce charmant et spirituel diplomate.

Athènes, 26 février 1867.

Oh! siècle de Périclès, où êtes-vous? Nous sommes allés aujourd'hui, sur la route du Pirée, visiter dans une sordide maison, les produits artistiques que les Hellènes envoient à notre Exposition universelle. C'est aussi honteux que navrant, et cela dépasse toutes les bornes de la médiocrité et du mauvais.

En sortant de là, nous avons visité l'atelier du vénitien Lanza, aquarelliste assez distingué qui, établi depuis quatre ans à Athènes, professe la peintnre dans l'école du gouvernement. Cet Italien, paresseux, mais très-artiste, nous avouait que, depuis son arrivée à Athènes, il n'avait pas rencontré un seul Grec, parmi les élèves qu'il a eus, un seul qui eût des dispositions quelconques ou qui fût doué du moindre sens artistique.

« C'est fort bizarre, en vérité, ajouta-t-il; et ceci paraît difficile à croire : chez les gens de ce pays, si intelligents, si vifs, si merveilleusement doués pour toute chose, le sentiment de l'art n'existe pas; il n'est pas au monde de nature plus rebelle, plus réfractaire à la compréhension de l'art, au sentiment de la forme, à l'esthétique. » En effet, ici, musique,

peinture, sculpture : néant. Ce sens leur fait défaut. Les maisons et les édifices d'Athènes, dont quelques-uns ont assez d'apparence, sont l'œuvre d'architectes allemands; quant au pays il n'a rien produit. Il faut ajouter que la plupart des Grecs qui reviennent de Paris, de Londres ou de Vienne sont souvent les plus paresseux et les plus corrompus. De notre Paris, ils ne connaissent que le quartier Latin qu'ils ont habité, les bals publics, les petits théâtres et les cafés-concerts. Voilà ce qu'ils regrettent, voilà ce qu'ils envient de notre Babylone.

Phipps, étant invité à bord de la *Résistance*, madame Phipps dîne à la maison; pauvre charmante femme! Comme elle serait heureuse d'être mère ! comme elle nous enviait d'avoir André ! M. Bigot, élève de l'école d'Athènes, très-agréable causeur, passe la soirée avec nous.

Athènes, 27 février 1867.

M. Erskine nous réunit à la légation d'Angleterre avec nos marins français. On trouve que l'élégant Duperré a les façons des Tuileries, et ce langage un peu libre que les médisants reprochent à notre Cour de France. L'impératrice a pour M. Duperré une grande affection; le jeune marin est en correspondance avec elle et professe pour notre charmante souveraine un respect et un dévouement absolus.

Longue conversation avec mon vieil ami Della Minerva, ministre d'Italie. Quand nous parlons de Turin, de Cavour et du passé, ce sujet, pour nous, est inépuisable. Quoique fort indulgent, Minerva trouve mon chef trop passionné, et peut-être un peu trop cassant dans la façon dont il émet ses idées et ses jugements. J'ignore quels sont les rapports de M. de Gobineau avec ses collègues ; quant à moi, je n'ai jamais eu qu'à me louer de ses procédés à mon égard.

J'ai toujours eu de la sympathie pour les diplomates anglais, ceux du moins que j'ai rencontrés à Turin, Rome et Athènes. On m'en a souvent un peu voulu à ma légation; peu m'importe! Ici, sans la présence des Phipps, que deviendrions-nous?

M. de Gobineau part demain sur le *Forbin* pour visiter Égine, Poros, etc.

Athènes, 28 février 1867.

Le courrier de France nous apporte les nouvelles de Paris. Premières discussions à la Chambre. Le *Blue-Book* semble indiquer que la Turquie ne sera pas défendue à outrance par notre gouvernement.

Encore un revirement! Quelles girouettes sommes-nous donc en politique! Le contre-coup s'en fait sentir à l'étranger. Ici, par exemple, tantôt on nous fait des ovations, tantôt on imprime contre nous des injures et des menaces (comme celles de jeudi der-

nier envoyées à Paris), l'*Orsini grec*. Je m'étais presque laissé prendre à ce dithyrambe déclamatoire et haineux, où je croyais voir une conviction sincère. L'auteur n'a pas été poursuivi. Faut-il s'en étonner? Non, mais ce qu'il y a de plaisant, c'est que le même publiciste a écrit aujourd'hui, dans ce même journal le *Phôs*, les commentaires les plus élogieux du discours de l'empereur. — Et Dieu sait si nous l'avons acheté!

Athènes, 4 mars 1867.

Bal chez madame Feraldi au Pirée. Nous y allons seuls, mon collègue Phipps et moi; tandis que nos épouses, dédaigneuses des fêtes du Pirée, passent leur soirée ensemble. Le vent souffle; il fait froid et la route du Pirée n'est pas gaie à cette heure de nuit. Combien j'aurais préféré rester au coin du feu à Athènes. La maison du consul général de Danemark, le riche négociant Feraldi, est belle, presque somptueuse, mais elle me plairait davantage, située sur le boulevard Malesherbes. Tous nos officiers français et anglais de la *Renommée*, du *Forbin*, du *Catinat* et de la frégate anglaise la *Résistance* sont à leur poste. Seules, les dames du Pirée animaient la fête, les Athéniennes frayant peu avec leurs voisines du Pirée. Retour à trois heures du matin; notre voiture roule lentement, on n'entend que le bruit plain-

tif du vent; si quelques brigands en quête d'aventures rôdaient sur la route, nous serions de prise facile, aussi ne suis-je pas fâché de revoir mon logis. Les bandits grecs sont d'une impudence rare. Il y a quelques années, un attaché de la légation britannique a été arrêté sur cette même route du Pirée. Par précaution, nous avions nos revolvers.

Athènes, 8 mars 1867.

Ce matin, à sept heures, mon ministre vient me chercher en voiture pour aller au Pirée assister à l'enterrement d'un officier mécanicien de la *Renommée*, fort aimé de tous ses camarades. La cérémonie a eu lieu dans l'entrepont de la frégate. Tous les officiers en uniforme, les 400 hommes de l'équipage rangés de front, sous les armes. Après la messe, le corps a été descendu dans une embarcation qui contenait l'aumônier et les mousses, puis venait celle de l'amiral et de ses aides de camp, celle du commandant, les canots des officiers anglais envoyés en députation, et une partie de l'équipage de la *Renommée*.

La petite flottille, ramant avec lenteur, chaque canot suivant à égale distance, s'est dirigée vers le cimetière, situé à vingt minutes environ de la frégate. Le chef d'état-major, commandant Guéprate, a prononcé sur la tombe du pauvre officier André des

paroles touchantes, qui ont clairement démontré que ce camarade, pour être ainsi regretté de tous, devait être un homme d'intelligence et de cœur. Dans l'estimable corps de la marine, les officiers sont généralement peu indulgents les uns pour les autres; la cohabitation continuelle, en effet, laissant voir ouvertement les défauts de chacun.

Retour à Athènes avec les jeunes élèves de l'École. Celui que nous voyons le plus souvent et que j'apprécie le plus est M. Dumont; il me paraît un homme très-fin et de grand avenir. On lui reproche d'aimer à observer les gens, de les fréquenter, afin d'en tirer profit pour ses études du cœur humain, puis de les abandonner, le sujet une fois épuisé. Où est le mal?

Athènes, 10 mars 1867.

Dernier jour du carnaval grec. Grande foule dans les rues, quelques voitures remplies de masques sales et silencieux, quelques hommes déguisés en femmes, voilà ce qu'il m'a été permis de remarquer et pas autre chose. Promenade habituelle avec nos collègues anglais, le ménage Phipps sur l'inévitable route de Patissia.

CHAPITRE VII

ettres de M. Beulé. — Réponse. — État de la Grèce en 1867. Ses mœurs. — Ses aspirations. — Son avenir.

Athènes, 18 mars 1867.

Les lettres que je reçois de Beulé sont toujours in-ëressantes, pleines d'excellents conseils. Voici une es premières qu'il m'a écrites après notre arrivée.

« Paris, 31 janvier 1867.

« Merci de ton affectueuse lettre, mon cher ami, t je m'empresse d'autant plus de te répondre par e courrier, que je vous sais un peu tristes et ayant esoin d'être réconfortés. . . . .

« Prenez courage, mes bons amis ; on se fait à la rèce, on peut même l'aimer. La grande pierre d'a-hoppement, c'est l'absence de la petite fille. Mais ndré est si gentil ! les anémones et les cyclamens

vont si bien fleurir dans l'Attique! Faites des excursions, de grandes courses, à Éleusis, à Sunium, à Corinthe, par le paquebot. Février est souvent un beau mois, et la meilleure façon de goûter Athènes, c'est de quitter et de revenir souvent.

« As-tu reçu ma brochure sur la Grèce? Elle a produit quelque impression à Paris, et ramené quelques cœurs généreux que les défauts des Grecs ne rebutent pas, mais que le livre de X. avait réduits au silence. Aujourd'hui, on ne se tait plus et nous espérons amener une réaction raisonnable.

. . . .

« J'ai été bien sensible aux plantes cueillies par toi sur l'escalier de l'Acropole. Hélas! que j'ai été heureux sur ce pauvre petit rocher! Que d'émotions! que je me sentais jeune! quels rêves d'avenir! Comme je sentais la patrie à travers les mers! et comme les matinées étaient radieuses, le golfe bleu, Egine et l'Acrocorinthe vaporeux! A la première matinée pure, monte, avant huit heures, à l'Acropole, et tu comprendras ces impressions d'un climat qu'on n'oublie jamais. Nous menons ici la vie que tu sais: travail, spectacle, amis, quelques dîners que nous donnons et recevons; je fuis le monde officiel, qui, bientôt, me fuira encore plus que je ne le fuis; je goûte le charme d'être libre dans un pays qui ne l'est pas. J'aimerais mieux plus d'accord, et je ferai mes efforts pour contribuer à reconquérir nos garanties, sinon comme député, ce qui est à peu près muré, du moins comme publiciste.

« Adieu, mon cher ami, et bon courage. Notre ménage fait au vôtre les plus sincères amitiés et lui envoie tous ses vœux. Que ne sommes-nous avec vous, comme à Rôme !

« A toi de cœur.

« BEULÉ. »

Dans les lettres suivantes, mon ami l'académicien m'accuse de résister à la séduction du pays. Aussi, lui ai-je adressé ce matin une longue épître pour lui expliquer les raisons qui m'empêchent de partager ses illusions.

« Tu trouves, mon cher ami, que je manque un peu trop d'enthousiasme à l'égard des Grecs, et tu me reproches de me laisser influencer par le milieu dans lequel je vis.

« Hélas ! ce ne sont que des faits cependant que je te raconte, et dans toute la sincérité de mon âme, sans passion et sans esprit de parti, je t'écris ce que je vois. L'auteur spirituel que l'on accusait d'avoir forcé les couleurs dans sa *Grèce contemporaine* de 1858, aurait beau jeu aujourd'hui, et ses études sur la Grèce de 1867 seraient, à coup sûr, encore plus intéressantes. Au temps où il écrivait son livre, il existait alors une Grèce à peu près gouvernée, à peu près administrée; la reine Amélie ne donnait pas seulement des fêtes, elle traçait des routes, et s'occupait de ses sujets en même temps que de ses fleurs; tandis que sous le jeune et excellent roi, Georges Ier,

tout marche à la grâce de Dieu, et Dieu, il faut bien le reconnaître, semble avoir négligé ce coin de terre, laissant à ses enfants le soin de se tirer eux-mêmes d'embarras. Or, comme les susdits enfants ne comptent que sur les trois puissances protectrices : la France, la Russie, l'Angleterre pour les tirer d'embarras, il en résulte que jamais leurs affaires n'ont si mal marché. Cette comédie de régime constitutionnel qui se joue en Grèce finira par devenir un drame lugubre; il est vrai que les Grecs inventés, faits et surfaits par les libéraux d'Europe, se chargent eux-mêmes de détruire les illusions qu'on pouvait avoir formées sur leur compte.

« Il est impossible de rencontrer un peuple plus vaniteux, plus hâbleur et à la fois plus inerte, et dans lequel il y ait moins de ressources que les quinze cent mille sujets du jeune prince danois. — Mais, combien l'habitant des campagnes diffère de celui des villes? se hâte-t-on régulièrement d'ajouter, lorsqu'il s'agit de juger les Athéniens; je n'ai pas rencontré un Grec qui ne se soit empressé lui-même de faire cette distinction. « Si vous saviez comme nos « insulaires, nos paysans sont énergiques, labo- « rieux, honnêtes, là est l'avenir, la force de la na- « tion. » « — Très-bien, mais comme depuis que la Grèce moderne a été constituée en État, l'administration, le gouvernement, la direction politique est livrée exclusivement aux mains des citoyens d'Athènes, et qu'on ne saurait juger un peuple que par ses représentants, par les résultats et par les faits,

les reproches adressés subsistent et subsisteront toujours.

« Comme aux temps les plus florissants de l'antiquité, les Grecs modernes aiment à apprendre et recherchent avidement l'instruction. Les cours de l'Université d'Athènes sont gratuits, et de toutes les parties chrétiennes de l'Orient, de Smyrne, d'Alexandrie, de Constantinople, les étudiants accourent à Athènes. Les écoles primaires sont fort bien tenues dans les petites villes et même dans les campagnes. Je me souviens que me trouvant à Mégare, je visitai l'établissement où les jeunes Mégariens, descendants d'Épiménide, apprennent à lire dans la langue de leurs aïeux les hauts faits de ces mêmes ancêtres. Plus de cent enfants des deux sexes étaient réunis dans une grande salle. L'ami grec qui m'accompagnait interrogea les élèves, et ceux-ci lui répondirent avec un à-propos et une aisance singulière. — Je doute fort que dans beaucoup de villes de France de trois ou quatre mille âmes, chiffre de la population de Mégare, on eût pu trouver une école libre dirigée avec autant d'intelligence, et surtout fréquentée avec autant d'assiduité. Mais à quoi aboutit cette diffusion de l'instruction primaire? Ce serait, à coup sûr, un argument précieux pour les adversaires de l'éducation publique et obligatoire.

« Chaque année, la Grèce envoie en Allemagne et surtout à Paris un nombre relativement fort élevé de jeunes étudiants, dans le but de suivre les cours de nos écoles de Droit, de Médecine, des Mines et des

Ponts-et-Chaussées. — Après trois ou quatre ans de séjour à Paris, ces étudiants reviennent à Athènes, transformés en médecins, avocats ou ingénieurs.

« De leur voyage en Europe, ils ont rapporté chacun un diplôme, mais voilà tout ! — Inutile d'ajouter qu'il leur est littéralement impossible de trouver une clientèle en Grèce, et d'utiliser le plus ou moins de connaissances qu'ils ont acquises. Il faut vivre cependant. C'est alors que par tous les moyens on doit, sous peine de jeûner, devenir employé, député ou ministre, afin de prendre part, ainsi que les autres, aux faveurs du pauvre budget. Les cafés de la *Belle-Grèce* et de la route de *Patissia* sont encombrés de ces oisifs, retour de Paris ; là les actes du gouvernement, les incidents, les événements du jour sont discutés, commentés, critiqués depuis le matin jusqu'au soir, avec une violence et une acrimonie singulières. Les mécontents, faut-il le dire, sont en plus grand nombre que les satisfaits, et ainsi se dissipent en discours stériles, en rêves dangereux et irréalisables, une activité, une intelligence et des heures plus précieuses encore. Et cependant, quel pays aurait plus de débouchés à offrir à l'initiative individuelle ?

« Tout est à créer en Grèce. Ni industrie, ni commerce, les champs autour d'Athènes sont déserts et arides, les routes n'existent pas ou sont effondrées lorsqu'elles existent ; pas une usine, pas un chemin de fer. Ai-je besoin de te dire que le fameux chemin de fer du Pirée à Athènes, qui de ton temps était

déjà en projet ou même en construction, n'est pas encore commencé? Cinq kilomètres de plaine! En Angleterre, il ne faudrait pas un mois pour terminer ce gigantesque travail.

« — Comment, au milieu de cette inertie, de cette incurie honteuses, ne se trouve-t-il pas des jeunes gens énergiques et industrieux, qui songeraient, avant de conquérir Constantinople, à utiliser les ressources que peut offrir le pays? Voilà ce que se demande l'Européen, après un court séjour à Athènes.

« Peu à peu, lorsque l'étranger s'est familiarisé avec les mœurs et les usages, le mystère s'éclaircit, et il s'explique de quelle façon les habitués des cafés et les éternels promeneurs d'Athènes trouvent leur subsistance en fumant des cigarettes et sans fatiguer par un travail quelconque leur corps et leur esprit. Un député, ancien ministre, m'a initié, dernièrement, à cet étrange secret.

« Vous savez, me dit-il, que la Grèce est pauvre, bien pauvre, et que notre malheureux budget de vingt-quatre millions est grevé, chaque année, de deux ou trois millions de déficit. — Pourtant, nous n'avons ni armée sérieuse, ni marine; cinq mille hommes et trois navires! l'administration, la police, la justice, vous les connaissez! — Nous ne consacrons pas deux cent mille francs aux travaux publics.

« Eh bien! le croiriez-vous, cet État si pauvre dépense, chaque année, de douze à quatorze millions,

devinez, en quoi? en pensions! — Tout citoyen ayant pris part à la haute direction de l'État, a, par cela même, droit de vivre aux dépens de la Grèce. Nul n'a traversé des fonctions politiques, sans être inscrit sur le livre des pensions. Chaque ministre (et vous savez, hélas! si les cabinets se succèdent en Grèce) arrivant au pouvoir, prend soin de l'attribuer à lui, à ses parents, à ses amis politiques une petite rente de douze, de six, de trois cent drachmes. — C'est peu, sans doute, mais on a du patriotisme et il ne faut pas épuiser la mère-patrie!

« Voilà le secret, voilà ce qui explique que tant de citoyens se promènent dans les rues d'Athènes, calmes et satisfaits, n'ayant d'autres soucis que de discuter les nouvelles et de manger une fois l'an, à Pâques, un agneau bien rôti, à la Pallicare. »

« Le Grec des îles et des côtes est né marin. Sur tous les points du globe, on aperçoit le petit pavillon bleu et rien n'égale le courage, la persévérance et le sang-froid du matelot des Cyclades. Sans se préoccuper un instant des dangers qu'il va courir, on le voit, sur un pauvre bateau massif et sans agrès, s'embarquer du Pirée pour l'Amérique et revenir trois ans après, avec un petit pécule. Plusieurs d'entre eux réussissent; les fortunes considérables des négociants grecs de Londres, de Marseille, de Livourne et d'Alexandrie n'ont pas eu d'autre origine, et elles témoignent de cette merveilleuse aptitude du Grec pour le commerce. N'est-il pas singulier, dès que l'on pénètre sur le sol attique, de voir disparaître

qualités rares, ces dons précieux qui rendent si
éressants les habitants des Iles, et de voir ces qua-
s remplacées par une insouciance, une paresse,
n'ont d'égales qu'une insupportable vanité !
« Les Grecs établis en Europe et en Orient recon-
ssent et déplorent, sans se l'expliquer, cette
ériorité de la mère-patrie et de la race indigène.
forment, sans doute, les vœux les plus ardents et
plus sincères pour la réalisation de la Grande
e (l'empire grec à Bysance). Ils offrent volon-
s leur souscription pour les Crétois et le co-
é hellène. Toutefois, ils se gardent bien de re-
ir au pays natal, de se mêler, en quoi que ce
t, à la politique nationale et surtout d'associer
rs intérêts commerciaux aux intérêts publics
la patrie. Plus d'un, jadis, a doté Athènes de
sées, d'écoles et a légué à la capitale des som-
s considérables, lesquelles sommes, entre paren-
ses, n'ont pas toujours reçu la destination indi-
e par l'opulent donateur. Ce zèle, depuis quel-
s années, semble s'être ralenti, et les Grecs
blis hors de Grèce n'ont pas besoin d'un long
our en Europe pour perdre leurs illusions et ap-
cier sainement l'état présent et l'avenir du jeune
aume.

« Les plus sceptiques ou les plus sages d'entre
t n'entrevoient, pour la Grèce, que deux alter-
ives : devenir une province russe ou retomber
s la domination des Turcs. Quant à former une
ionalité sérieuse, à vivre d'une vie propre, c'est

sans doute une troisième alternative, un autre idéal, mais, à vrai dire, ce noble idéal est bien difficile à réaliser, et pour l'accomplir, il faudrait un tempérament autre que celui des Grecs modernes. Les factions qui déchirent ce malheureux pays ne sont pas l'unique cause de cette impuissance; d'autres causes fatales s'opposeront toujours à l'accomplissement du rêve caressé, plus ou moins franchement, par les Philhellènes. Tenter de reconstituer des nationalités éparses, mais encore vivantes, telles que les Italiens, les Allemands, les Slaves, par exemple, est œuvre difficile et souvent dangereuse; mais vouloir rendre l'existence à un cadavre et faire renaître des cendres un peuple à jamais enseveli sous ses ruines, est une œuvre qui peut, à la rigueur, séduire, pendant quelque temps, l'imagination des poëtes, des savants et des idéologues; mais lorsqu'on se donne la peine d'étudier l'entreprise et de juger froidement les résultats acquis, on comprend qu'encourager une pareille folie et donner de l'espoir à quelques malheureux, victimes naïves de leur conviction, est une cruauté et un jeu sinistre.

« Il suffit d'avoir résidé quelque temps à Athènes pour voir que ce fantôme de peuple, cette ombre de royauté, ce semblant de constitution, ce semblant d'administration, cette réduction de capitale ne trompent plus personne. Les Trois Grandes Puissances qui, dans l'intérêt de leur égoïsme, de leur rivalité ou abusées, peut-être, par une étrange illusion, ont élevé cet édifice de plâtre et de toile peinte, com-

prennent, après une expérience de trente ans, que le jour où ils cesseraient de soutenir l'échafaudage et abandonneraient à ses propres inspirations, je ne dis pas à ses propres forces, le mannequin qu'elles ont mis sur pied, tout rentrerait dans le néant. — Il serait plus aisé de relever de ses ruines et de rétablir dans toute sa splendeur et son intégrité l'Acropole de Périclès, avec ses temples, ses chefs-d'œuvre, ses héros et ses dieux que de faire de la Grèce, en 1867, un État sérieux.

Sans doute, mon cher Beulé, ne me hasarderais-je pas à te dire toutes ces vilaines choses, si j'étais devant toi. Tes convictions sont autres que les miennes, et je n'ai pas l'espoir de te ramener à mes idées; comme toujours, tu me trouveras, j'en suis sûr, violent, excessif, passionné. Hélas! je suis trop vieux pour changer de caractère, sinon d'opinions. Tu me supportes ainsi et même tu veux bien m'aimer tel que. C'est ce qui me rassure, c'est l'important. Nous t'envoyons nos meilleures amitiés, ô Philhellène! et du fond du cœur.



CHAPITRE VIII

Dîner chez le commandant du *Forbin*.— Arrivée de M. Du Boys d'Angers, secrétaire, et d'un attaché, M. Balny. — Départ des Phipps.— Nouvelles graves de France.—Le roi Georges, sa situation à Athènes. —Dîner offert par le roi à la Légation de France.—Entretien avec le roi.— Visite au ministre d'Italie. — Départ du roi. — Départ des Garibaldiens. — Fête de l'Indépendance hellénique. — Le vieux Canaris. — Promenade à Phalères. — Arrivée du prince Jean, oncle du roi. — Mauvaises nouvelles de France. — M. Schneider remplace M. Walewski à la présidence du Corps Législatif. — Réception du corps diplomatique par le prince Jean. — Arrivée de voyageurs français. — Excursion au Pentélique.

15 mars 1867.

L'*Arcadie* est arrivée hier au Pirée, portant des volontaires italiens et Ricciotti Garibaldi. Les ovations recommencent sous les fenêtres de la légation de France, et, grâce à notre silencieuse et sympathique attitude, grâce à l'inertie trois fois incompréhensible des bons Ottomans, je crois décidément, en dépit des prévisions de mon chef, que l'insurrection crétoise a quelques chances de succès. Notre gou-

vernement protége et facilite l'emprunt de 40 millions que M. Reniéri, sous-gouverneur de la Banque d'Athènes, est venu proposer à Paris, après avoir échoué à Londres. Le ministère Tricoupis, qui devait tomber, semble avoir acquis une nouvelle force ; le printemps favorise les soulèvements dans les campagnes, enfin, les actions hellènes semblent hausser en Europe. Tant mieux pour eux, mais combien je serais plus sympathique au réveil de cet impuissant dormeur, s'il nous était permis d'en suivre les intéressants développements dans une bonne petite ville d'Allemagne, ou au milieu des montagnes de Suisse. L'ambassade de Berne, voilà mon idéal, à moi !

Le roi a envoyé à André une grande voiture pleine de joujoux de toute espèce, avec ces mots : « Sa Majesté à M. André d'Ideville. » Le procédé est délicat et de très-bon goût. Mon fils rencontre chaque jour le jeune roi, tantôt à pied, tantôt à cheval, et depuis que sa gouvernante lui a fait crier un beau jour : « Vive le Roi ! » le petit diable répète le cri, du plus loin qu'il aperçoit son roi Georges I[er]. Ce dernier prend l'enfant, le caresse, de là, l'intimité entre les deux exilés de leur pays.

Bien que les affaires se compliquent et que la présence du souverain paraisse nécessaire, le jeune monarque tient bon et persiste à passer les mers pour jouir de ces quatre mois de congé.

Athènes, 16 mars 1867.

Comme je l'avais prévu, le climat de Grèce m'est fatal ; je viens d'éprouver une violente crise de foie. Malgré mon état de souffrance, je suis encore assez valide pour assister au dîner qui nous est offert par le commandant du *Forbin*. Le second de M. Duperré, le lieutenant des Essarts, est un officier de mérite, ainsi que M. de Lesguern, jeune enseigne ; à eux trois, avec le docteur, ces messieurs composent tout l'état-major. Les appartements du *Forbin* sont très-élégants ; c'était jadis, je crois, un yacht affecté à notre souveraine : aussi ne voit-on que portraits de l'Impératrice et du Prince impérial. M. Duperré, du reste, est toujours l'aide de camp honoraire de Son Altesse.

Athènes, 19 mars 1867.

Nous passons la journée chez le comte Della Minerva. Très-confortable intérieur de célibataire, jardin soigné avec amour et basse-cour intéressante. Deux grands arbres, ce qui est rare à Athènes, et fleurs à profusion. C'est en Grèce que notre excellent ministre veut se retirer, lorsqu'il prendra sa retraite. Si ce n'était le rôle un peu singulier qu'il a joué à Rome, comme dernier envoyé du roi de Sardaigne

auprès du Saint-Siége, j'aurais pour M. Della Minerva une estime sans réserve.

Athènes, 23 mars 1867.

Voilà notre légation au complet par l'arrivée d'un second secrétaire, M. Du Boys d'Angers, et d'un attaché, M. Balny. Je connaissais Du Boys, depuis le collége Rollin, où nous avons fait nos études ensemble : depuis mon dernier voyage en Anjou (1855), je ne l'avais point revu. Il y a bien des années de cela, et que de chers et douloureux souvenirs sa présence me rappelle !

Du Boys, longtemps attaché à La Haye, à Naples et à Madrid, vient d'être nommé récemment secrétaire. C'est un garçon riche, indépendant et sans ambition aucune. Son père, Premier Président à Orléans, désire vivement qu'il continue sa carrière, quelques années encore. Mon nouveau collègue est d'une nature triste et un peu sauvage ; c'est un homme sûr, et il paraît aussi enchanté que je le suis moi-même, de notre rencontre à Athènes.

M Fernand Balny est originaire des environs de Compiègne ; son père est un propriétaire très-riche qui, étant dans les affaires, est ravi d'avoir un fils diplomate. Le jeune homme est, je crois, intelligent, mais j'ai rarement rencontré autant d'assurance chez un débutant. Celui-là ne se laissera pas oublier.

22 mars 1867.

Garibaldi *junior* est encore dans nos murs: on lui fait bien quelques ovations partielles, on l'invite à dîner sur l'herbe, à l'Acropole, mais le gouvernement se tient sur la réserve, craignant de compromettre les excellentes dispositions de ses bons alliés les czars Napoléon et Alexandre. Hier, j'ai vu au théâtre, qui, pour la première fois depuis mon arrivée, ouvrait ses portes, une tragédie insensée, *Agathoclès*. Ce qui m'attirait était la présence de Ricciotti; il est bien, sa tête est expressive, douce, énergique. Ce jeune lionceau égaré en Attique, m'a rappelé le vieux lion. M. Della Minerva, chez lequel je dînais ce même jour, et qui a vu souvent son jeune compatriote, le trouve très-sensé, plein de tact et de sagesse. Ricciotti a habité l'Angleterre et a reçu une excellente éducation; il apprécie les Grecs à leur juste valeur, mais doit attendre ici les ordres de son père. Irons-nous en Crète ou en Thessalie, voilà la question?

Le voyage du pauvre roi George est, encore cette fois, ajourné; serait-il privé de vacances et chargé de devoirs extraordinaires? Voilà ce qu'on gagne à être roi d'un royaume hellénique et souverain d'un peuple à aspirations. Ah! je les connais maintenant, les peuples à aspirations, et comme je bénirais du fond

du cœur l'Excellence du quai d'Orsay qui m'enverrait dans un pays où il n'y aurait pas d'aspirations! Mais quel peuple, aujourd'hui, n'a pas les siennes, latentes ou déclarées?

Athènes, 2 avril 1867.

Les préparatifs du départ de nos amis les Phipps nous font tourner de tristes regards vers la France. Si nous n'avions pas cette perspective, je sens que cet ennui immense, cette tristesse qui me paralyse finirait par m'étouffer. L'arrivée du courrier, une fois la semaine, me fait passer la journée du jeudi, mais le lendemain, le surlendemain, rien ne peut me sortir de ma torpeur. Ici, les événements ne m'intéressent plus; j'ai à peine l'énergie de travailler et de lire; jamais ma santé ne m'a autant préoccupé; et je m'aperçois que mon caractère change de jour en jour.

Athènes, 3 avril 1867.

Nous avons embarqué, ce soir, à cinq heures, au Pirée nos seuls amis d'Athènes, les accompagnant du regard et désespérés de ne pouvoir, avec eux, voguer vers la France.

Le courrier nous apporte des nouvelles parlemen-

taires assez importantes : les débats de la Chambre, les discours de Thiers, Favre, Olivier et Rouher. Eh bien! on répond, de l'autre côté du Rhin, aux observations faites par nos députés sur l'attitude menaçante de la Prusse, par la publication des traités d'alliance de cette puissance avec la Bavière, les États de Darmstadt, de Bade, etc. L'union militaire de l'Allemagne est consommée. Quel rôle joue donc M. Benedetti? C'est monstrueux! Quant à M. de Bismarck, en agissant ainsi, il fait preuve de bon Allemand, il continue son œuvre d'audace, et certes il fait bien, puisque nous le permettons, et que volontairement nous abdiquons notre suprématie. — « Grande Italie, grande Allemagne, petite France! » Je me souviens avoir dit ce mot dans un des bureaux de la Direction politique. Trois jours après le prince de la Tour-d'Auvergne m'écrivait de Londres d'être plus prudent... N'avais-je pas un peu raison, cependant?

Ici, rien de nouveau; les événements d'Europe sont attendus avec une vive impatience. Le roi n'a pas renoncé à son voyage, mais ce voyage est encore retardé. Le reproche, le plus amer, et le moins justifié, que l'on adresse généralement au roi, est son éloignement de la politique, son abstention et le peu de soucis qu'il semble prendre des affaires de son royaume. « Mais, me disait aujourd'hui un Grec, si notre souverain agissait autrement, s'il voulait imposer sa volonté et agir par lui-même, il serait ou assassiné dans quinze jours, comme Capo d'Istria, ou chassé, comme l'a été son prédécesseur, le roi

Othon. » Le roi Georges comprend parfaitement sa situation et s'en tire à merveille; croit-on donc qu'il soit facile de gouverner en Grèce, constitutionnellement? Le meilleur moyen est de s'abstenir et de laisser faire. N'est-ce pas l'idéal de la monarchie parlementaire de posséder un monarque qui ne se mêle de rien? Croyez bien que pour un roi de vingt ans, il est plein d'esprit, de sagesse et de prudence. Il jouit de sa situation d'une façon très-intelligente, à son point de vue. N'a-t-il pas une grande existence, une bonne maison, des chevaux, le titre de Roi, une petite Cour et l'avenir assuré? Les trois Puissances lui ont, en effet, assuré douze mille livres sterling de rente, en cas de chute.

Beau rêve, en effet, pour un jeune enseigne de la marine danoise, un simple petit prince ignoré, cadet de famille, sans avenir et sans fortune personnelle! Depuis l'année 1863, que le roi Georges a été choisi, par les Puissances et par le peuple grec, pour occuper le trône d'Agamemnon, il n'a pas commis de fautes, et pour un roi qui débute à seize ans, ce n'est point trop mal. Son premier acte à été de renvoyer en Danemarck, après l'avoir gardé un temps raisonnable, son royal gouverneur et conseiller, le comte Sponneck, par ces deux excellentes raisons : la première, c'est que ce Danois était fort impopulaire auprès des Grecs, et la seconde, c'est que le Mentor était désagréable à son Télémaque.

Athènes, 5 avril 1867.

Le roi reçoit à dîner toute la légation de France, le ministre, MM. Du Boys d'Angers, Balny et moi. Chaque fois qu'un nouveau diplomate, quel que soit son grade, prend possession de son poste à Athènes, le roi, dont les distractions sont peu variées, invite toute la légation à laquelle appartient le débarqué. Dîner excellent et fort bien servi, comme d'habitude; mais cette séance d'une heure, debout, pour permettre au roi de s'entretenir en particulier avec chaque convive, me paraît bien inutile.

Le maréchal de la Cour m'avait prévenu, avant le dîner, que le roi me priait de passer la soirée avec lui. Aussi lorsque, à neuf heures, les convives se furent retirés, sur un signal donné par Sa Majesté, je suivis le maréchal et pénétrai dans les appartements. Je fus le seul de la légation honoré de cette faveur que, jadis, je partageais régulièrement avec l'ami Phipps, M. Rodostamos et le capitaine Funk. On joua au piquet; puis, pendant une demi-heure, au baccarat, et, à minuit et demi, le roi se retira, après avoir assez royalement perdu.

Quoi qu'on en dise, je persiste à trouver que S. M. Georges Ier a beaucoup de bon. Je voudrais savoir comment se comporteraient à sa place ceux qui le critiquent si amèrement; il est plus fin et plus

malin que la plupart de ceux qui le jugent, et à vingt ans, seul, sans conseils, sans éducation spéciale, il se tire à merveille de ses délicates fonctions. Ce soir, il m'a parlé avec une grande confiance; la sincérité charmante, la naïveté avec laquelle il m'a conté ses projets et ses espérances d'avenir m'a autant touché qu'intéressé. « J'ai reçu ce matin de Saint-Pétersbourg, m'a-t-il dit, une lettre de ma sœur Dagmar; elle veut me marier; vous savez à qui? Réussira-t-elle? Je l'espère. » Et en même temps le roi me montrait avec orgueil une ravissante photographie de jeune fille. » Elle est si jolie, ma fiancée, ajouta-t-il, que je n'ose croire à mon bonheur. Il est vrai que ma cause est entre bonnes mains; ma sœur est meilleur diplomate que moi; quelle femme séduisante, si vous saviez! Elle sera impératrice de Russie, comme ma sœur Alexandra reine d'Angleterre. En vérité, quand je songe à notre famille, sa fortune me semble extraordinaire; mon père n'avait aucune chance d'arriver au trône, lorsque la mort du roi Frédéric VII lui a donné la couronne de Danemarck. Dans le siècle où nous sommes, lorsque les trônes deviennent si rares, mon père, petit prince danois de branche cadette, aura ses deux filles grandes souveraines et ses deux fils rois. — N'est-ce pas fort beau! »



Athènes, 8 avril 1867.

Promenade à Képhissia organisée par M. de Wagner. Un peu d'eau, des arbres, route assez pittoresque, mais presque impraticable en voiture. C'est la seule promenade à deux heures d'Athènes, où l'on trouve vraiment un peu d'ombre et de fraîcheur ; mais il faut risquer de se casser le cou ou de briser sa voiture. Chaque fois, même chanson ! quel triste pays, surtout quels habitants ! Et combien peu ils auraient à faire pour rendre leur pays agréable. — Quand on songe que de peur d'exciter dans la rue une émeute de cochers, émeute qui pourrait, il est vrai, renverser la dynastie, le gouvernement entrave la construction du chemin de fer du Pirée à Athènes, dont la concession a été donnée il y a plus de dix ans.

Visite matinale au ministre d'Italie. Nos garibaldiens sont partis pour Corfou et Brindisi. Malgré les ovations particulières qu'il a reçues, Ricciotti Garibaldi, après s'être entendu avec le prince héritier, le roi et Commondouros, quittera le sol attique, sans que l'offre de son bras ait été acceptée. — L'ambition cède le pas à l'amour. Le sort en est jeté. Nous partons à la conquête d'une adorable princesse, ce qui vaut mieux, et ce qui est plus sûr que la conquête de Candie et de Constantinople.

Le Roi s'embarquera le 22 de ce mois avec sa

maison militaire et Rodostamos ; il passera par Paris avant d'aller à Saint-Pétersbourg, but du voyage et de nos rêves.

Athènes, 9 avril 1867.

Ricciotti Garibaldi a quitté Athènes, avec une centaine de ses volontaires, passablement furieux ; en effet, malgré l'accueil chaleureux des avocats et de quelques Italiens épars à Athènes, malgré les dîners sur l'herbe, à l'Acropole, offerts au jeune héritier de la Révolution, le comité et le gouvernement ont prudemment décliné ses offres de service, ne voulant pas compromettre les bonnes dispositions des trois Czars, Napoléon, Alexandre et Guillaume.

Le gouvernement de la reine Victoria a déclaré au Parlement qu'il maintient sa neutralité au sujet du différend grec. Que répondrait la Porte à une proposition officieuse des puissances d'abandonner la Crète, ou de lui accorder son autonomie ? On prétend que le Grand-Vizir aurait répondu à notre ambassadeur : « Il faudra un second Navarin pour nous faire abandonner la Crète. » — Dieu nous préserve de jamais entreprendre une expédition pour les Hellènes ! D'ailleurs, ne sommes-nous pas assez occupés chez nous ?

En France, l'irritation contre la Prusse me semble arriver à l'état aigu. A chaque courrier je m'attends à une grande nouvelle. C'est de ce côté seulement

que nous devrions diriger nos efforts. Par exemple, notre empereur devrait, et sans hésitation, commencer par casser aux gages M. Vincent Benedetti.

Notre Exposition universelle du Champ-de-Mars s'est ouverte sans grand fracas, paraît-il. Les journaux sont pleins de descriptions si complètes, si détaillées, qu'en vérité il me semble avoir assisté à la cérémonie.

Athènes, 10 avril 1867.

C'est aujourd'hui la fête de l'*Indépendance hellénique*. *Te Deum* à la cathédrale, le corps diplomatique et le roi y assistent en grand gala. Fanfares, musique, haies de soldats, rien ne manque. J'aperçois avec surprise le vieux Canaris que je croyais mort depuis longtemps. Ce grand amiral, ce vaillant brulôtier chanté par Byron et par Lamartine est encore fort bien sous son costume de pallicare. Le général anglais Church devenu général hellène, constitue, avec Canaris, les derniers débris de la guerre de 1829.

Le Roi vient d'envoyer à son petit ami André d'Ideville, des photographies signées de sa main. Cette gracieuse attention sera un souvenir d'Athènes. Malgré mon attachement pour Sa Majesté et mon désir d'être témoin de son bonheur conjugal, je crois que nous n'aurons pas le plaisir d'être présenté à la

armante reine. Le climat d'Athènes me serait fatal, le sens.

Athènes, 11 avril 1867.

Promenade jusqu'à Phalères. La route est dans un piteux état, que nous sommes forcés de mettre ed à terre; le paysage, malgré le beau ciel bleu, st d'une morne tristesse; point d'arbres, sauf quelues oliviers échappés à l'incendie des Turcs, pas une eule habitation. Comme nos vœux ardents nous onduisent en France!

C'est sur la belle plage de Phalères que viennent baigner les Athéniennes; tout ici est à l'état sauige.

M. Du Boys part demain pour Beyrouth.

Athènes, 12 avril 1867.

Arrivée de l'oncle du Roi, le prince Jean, duc de hleswig-Holstein, qui doit, en l'absence de son veu, occuper la régence du royaume.

Le courrier nous apporte d'inquiétantes nouvelles Paris. Remplacement du comte Walewski, présint du Corps législatif, par M. Schneider; interpeltion au Parlement de Berlin, par M. Benigsen, sur s velléités de la France d'acheter le Luxembourg.

L'indignation de l'Assemblée prussienne aura du retentissement en France. Dieu veuille que notre Exposition pacifique et universelle ne soit pas interrompue par le bruit du canon! Pour moi, je crois, au début de la guerre, à un premier échec de nos troupes; puis à un triomphe et à un énergique et formidable retour. La haine et l'amour-propre nationaux surexcités et portés à leur comble nous feraient accomplir des prodiges.

Athènes, 12 avril 1867.

Le prince Jean reçoit le Corps diplomatique. A chacun de nous, ministres et secrétaires, il adresse la parole dans sa langue d'une façon très-gracieuse. Le premier devoir d'un prince n'est-il pas d'être aimable et polyglotte?

Le prince est un homme de quarante ans, qui paraît intelligent, et on est persuadé ici qu'il suppléera fort bien le jeune souverain pendant son absence. Sa besogne est, du reste, facile, s'il consent à ne rien faire. Il est fort sage au roi Georges de ne pas laisser, même pas pendant deux mois, le palais inoccupé et le trône libre. Sans doute se souvient-il du pauvre roi Othon, qui, pour avoir fait un voyage de quinze jours, a retrouvé, en débarquant au Pirée, la place prise par la révolution. Quelle révolution, grand Dieu! et par qui était-elle fomentée?.....

Nous en savons trop long à ce sujet pour oser le dire. Les temps ne sont point encore venus de faire des révélations, mais elles seront faites.

Athènes, 13 avril 1867.

Le vent souffle, aujourd'hui, avec une extrême violence ; mais dans le jardin du roi on s'en aperçoit peu. C'est l'endroit d'Athènes, après la divine Acropole, que je préfère. Il est vert, ombragé, rempli de parfums enivrants ; comme il ferait bon s'y promener après une de nos bonnes pluies de France, alors que les senteurs des champs remplissent l'atmosphère, et que la campagne a un charme inexprimable. Malheureusement, ici, la pluie est chose inconnue ; toujours cette poussière blanchâtre, ces ouragans de sable, ce vent du désert qui aveugle, qui dessèche, qui énerve, l'horrible sirocco, enfin !

Athènes, 14 avril 1867.

Promenade à la musique de *Patissia* avec M. de Wagner ; sa conversation, agréable et souvent spirituelle, fait passer sur le dénûment de l'endroit. Le ministre prussien a beaucoup voyagé ; il raconte bien. A Athènes, le paysage n'est vraiment beau qu'un seul instant, au coucher du soleil. Les mon-

tagnes revêtent alors des teintes rosées, délicieuses; puis, au moment où le soleil disparaît, elles prennent un ton foncé violacé que je n'ai remarqué nulle part ailleurs. Mais ces beautés froides ne tardent pas à vous lasser. Cette végétation scrofuleuse, rabougrie, ces terres incultes, ces habitants oisifs qui promènent leur ennui national tout le long du jour, ces costumes ridicules, ce dandinement efféminé des héros de 1829, l'absence de toute industrie, de tout commerce, le souvenir de la mauvaise foi et des exigences de ces gouvernants, leur nullité, tout cela réuni prend un corps, une forme et se résume dans l'esprit si bien que, lorsque la passion de l'archéologie ne vous soutient plus, et que la maladie y aide, l'exil devient odieux et insupportable. Notre France est si belle ! Quelle est la petite ville de province qui n'offre plus de ressources d'industrie et d'activité que cette capitale de carton improvisée sur des ruines surfaites? Si la Grèce n'avait eu le bonheur de produire des artistes, des poëtes et des orateurs sublimes, tous ses héros, réduits à leur véritable proportion, seraient bien oubliés. — Je n'en admire qu'un seul parmi tous : c'est Alexandre, et encore n'était-il pas Grec !

Athènes, 15 avril 1867.

Des voyageurs français, de vrais touristes, nous arrivent; c'est une rare bonne fortune. Je les conduis à l'Acropole, M. de Jenlis, attaché à Constantinople, son frère et ses amis resteront quelques jours. Autant que j'ai pu en juger, ce jeune collègue m'a paru instruit, gai et aimable; quelle ressource il serait, ici, dans notre désert. Si je n'avais pas l'École d'Athènes, ce serait à périr d'ennui.

Athènes, 17 avril 1867.

Excursion au Pentélique. Déjeuner au couvent grec, quelques beaux ombrages, un ruisseau, des lauriers rose; presque une vallée de Tempé. Mais pour y arriver, quelle série interminable de champs arides et de landes avons-nous traversée sur une route effondrée en plusieurs points. Et la perspective de devenir l'otage de brigands! N'est-il pas honteux d'être obligé de se faire accompagner par un peloton de gendarmes, chaque fois que l'on sort de la ville? La précaution est, cependant, nécessaire. Nous rentrons à la nuit tombante; les cris des chacals nous escortent jusqu'aux portes d'Athènes.

22 avril 1867.

Voici le nom des personnes qui accompagnent le Roi dans son voyage à travers l'Europe civilisée :

L'Ionien Rodostamos, maréchal du Palais, formera, en voyage, comme il forme en Grèce, toute la maison civile.

Le vieux pallicare Hadji Pétros, général de l'Indépendance, plus connu par ses exploits d'Hercule et par l'auteur de la *Grèce contemporaine*, que par le rôle politique qu'il aurait pu jouer. Il marche tout chamarré d'or, et n'a jamais porté d'autre vêtement que la fustanelle. Agé de soixante-dix-huit ans, grand, droit, ferme, il a excité des passions célèbres et en inspirait encore, il y a trois ans. Le Roi l'emmène comme spécimen de la race hellénique et afin d'exhiber les beaux costumes de ses peuples.

M. le colonel Metaxa, frère du ministre en Russie, issu d'une grande famille grecque, de plus, homme distingué; M. N. Criséis, officier, plein de mérite, de cette marine hellénique qui a tant d'avenir et tant de passé; M. Colocotroni, capitaine d'artillerie, fils du célèbre Colocotroni qui a joué un rôle très-important dans la guerre de l'indépendance. Enfin, M. Funck, lieutenant de la marine danoise, attaché au roi depuis son arrivée en Grèce, aimable garçon, très-dévoué à son souverain. Il s'est

ıarié en Grèce, et a épousé la pupille du célèbre ɔuverneur de la Banque.

Hier, journée politique. A midi, serment solenel prêté par le régent, prince Jean, à la Constituon. Le Parlement était en fête, fleurs partout, ombreuse assemblée de dames, de guerriers; le orps diplomatique tout entier assistait en uniforme. eux trônes avaient été préparés l'un pour l'oncle et autre pour le neveu. Après les prières dites par 'Archevêque et ses Popes, revêtus de riches ornenents, l'Évangile a été placé devant le Régent, qui, a main droite placée sur le livre d'or, a prononcé en ;rec le serment prescrit. Puis, le Roi a signé et le égent a apposé, après lui, sa signature en grec.

Athènes, 22 avril 1867.

A trois heures, funérailles du général Kalergis, ort pendant la nuit. Cet ancien combattant de ıdépendance avait le titre honorifique de grand :uyer de Sa Majesté. Il a été ambassadeur en France, ı Russie, toujours extraordinaire. Mais c'est surut comme viveur remarquable que le général a fait ı bruit dans le monde, et il n'avait d'importance ıe par les grandes sommes qu'il avait dépensées. ılergis étant crétois, la cour de sa maison a été enıhie par de malheureuses réfugiées crétoises, cou:rtes de haillons. Une foule immense, peu recueillie,

se pressait dans la maison. Au milieu d'un grand salon, sur un lit de repos, était étendu le général, revêtu de son uniforme et de toutes ses décorations, enfoui sous des fleurs ; à la tête et aux pieds, deux grands cierges étaient allumés. Sa femme (divorcée depuis vingt ans), sa fille, ses petits-enfants entouraient le cadavre, tandis qu'une vieille femme, agenouillée auprès de lui à la façon antique, lui tenait les pieds en pleurant. La chambre était encombrée. Chaque arrivant va droit au mort, s'agenouille devant lui, fait, selon le rite grec, plusieurs signes de croix, et baise les mains, le front et la bouche du cadavre. Les femmes en firent autant, la fille, les petits-enfants et l'épouse divorcée; cette dernière se mit à pousser des cris horribles, et des femmes l'emmenèrent. Puis vinrent les popes et le vieil archevêque, avec sa mitre antique et sa crosse retentissante. Après des chants nasillards et quelques courtes prières, le cortége a descendu l'escalier. En tête, marchait une musique militaire fort belle, puis venaient huit hommes au costume étrange, portant le corps sur un brancard très-orné; suivant l'usage grec, le mort était le visage découvert, couché au milieu des fleurs. Ensuite, un détachement de l'armée, le corps diplomatique, les ministres, les généraux, la Maison du roi. Après un long service à la cathédrale, le corps a été promené à travers la ville, puis conduit au cimetière. En suivant le cortége, je ne dissimulai point à mon voisin qu'il était consolant de songer qu'on ne serait pas enterré avec cette pompe.

Athènes, 23 avril 1867.

Je me suis arrangé avec un patron de barque pour faire une course à Égine. — C'est l'île la plus voisine d'Athènes ; elle est située à l'entrée du golfe, et lorsque le vent est favorable, il ne faut pas plus de trois ou quatre heures pour y aborder. — Nous étions partis à l'aube, pour éviter la chaleur ; à peine en pleine mer, la brise enflait déjà la voile. — Étendu dans ma barque, je regardais le ciel et je voyais s'éloigner les côtes avec ravissement ; la mer était si calme, que je regrettai de n'avoir pas emmené les miens. J'avais emporté un livre, mais quelle pitié de lire en présence d'aussi magnifiques horizons ? C'eût été humiliant pour la Grèce ; puis, il faut l'avouer, tout rassuré que j'étais par l'expérience et la tenue de mon vieux patron, je n'étais point sans éprouver une sorte d'émotion de me sentir isolé au milieu des flots, sur cette petite barque hellène. Je me transportais aux siècles passés, et je croyais voir s'avancer devant moi la puissante flotte des Éginètes, partie du port pour ravager les côtes de l'Attique. Dans Egine, cette île pelée, aperçue au loin, qui n'a pas trois lieues de long, et compte à peine six mille habitants, vivait, dans ces temps-là, un demi-million d'Eginètes.

Égine était une cité rivale d'Athènes, l'île était

couverte de monuments et de temples, et les beaux-arts florissaient dans ce coin de terre, aujourd'hui désert.

En approchant d'Égine, de grandes falaises inaccessibles, de gigantesques rochers semblent la défendre contre les hommes et contre la mer. — Cet aspect est beau, mais sauvage. Il était de bonne heure lorsque nous avons débarqué à Hagia Marina, petite anse abritée. J'ai gravi la côte qui conduit au temple de Minerve, but unique de mon voyage. Cet admirable monument est mieux conservé que le Parthénon, moins beau cependant de forme et de matière. Mais, je n'oublierai jamais l'émotion profonde que j'ai ressentie, lorsque arrivé sur la plate forme où s'élève le temple, je me suis trouvé seul être de vivant avec mon guide, devant cette sublime manifestation de la nature et de l'art.

J'étais comme écrasé par la magnificence du spectacle qui s'offrait à mes yeux. L'air était tiède ; le ciel pur, le soleil un peu voilé, les parfums de la terre et des plantes balsamiques de la montagne avaient je ne sais quoi d'enivrant; un silence immense, majestueux et plein de gaieté, interrompu seulement par le bruissement des insectes. Des oiseaux noirs, perchés sur les sommités du temple, semblaient, comme moi, contempler, du haut de leur belvédère, cet horizon magique, éblouissant de clarté et de magnificence. La mer bleue, se déroulait à nos pieds; les côtes de l'Attique, les îles avec leurs silhouettes gracieuses, s'étalaient comme des bou-

quets de fleurs sur un tapis d'azur. Le cap Sumium et Salamine se dressaient devant nous, et la divine Acropole, et le Parthénon se détachaient en blanc sur le fond vert du Pentélique.

Athènes, 23 avril 1867.

Le métier de roi n'est pas toujours agréable. Personne n'est moins indépendant, plus surveillé, plus épié que le roi Georges. Aussi, est-il tenu à une excessive prudence, et a un isolement presque absolu! Pendant les courts séjours que Sa Majesté a fait à Corfou, l'an dernier, pour éviter les chaleurs suffocantes d'Athènes, le corps diplomatique, selon l'usage, a suivi son roi. C'était le bon temps alors. On vivait comme en villégiature; le Roi recevait tous les jours; les dames étaient admises au palais. On faisait des excursions, des promenades, on se livrait même à la danse. Notre ami Phipps nous a raconté tous les épisodes de ce charmant voyage. — Mais à Athènes, plus de distractions; adieu aux fêtes! Voulant éviter les froissements d'amour-propre, les calomnies et les bavardages, le Roi s'est interdit d'inviter les dames dans son austère palais d'Athènes. Il vit comme un reclus; aussi, lorsqu'il nous rencontre, s'approche-t-il de nous, avec une joie non dissimulée. André, fier de son titre d'ami du roi, a la permission de fouler toutes les pelouses et toutes les corbeilles du jar-

din réservé. Sa Majesté elle-même daigne jouer avec l'enfant, l'élève dans ses bras, pour lui faire cueillir les oranges, et prend à ses ébats enfantins plus de plaisir que je n'en prends moi-même. — Le Roi sera excellent père, je le lui répète souvent.

CHAPITRE IX

Daveluy, directeur de l'Ecole d'Athènes. — Dîner à la Cour. — Mort de M. Daveluy. — Le Vendredi-Saint. — Cérémonie du Serment. — Départ du roi Georges. — Les fêtes religieuses à Athènes. — La Pâque. — Voyage à Mégare. — La fête des jardins. — L'enterrement de l'archevêque.

Athènes, 24 avril 1867.

L'état du directeur de l'École d'Athènes, M. Daveuy, empire chaque jour. On l'a transporté, d'après 'avis des médecins, à l'hôpital militaire où il peut ecevoir des soins plus énergiques et mieux entendus. es pensionnaires, MM. Dumont, Bigot et Blondel ont u une discussion assez vive avec le ministre au su- et de ce transfèrement qui avait été opéré sans qu'il n fût averti. M. de Gobineau avait affaire à des gens roids, maîtres d'eux-mêmes et indépendants de son utorité de ministre de France.

M. Daveluy est, depuis fort longtemps, directeur e l'École d'Athènes. C'est un homme d'esprit, fin,

de grande science et dont la conversation est à la fois intéressante, élégante et nourrie. On lui reproche d'être susceptible, ombrageux, très-autoritaire, et les rapports, entre les élèves de l'École et lui, ne sont pas toujours faciles. Bien que fort instruit, il a peu produit, je ne sais pourquoi. Aussi, malgré lui, en veut-il à ses collègues, et surtout aux anciens pensionnaires d'Athènes dont les œuvres ont eu un retentissement quelconque. Je crois que personne ne connaît mieux que lui la Grèce et les mœurs de ses habitants. Il est hospitalier, généreux, mais ne veut pas comprendre que les trois jeunes savants que la France envoie à Athènes pour entretenir le feu sacré des belles-lettres et de l'archéologie, ne sont pas de petits attachés de légation, destinés à donner du relief à sa situation ; enfin, que la place de directeur n'est autre chose qu'une honorable et agréable sinécure. M. Daveluy avait déjà éprouvé, il y a quelques années, les atteintes de la maladie cruelle qui le terrasse. Son état est des plus graves ; nous craignons un triste dénoûment.

Les nouvelles de France sont toujours mauvaises. Les bruits sinistres de guerre nous arrivent de toutes parts. Dieu écarte de nous ce malheur !

Athènes, 24 avril 1867.

Grand dîner à la Cour donné par le Roi au Corps diplomatique à l'occasion de son départ et de l'arri-

vée du régent. Très-belle fête dans la salle de bal. Un orchestre excellent a joué pendant le repas. Hadji-Petros et le général Colocotroni me prennent à partie, et m'interrogent avec intérêt sur les mœurs parisiennes.

Le Roi est impatient de quitter son royaume; cependant, depuis que son oncle est à Athènes, le jeune souverain semble transformé, tant il est heureux de pouvoir parler avec abandon des siens et de ses affaires personnelles. Depuis quatre ans, en effet, c'est la première personne de sa famille qu'il voit.

Athènes, 25 avril 1867.

M. Théocaris, ancien ministre, est mort hier. Aujourd'hui à six heures s'est éteint, comme on le prévoyait, M Daveluy. C'était un homme de bien, très-charitable, et il sera regretté par les pauvres d'Athènes. Il avait soixante-dix ans environ, et depuis dix-huit ans dirigeait l'École d'Athènes.

A neuf heures, départ du roi Georges pour son grand voyage, sur le bateau grec, la *Patrie*. C'est le départ de Jason pour la conquête pacifique d'une charmante princesse. — Nous allons voir la vieille madame Gaspari, veuve de M. Fauvel, consul de France à Athènes avant la révolution. La famille de Gaspari est la plus ancienne famille française de l'Orient; elle a peuplé les consulats depuis deux siècles. Près de la maison Gaspari sont établies les sœurs

de charité françaises; la supérieure nous parle avec attendrissement des derniers moments de M. Daveluy. Cet universitaire est mort avec une résignation chrétienne des plus rares, en accomplissant tous ses devoirs.

Athènes, 26 avril 1867.

A Athènes, le vendredi-saint Grec se célèbre d'une façon pittoresque. Les églises sont pleines de fidèles tout le long du jour. Le soir, procession du *corpus Domini* à travers les rues de la ville, chacun l'accompagne tenant à la main un cierge allumé. Des pétards, des fusées partent à tous les coins des rues. Les Grecs pratiquent; mais quelle religion! Je me trouvais dans une maison; plusieurs messieurs jouaient et buvaient en fumant. — « Oh! dit l'un d'eux, n'oublions pas d'aller communier. » Ils sortirent tous, en effet, et se rendirent à l'église pour faire leurs Pâques.

Toute la journée, des troupeaux de moutons sont entrés dans la ville, chaque paysan portant le sien autour du cou, comme le bon pasteur. Les préparatifs de la Pâque sont un grand sujet de préoccupation pour les Athéniens. Les boulangers préparent leurs galettes avec les œufs rouges incrustés dans la pâte; les épiciers établissent en plein vent, des comptoirs garnis de drapeaux et de fleurs; à tous les coins de rue on vend des cierges et des comestibles.

Athènes, 28 avril 1867.

Agneaux rôtis et pétarades, voilà toute la Pâque grecque. Dans tous les jardins, dans toutes les cours, aux portes de chaque maison, on voit cuire l'agneau légendaire, embroché dans une pique de bois. Deux pierres servent d'étai, et un homme et une femme agenouillés tournent patiemment la broche durant deux ou trois heures.

Athènes, 4 mai 1867.

De France nous recevons, cette fois, la confirmation des nouvelles pacifiques. La conférence se réunit à Londres pour tenter un accommodement. Ce serait fort heureux, et je voudrais bien que nous puissions nous en tirer à notre profit, sans rien laisser de notre honneur.

Athènes, 8 mai 1867.

Nous rencontrons, à la légation d'Angleterre, M. et madame Zaïmi, Grecs distingués; le vieux général Church, très-vert malgré ses quatre-vingt-dix ans; M. Mansel, Génevois, oncle de M. de la Rive, allié des Cavour, qui a épousé la nièce du Philhellène

Hénard ; excellent couple de 1830. M. Erskine part prochainement pour l'Angleterre.

Athènes, 9 mai 1867.

La paix semble assurée, Dieu merci, et, cette fois encore, nous éviterons la guerre, et sans humiliation, je l'espère. Les journaux nous apprennent que le Roi a été fort bien reçu par nos Majestés. L'empereur est venu le chercher à son hôtel et l'a conduit auprès de l'impératrice, qui a embrassé sur les deux joues Georges Ier, roi des Hellènes. C'est le régent qui nous a donné lui-même ces détails, d'après une lettre de son neveu. On parle d'un succès en Crète ; mais n'est-ce pas toujours la même antienne, et les choses en sont-elles plus avancées ?

Athènes, 10 mai 1867.

Voyage à Mégare. Départ à six heures avec les Testa et madame Vassos, leur fille. Route déjà connue jusqu'à Éleusis. D'Éleusis à Mégare, nous côtoyons la mer, ayant sans cesse devant les yeux Salamine, l'île et le golfe. Mégare, bâtie sur une colline élevée, au bord de la mer, avec ses maisons blanches, sans toit, terminées par des terrasses, produit un étrange effet. C'est le pur Orient. Notre chef, Timoléon Vassos, député de Mégare, est un charmant homme, très-instruit, vif, gai, excellent com-

pagnon ; de tous les Grecs que je connais, avec le capitaine Colocotroni, c'est celui qui m'est le plus sympathique. A Mégare, tous les habitants, grands et petits, adorent Vassos, dont le père, le vieux général de l'indépendance, était le camarade des pères et des grands-pères. Aussi nous reçoit-on chez l'un d'eux, comme de véritables parents. Les femmes de Mégare n'ont pas usurpé leur réputation. Quels yeux ! quels regards ! Dans la physionomie, dans les attitudes, une réelle distinction. A Mégare, depuis plusieurs années, nous dit-on, il n'est pas mort un enfant ; aussi marche-t-on littéralement sur cette adorable marmaille. Tous vivent au grand air ; comme cette santé admirable que donne aux petits Mégariens la brise de mer ferait envie aux pâles habitants de nos villes. Dans cette petite ville de 4,000 âmes, deux femmes mariées seulement n'ont pas d'enfants. En 1829, il y avait à Mégare 800 habitants ; en 1867, 4,200. Les Mégariens sont gais, beaux, bien portants et tous cultivateurs. École tenue comme je n'en ai vu nulle part. La population est laborieuse. Il n'y a pas à Mégare de ces piliers de café et de ces oisifs qui inondent Athènes. Cette excursion me réconcilie un peu avec la Grèce.

Athènes, 11 mai 1867.

La nouvelle d'une victoire des Grecs sur les troupes d'Omer-Pacha serait cette fois, dit-on, assez po-

sitive. Cependant, ce ne sont pas 6,000 Musulmans restés sur le carreau contre 800 Grecs morts, comme l'annonce le πεντε λεπτα ; mais M. Erskine m'assurait, ce matin, qu'il devait y avoir eu, en réalité, un petit engagement heureux pour les Grecs.

Le roi Georges est à Berlin en ce moment ; mais ici on parle surtout de la bonne réception faite au jeune Roi par notre Empereur. Sa présence à Paris aura coïncidé avec les nouvelles de la Conférence de Londres. Cette paix, si nous l'avons glorieuse, sera bénie par tous. Mais je tremble que la Prusse, en tout ceci, ne nous joue un tour.

Athènes, 13 mai 1867.

C'est aujourd'hui le 1er mai, d'après le calendrier grégorien. On célèbre à Athènes la fête des jardins, la fête des fleurs. Au lever du soleil, les habitants sortent de la ville et se répandent dans ce qu'on appelle ici les jardins et dans la campagne pour danser, boire et saluer l'arrivée du printemps, ou, pour mieux dire, la fin de cette charmante saison. En effet, nous marchons vite en Grèce : depuis plusieurs jours, déjà, les roses sont épanouies, et ont eu le temps de se flétrir ; les gazons et les prairies sont brûlés, et la végétation est à son déclin. Le beau jardin du prince Soutzo est ouvert dès six heures du matin aux nombreux amis conviés à prendre, sous les ombrages, le café et le chocolat. Des jeunes filles,

en blanc, amies et parentes de la jolie princesse Phrosso, font les honneurs avec une grâce exquise. On a dansé ensuite dans le salon, puis à onze heures, chacun rentrait chez soi pour dormir. Le soleil était déjà brûlant, et les rues devenaient désertes.

Athènes, 15 mai 1867.

L'archevêque métropolitain d'Athènes vient de mourir. Ses funérailles ont eu lieu avec plus de pompe encore que celles du général Kalergis. — Mais voici un détail horrible que je ne pourrai oublier. — Le mort, revêtu de ses habits pontificaux, la crosse à la main, la mître en tête, est placé sur son fauteuil métropolitain, et promené ainsi dans les rues, sur un brancard richement orné. — Rien de plus hideux à voir que ce cadavre rivé sur son siége. Les traits du vieillard étaient déjà décomposés, malgré le vermillon dont on avait couvert les joues; le mouvement des porteurs et le vent agitait ses cheveux blancs épars; la tête, branlante et inerte, se balançait comme dans le sommeil. — Enfin, cette exhibition et cette promenade lugubre ont duré plus de deux heures, avant que l'infortuné, dépouillé de ses vêtements, ne fût étendu dans son cercueil et reposât dans la terre.

CHAPITRE X

Mademoiselle Phrosso Soutzo. — Fraternité des Grecs. — Le rêve du maréchal Pélissier. — Course à Tatoï (ancienne Décélie). — M. Rinn, vice-consul au Pirée. — Fiançailles du roi Georges avec la grande-duchesse Olga. — M. Stavros ; la banque d'Athènes. — Les îles ; l'Eubée : voyages dans l'intérieur. — Maladie. — M. Desprez. — Départ.

Athènes, 16 mai 1867.

Aujourd'hui, pendant une visite que la jeune princesse Euphrosine Soutzo et sa grand-mère faisaient à ma femme, une hirondelle est entrée par les fenêtres du salon. Elle a voltigé autour de nos têtes, puis, s'est envolée par où elle était venue. Est-ce de bon augure? je l'espère. Mais que nous présage l'oiseau voyageur?

La jeune Phrosso, c'est ce nom que l'on donne, à Athènes, à la petite fille du prince Soutzo, est une très-jolie personne. Sa taille souple, sa démarche élégante, ses grands yeux noirs, tristes, tout en elle a je ne sais quoi de langoureux, en même temps de

dédaigneux et fier, qui me plaît beaucoup et je ne suis pas le seul. Elle a très-grand air, quoique fort simple, et la jolie enfant est loin d'être une personne ordinaire. La famille des Soutzo est, en Orient, une famille presque souveraine. Ce sont les chefs de la haute aristocratie grecque-russe. Il y a deux ans, le roi Georges, ayant me dit-on, remarqué à un bal la jeune Phrosso, avait dansé plusieurs fois avec elle, et paru prendre plaisir à sa conversation. Il n'en fallut pas davantage pour exciter l'envie et la jalousie des bons Grecs. On voyait déjà mademoiselle Soutzo reine des Hellènes, et toute sa famille au pouvoir. Les Athéniens n'en dormaient plus!

Il est bon, à ce sujet, de connaître et d'étudier, dans tous ses replis, le grand cœur des Athéniens. La perspective la plus lointaine de voir un Grec s'élever au-dessus des autres Grecs; la seule pensée qu'un de leurs compatriotes, un de leurs frères, un Hellène enfin, pourrait devenir un jour leur chef, voilà de quoi troubler pour longtemps, et remplir d'épouvante, de fiel et d'indignation les meilleures âmes grecques. A défaut d'un prince d'Europe, de petite ou grande race, les Grecs préféreraient placer un nègre à leur tête plutôt que d'élever sur le pavoi un de leurs pairs.

En vérité, pour réveiller ce peuple du tombeau, pour le régénérer, pour lui donner un corps et une âme, il eût fallu le génie d'un grand homme de guerre ou d'un grand homme d'État, ou tout au moins une main de fer. Un pouvoir absolu et fort

pourrait seul opérer l'œuvre de salut, en imposant silence à toutes les ambitions, compétitions, haines et discordes intestines. Il faudrait, avant tout, faire pénétrer, bon gré mal gré, des idées d'ordre et de travail dans ce peuple indiscipliné.

Je persiste à croire que si l'Angleterre avait tenu pendant plusieurs années, entre ses mains, la Grèce actuelle, son occupation eût été féconde en résultats. Les Anglais eussent fait aisément de ce sol ingrat ce qu'ils avaient fait des îles Ioniennes. L'expérience est là.

Nous voyons malheureusement ce qu'a produit sur ces peuples l'exercice continu et immodéré du régime parlementaire et constitutionnel.

Je me souviens avoir entendu le maréchal Pélissier parlant de l'avenir de la Grèce, émettre, sur les moyens de gouverner ce pays, des idées qui me plaisaient singulièrement. Le maréchal, avait, je crois, dans sa jeunesse, pris part à la guerre de l'Indépendance avec le colonel Favier; aussi connaissait-il déjà les Grecs, et pouvait-il les apprécier. « Savez-vous quel a été longtemps un de mes rêves, disait-il, c'était d'être souverain, roi ou duc d'Athènes. Si l'Europe y consentait, je me chargerais encore volontiers de ce pays; j'en ferais quelque chose, et certainement les révolutions y seraient supprimées. Pour condition unique, je demanderais d'amener avec moi six cents hommes de la garde impériale. Avec cette base, il serait si facile de bien administrer et de gouverner le pays. Les

Athéniens se sentant dans la main d'un maître, feraient des merveilles; mais il faudrait savoir ce qu'on veut, imposer silence aux bavards, et diriger vers un but pratique l'activité de ces populations vives, courageuses et intelligentes. Sans cesse conquises, elles n'ont jamais été gouvernées. N'est-ce pas là la vraie cause de leur dégénérescence? »

Athènes, 18 mai 1867.

Excursion à quatre heures d'Athènes, à Tatoïa, ancienne forteresse de Décélie, sur la route de Thèbes. Charmant déjeuner offert à madame d'Ideville par M. de Wagner. Là, nous trouvons de véritables bois, des prairies et une vue splendide. Nous sommes en pleine juridiction de Kitsos, sur les terres du célèbre chef de brigands; aussi avons-nous nombreuse escorte. Partout, sur notre passage, surgissent, derrière les buissons, les gardes de montagne, troupe très-pittoresque, aussi aguerrie que les brigands qu'ils pourchassent avec une modération singulière. La danse à laquelle ils se sont livrés après le repas est curieuse; les hommes seuls y prennent part. Ce sont des sauts, des gambades, puis une promenade lente, sur un mode cadencé et monotone.

Retour à huit heures et demie. Temps charmant, fraîcheur embaumée, odeur des bois et des genêts. Nous avons avec nous le bon Boudouri, ancien prési-

dent de la Chambre et ministre sous Othon. Ses idées sur l'avenir de la Grèce sont très-sages. « Nous devons faire des vœux pour la durée de la Turquie, dit-il, afin d'avoir le temps de grandir. Nous sommes des enfants de dix ans qui voulons jouer à l'homme, fumer, boire et tenter le reste. Nous n'avons ni finances, ni armée, ni marine, et nous vous parlons d'envahir le monde. Tout agrandissement de territoire produirait fatalement un désastre, et accuserait notre immense faiblesse. »

Athènes, 20 mai 1867.

Journée passée au Pirée, chez Rinn, notre vice-consul. C'est un garçon intelligent et très-consciencieux, qui sort du ministère. Il est fils de l'ancien proviseur de Louis-le-Grand. Sa femme est toute charmante, mais elle commence à s'ennuyer éperdûment au Pirée, ce qui n'est pas rassurant. Quant au mari, il a pris son parti avec courage et fera un excellent consul. Retour à Athènes par une de ces belles nuits de Grèce, que l'on n'oublie pas; mais par quelles journées achetons-nous cette bienfaisante fraîcheur!

Athènes, 23 mai 1867.

Le courrier apporte enfin des nouvelles de Pétersbourg, et les télégrammes retenus en Russie arrivent coup sur coup. Les fiançailles du roi Georges avec la Grande-Duchesse Olga sont un fait accompli. Nous allons donc avoir une reine et, si Dieu nous l'accorde, une nombreuse dynastie. — Grande joie dans la ville ; cérémonie solennelle ; *Te Deum* chanté à la cathédrale ; le régent et les autorités y assistent ; salves d'artillerie ; véritable enthousiasme à Athènes. On voit dans ce mariage une alliance sérieuse et utile. Pourvu, qu'à un moment donné, les Russes ne sacrifient pas le jeune ménage et le jeune royaume à leur ambition. Je les crois trop prudents pour agir ainsi. Des trois puissances, il ne faut pas se le dissimuler, c'est la Russie qui a ici le plus d'influence ; les rapports n'ont cessé d'être très-intimes ; la religion est la même ; il y a entre les deux peuples de sérieux points de contact. Le mariage du roi de Grèce avec la nièce du Czar va resserrer davantage encore l'union gréco-russe.

Athènes, 25 mai 1867.

On parle beaucoup du voyage du Sultan à Paris. Pour les Grecs, c'est une mauvaise nouvelle, un

contre-temps. En conscience, la Crète peut-elle être enlevée aux Turcs au moment où le Sultan, invité courtoisement par notre Empereur, vient visiter la France ? Le faste oriental et la prodigalité du grand Turc vont éblouir nos Parisiens ; et personne ne sera plus populaire, j'en suis sûr, que le commandeur des croyants. Sa Hautesse attendra, dit-on, le départ de Paris du Czar et du roi Georges pour quitter Constantinople et faire son grand voyage à l'Exposition.

Athènes, 27 mai 1867.

Aujourd'hui j'ai visité, avec M. Dumont, le cabinet fort intéressant de M. Roussopoulos. Collection de médailles, de vases antiques très-rares. Cet antiquaire est aimable, et paraît instruit; mais vraiment, dès que l'art, le grand art n'entre pas pour la meilleure part dans l'archéologie, j'éprouve un profond dédain pour ces études qui me semblent fort inutiles et dépourvues d'intérêt. Que dirait-on, dans dix siècles, d'un savant dont l'unique gloire aurait été de découvrir, classer et étudier des boîtes d'allumettes et des poupées ? Le célèbre Lambros, le grand marchand d'antiquités, possède de belles choses. Nous achetons quelques belles médailles de Philippe, d'Alexandre, de Ptolémée, d'Athènes et de Corinthe; de plus un délicieux petit vase bysantin en vermeil, que madame d'Ideville découvre au fond d'une armoire.

Athènes, 28 mai 1867.

Les nuits mêmes deviennent intolérables; il n'était
ıas encore quatre heures, lorsque ce matin, ne pou-
'ant dormir, je suis sorti pour chercher un peu de
raîcheur. Vent affreux ; poussière épaisse aveuglant
es yeux ; temps triste à mourir. C'est donc là ces
natinées, ces aubes dont nous parlent les Athéniens,
:t ces nuits idéales qui aident à supporter les cha-
eurs de la journée. Je suis allé jusqu'au pont de
'atissia, quel pays !

Athènes, 30 mai 1867.

Huit cents volontaires sont partis aujourd'hui pour
a Crète sur l'*Arcadie*, en s'embarquant au Laurium,
Ergastillia. Il faut que ces malheureux Turcs soient
ien naïfs et bien peu terribles, pour que de pa-
eilles expéditions s'organisent ainsi ostensiblement.

J'ai longuement causé dans la journée avec
I. Stavros, le vieux directeur et fondateur de la
anque d'Athènes. Cette institution remarquable est
e seul établissement de Grèce qui soit en pleine
rospérité. On le doit à l'activité et à l'intelligence
e M. Stavros, vieillard encore vert, qui a plus
e quatre-vingts ans. Il aimait beaucoup M. Thou-

venel, avec lequel il est resté en correspondance; il m'a donné des aperçus curieux sur la politique française en Orient. Le billet de Banque-Stavros est la seule monnaie qui ait cours en Grèce ; la seule monnaie nationale, si j'en excepte les pièces de cuivre de dix λέπτα et de cinq λέπτα. Il n'existe pas de monnaie d'or, pas de monnaie d'argent. Les billets, sur lesquels est gravée la tête du bon père Stavros, sont fabriqués aux États-Unis. Quand on songe que nous sommes ici sur la terre classique de l'art! Que penseraient de leurs descendants dégénérés les artistes célèbres, les habiles ouvriers qui gravaient, comme monnaie courante d'alors, ces merveilleuses médailles, qui font encore l'admiration de notre siècle?

Athènes, 31 mai 1867.

Je crois, en vérité, que le dégoût profond que m'inspire la Grèce vient d'un trop long séjour à Athènes. J'aurais dû suivre le conseil de mon ami Beulé, qui, peu de temps après mon arrivée, m'écrivait: « Faites des excursions, de grandes courses à Éleusis, à Sunium, à Corinthe, par le paquebot. Février est souvent un beau mois, et la meilleure façon de goûter Athènes, c'est de quitter et de revenir souvent. » Je ne suis jamais sorti de l'Attique, et maintenant que j'ai épuisé toutes les émotions des souvenirs et des réminiscences antiques, je n'ai pour

limenter mon enthousiasme et ma curiosité que le ol poudreux de la banlieue athénienne et les mœurs du Grec de 1867. — Triste ressource!

Nous voyons presque chaque jour M. Dumont. elui-là a suivi à la lettre les instructions de son rédécesseur à l'École d'Athènes; aussi n'est-il pas e sentier grec qu'il ne connaisse; il a parcouru en ous sens l'Asie mineure, les Cyclades et les Sept es, et c'est ainsi qu'il a pu goûter Athènes en y ésidant le moins possible. — Il nous raconte avec eaucoup d'esprit et de complaisance ses pérégriations; bien que l'archéologie soit pour lui un bjet constant d'études et, de plus, une très-réelle assion, il a l'esprit trop ouvert et l'âme trop élevée our se laisser absorber par cette branche de la cience. Ses savants mémoires, hérissés de grec, ne 'empêchent point d'être artiste, poëte et observaeur très-fin.

Dernièrement, il nous faisait une description de 'Eubée et des sites enchanteurs de cette île bizarre, qui augmentait mes regrets de n'avoir pas visité avec lui cette province grecque si différente de celles que je connais. La capitale Chalcis est une ville aussi pittoresque qu'on peut le désirer; de plus, les Eubéens ne sont point, comme les habitants de l'Attique, jaloux des étrangers. Plusieurs de nos compatriotes, établis dans ce petit territoire fertile et ombragé, y possèdent de grandes exploitations agricoles.

Avant mon départ, j'irai certainement à Syra; il

faut dix heures de paquebot pour s'y rendre. Syra est la ville la plus animée, la plus peuplée, la plus bruyante du royaume hellène. Ce port de mer a environ vingt-cinq mille habitants, et notre capitale n'en compte point autant. C'est le vrai centre commerçant et maritime de la Grèce, l'entrepôt général de l'archipel et le point de croisement de toutes les lignes de bateaux à vapeur. Syra est une ville riche et prospère ; un petit Naples en miniature. Il est vrai que les habitants de l'île de Syra s'occupent peu de politique ; ils passent même, aux yeux des promeneurs et péripatéticiens d'Athènes, pour être des patriotes tièdes et ne pas comprendre dans toute sa splendeur la Grande Idée de l'avenir national.

Pour voyager facilement dans l'intérieur des îles et, en général, dans toutes les provinces grecques, il faut être valide et célibataire. Les moyens ordinaires de locomotion employés en Europe manquent totalement en Grèce et on peut même dire en Orient ; il faut voyager à cheval et suivre, avec ou sans guide, les sentiers de la montagne ; point d'hôtellerie : c'est chez le plus riche habitant de la contrée que les voyageurs, touristes ou savants, reçoivent une hospitalité généreuse ; ceci est admis. Nos élèves de l'École d'Athènes surtout sont accueillis avec respect et honneur. « Entre la corporation des brigands et nous, me disait M. Dumont, il existe un pacte tacite, une convention très-réelle ; ces messieurs savent ce que nous venons faire dans leur pays : nous ne sommes point porteurs de guinées, et nous respectons les



coutumes et les mœurs d'un chacun, sans nous mêler des affaires du pays. Aussi voyageons-nous dans une complète sécurité; il n'y a pas d'exemple qu'un pensionnaire de l'École ait été inquiété; et cependant plus d'un de nous s'est rencontré avec des brigands et des chefs de bandes; on nous considère comme des êtres inoffensifs et presque sacrés. Partout, du reste, en Grèce, il faut le reconnaître, nous sommes traités comme le seraient des amis, des parents éloignés. »

« A Naxos, l'an dernier, j'ai reçu la plus cordiale et la plus confortable des hospitalités dans une famille anglaise, fixée depuis longtemps dans l'intérieur de l'île. — Vous ne sauriez vous imaginer, ajoutait M. Dumont, quelle richesse de végétation on rencontre dans certaine partie des îles : des cours d'eau, de magnifiques ombrages, de gras pâturages, des vignes comme dans nos riches départements de France. Les Français du moyen âge ont laissé des traces de leur occupation et de leur passage. On découvre, à chaque pas, de vieilles tours franques, des châteaux féodaux. Tout cela est plein de caractère et d'originalité.

« Ces excursions, ces voyages en Grèce, amènent une série d'incidents imprévus et d'aventures. Tantôt vous êtes reçu chez un habitant fort peu soucieux, vous devez le comprendre, des commodités de la vie moderne. On dîne et on dort à la grâce de Dieu. Un autre soir, le bon hasard vous conduit dans un intérieur inconnu dont vous ne pouvez vous arracher,



le lendemain, sans laisser quelque chose de votre cœur.

« Ces mœurs qui changent à chaque pas, ces caractères nouveaux, si intéressants à observer, ces paysages étranges, qu'on ne reverra plus et qui se fixent dans la mémoire en traits ineffaçables; les longues marches et les longs repos, voilà tout ce qui nous fait tant aimer et la Grèce et l'École d'Athènes. »

Mon brave ami Dumont disait bien vrai. O quelle précieuse éducation que la sienne! Comme ces jeunes gens, déjà fortement trempés par d'excellentes études et mûris par des voyages pénibles et salutaires, formeraient une pépinière sérieuse et utile de diplomates! comme ils seraient supérieurs à tous nos petits jeunes hommes de club, fruits secs de collége, qui, en fait d'émotions, ne connaissent que celles du divin *turf* et du spirituel baccarat!

Athènes, 10 juin 1867.

Je viens d'être sérieusement malade. Il m'est impossible de rester plus longtemps à Athènes. — Mais Saint-Vallier, m'écrit-on, fait des difficultés pour me laisser partir, sachant bien que je refuserai de retourner en Grèce. N'est-il pas plaisant que mon jeune collègue décide à son gré de l'avenir et de la vie des agents? J'ai écrit à M. Desprez, Directeur des Af-

faires Politiques, que, plutôt que de rester ici dans l'état de santé où je me trouve, je préfère donner ma démission. Malheureusement, dans les questions de personnes, notre cher directeur n'a pas plus d'initiative qu'en politique; il tremble devant tous les ministres, et surtout devant l'omnipotence de Saint-Vallier. Hélas! le pauvre homme protége avec tant de timidité les intérêts de la France en Allemagne qu'on ne peut, vraiment, attendre de lui une grande énergie dans la défense de son personnel. C'est un travailleur consciencieux, un employé précieux en raison de sa mémoire et de sa facilité de travail; mais il n'a ni autorité, ni initiative, ni indépendance, qualités indispensables pour un Directeur des Affaires Politiques.

Madame d'Ideville m'a avoué que, me croyant en danger, elle avait écrit, il y a quelques jours, à madame Desprez pour l'avertir que, mon congé obtenu ou refusé, elle était résolue à ne pas attendre et à me faire partir. Je ne sais quelle influence peut avoir madame Desprez sur les décisions de M. de Moustier, et je regrette la démarche de ma chère femme. Nous connaissons fort peu, du reste, madame Desprez; elle m'a paru toutefois une personne excellente; c'est à Rome que je l'ai vue, lorsque nous avons eu le plaisir de la recevoir, avec son mari et ses enfants, à la Villa Torlonia. M. Desprez, alors fort malade, voyageait en Italie, chargé d'une mission quelconque, et a été fort heureux de l'accueil qu'Armand et moi lui avons fait.





RELATIONS

DE

VOYAGES A VIENNE

A BERLIN ET A DANTZIG

PENDANT LES ANNÉES 1854 ET 1855

Boulogne-sur-Seine, janvier 1875.

Au temps où les voies ferrées ne sillonnaient pas, comme aujourd'hui, l'Europe en tous les sens, alors qu'il fallait quatre grands jours pour aller à Vienne, et plus de huit jours pour arriver à Saint-Pétersbourg, les gouvernements, désireux de transmettre sûrement leurs instructions et leurs dépêches aux agents politiques, employaient des *Courriers de Cabinet* ou *Courriers d'ambassade.* En Angleterre, le Foreign Office choisissait généralement pour remplir ces fonctions d'anciens officiers ou de jeunes consuls, mais toujours de parfaits gentlemen, reçus à la table de tous les ambassadeurs. En France, le ministère des Affaires Étrangères confie ces missions, non sans importance, mais qui exigent, à la vérité, un robuste tempérament, une honnêteté parfaite, plutôt qu'une intelligence très-

cultivée, à des sous-officiers en retraite et à d'anciens courriers de malle-poste. Nos courriers de cabinet ont un traitement fixe; en outre, leurs voyages ou courses sont très-largement payés.

Lorsque j'entrai comme attaché au ministère des Affaires Étrangères, il y a de longues années déjà, puisque ma nomination, signée par le général de La Hitte, date de l'année 1850, le métier de courrier était fort lucratif. Chacun d'eux faisait environ un ou deux voyages par mois, tantôt sur la ligne de Vienne et de Berlin, tantôt sur celle de Saint-Pétersbourg ; mais ils étaient obligés de déposer, sur leur passage, des valises à Munich, Weimar, Carlsruhe, Francfort, Stuttgard, Dresde, etc. On exigeait d'eux, en outre, qu'ils fissent le trajet en poste ou dans une voiture particulière : comme alors les chemins de fer en Allemagne étaient à peine en construction, chaque courrier partait de l'hôtel du ministère des affaires étrangères en chaise de poste, et débarquait dans ce même équipage, à l'hôtel de l'ambassade à Vienne ou à Saint-Pétersbourg. La route se faisait assez rapidement, surtout en Allemagne, où le service des postes était parfaitement organisé. Partout où la voie devenait ferrée, on hissait la chaise de poste sur un *truc*, puis, à peine arrivé à la station où se terminait le chemin de fer, on reprenait les chevaux et le bon postillon aux couleurs jaunes de la Confédération germanique. Car, hélas! il y avait alors une Confédération germanique et des électeurs et des grands ducs. Sur tout le parcours de l'Alle-

magne, le privilége des postes appartenait, on le sait, à la famille *de la Tour et Taxis*, et, il faut bien l'avouer, le service était admirablement fait. Qui ne se souvient de la physionomie du joyeux postillon allemand? Avec quel entrain il entonnait dans son cor de chasse, passé en bandoulière, la chanson de l'arrivée et du départ! Comme le voyageur se rengorgeait alors au fond de sa bonne chaise de poste, en traversant à grand fracas les petites cités moyen âge de la vieille Allemagne, et les petits villages si propres et si coquets! Et les apparitions de blondes Gretchen aux fenêtres encadrées de houblon! Que de charmants souvenirs!

Il est d'usage, on le sait, de faire subir aux jeunes attachés du ministère des Affaires Étrangères un long surnumérariat. A l'époque où j'entrai au *Département* (c'est ainsi que par tradition on désigne le ministère) notre stage durait, pour le commun des martyrs, au moins cinq années. Pendant ce laps de temps, le jeune diplomate ne touche aucun traitement, et voyage entièrement à ses frais lorsqu'il est attaché à une ambassade. Pour lui, nul autre bénéfice que le plaisir de faire graver des cartes de visite, où son nom s'étale suivi de la pompeuse qualification d'attaché; il a encore la satisfaction de revêtir un habit brodé d'or; enfin, quand il a un peu d'intrigue, il parvient à obtenir une décoration bleue, rose ou verte.

Toutefois, pour encourager nos futurs Talleyrand et les bien pénétrer de leur importance, le Départe-

ment avait l'habitude de réserver, chaque mois, une ou deux courses aux attachés des Affaires Étrangères. Or, la grave mission confiée au jeune diplomate consistait simplement à s'essayer dans le métier de courrier de cabinet. Et son rôle était rempli lorsqu'il s'était présenté, couvert d'une noble poussière, dans le cabinet de M. l'ambassadeur en lui disant, comme au théâtre :

. . . . . Monsieur c'est une lettre
Qu'entre vos mains, tantôt, on m'a dit de remettre.

Quant au contenu, on avait oublié à Paris d'en faire part au commissionnaire. Après cinq ou six jours de repos, durant lesquels le jeune émissaire avait eu le temps de dîner deux fois à l'ambassade et de visiter les curiosités de la ville, l'ambassadeur congédiait l'attaché parisien, non sans lui avoir confié un nouveau pli cacheté destiné à Son Excellence le ministre des Affaires Étrangères. Notre grave diplomate reprenait le chemin de la France et, selon qu'il était plus ou moins observateur ou intelligent, il rapportait de son voyage quelques impressions et souvenirs. En tout cas, cette promenade lui avait appris à se tirer tout seul d'affaires en pays étranger et à acquérir presque autant d'expérience qu'un bon voyageur de commerce.

Ces petites missions étaient d'habitude très-largement payées. Une moitié de la somme était remise au moment du départ, pour tous les frais de voyage. Mais avant de toucher la dernière moitié, l'attaché était généralement tenu de présenter au

chef de cabinet du ministre un rapport sur son voyage. C'était une simple formalité, personne bien entendu ne se donnant la peine de lire le travail d'un simple surnuméraire.

Au mois d'avril 1854, M. Drouyn de Lhuys étant ministre des Affaires Étrangères, je fus chargé par le vicomte Des Meloizes, alors chef de cabinet du ministre, de porter un pli à M. le baron de Bourqueney, notre ambassadeur à Vienne. Ma mission accomplie, c'est-à-dire, les dépêches remises, et huit jours gaiement passés à Vienne, je revins, selon l'habitude, chargé d'achats et de commissions pour mes amis, et tout fier d'avoir rempli, ce que nous appelions, dans nos familles, une mission diplomatique.

Je retrouve dans mes papiers la copie de ce fameux rapport obligatoire. Nous étions alors en pleine guerre d'Orient. Bien que ce récit de voyage garde l'empreinte des impressions vives et enthousiastes de la jeunesse, il contient, cependant, quelques traits qui, au point de vue historique, ne sont pas sans intérêt.

I

A Son Excellence M. Drouyn de Lhuys, Ministre, Secrétaire d'État au Département des Affaires Étrangères.

Monsieur le ministre,

« D'après les ordres de Votre Excellence, je vais essayer de présenter la relation du voyage que je viens

de faire à Vienne, et j'ose espérer que mon inexpérience et surtout ma bonne volonté serviront d'excuses, à vos yeux, pour ce que ce travail peut offrir de défectueux.

« J'ai quitté Paris le vendredi 7 avril, à sept heures du soir. Pendant la majeure partie de la route, la politique générale et les événements d'Orient défrayèrent la conversation. Malgré la réserve que m'imposaient mon âge et ma qualité d'attaché au département des Affaires Étrangères, j'ai pu recueillir quelques renseignements auxquels les circonstances actuelles peuvent donner un certain degré d'intérêt.

« A plusieurs reprises, en Allemagne et même en France, j'ai été interrogé sur les intentions du gouvernement français vis-à-vis de l'Autriche et de la Prusse ; l'on me demandait avec curiosité si la guerre était populaire chez nous ; si, comme son oncle, l'empereur Napoléon III aimait éperdûment les armes, et si, dans une lutte continentale, Sa Majesté prendrait le commandement de nos armées.

« *A Mannheim*, je rencontrai un officier prussien qui désirait instamment savoir si j'apportais à Vienne une lettre de l'Empereur à Sa Majesté d'Autriche. L'ignorance absolue du contenu des dépêches que j'étais chargé de remettre à M. le baron de Bourqueney rendait ma discrétion facile, et d'ailleurs je ne me crus pas obligé de découvrir au premier venu le but de mon voyage. Malheureusement, la volumineuse valise dont j'avais ordre de ne pas me séparer

indiquait clairement à chacun que j'étais porteur de dépêches.

« Après Mannheim, je fis la connaissance d'un Polonais, le comte *Poninski*, venant de Paris et se rendant à Berlin ; il s'entretint longuement avec moi du rôle que la Pologne pouvait jouer dans les grands événements qui se préparaient, et il me sembla compter un peu trop sur l'appui de la France ; je ne serais pas étonné que le voyage de ce comte Poninski en Prusse n'eût un but politique.

« *A Bodenbach*, frontière autrichienne, on exigea mon passeport ; mais je fus loin de rencontrer à la douane les difficultés qui m'avaient été annoncées à Paris. Dans le parcours de l'Allemagne, mes bagages ne furent pas ouverts une seule fois ; il est vrai que de Prague à Vienne, sur le territoire autrichien, je fus forcé de présenter six fois mon passeport ; mais cette mesure, étant générale pour tous les voyageurs, n'avait rien qui dût me choquer.

« C'est à dix heures du soir que j'arrivai à *Prague*, où je devais passer la nuit, le train pour Vienne ne partant que le lendemain matin. Au moment où je sortais de la gare, en m'expliquant assez péniblement avec un employé allemand, je fus accosté par deux Français qui m'avaient aisément reconnu à mon accent. Ces deux personnes, dont l'une pouvait avoir trente ans et l'autre soixante, s'approchèrent de moi avec empressement et me demandèrent si je ne me rendais pas auprès du prince (le comte de Chambord). Sur la réponse que je portais des

dépêches de l'Empereur, et qu'avec la meilleure volonté du monde je ne pouvais les communiquer au prince, ils s'éloignèrent en souriant de leur méprise, après m'avoir fait leurs excuses les plus polies et leurs offres bienveillantes.

« Le lendemain, à cinq heures, je quittai Prague et, en montant en voiture, le hasard me plaça auprès du prince, C. Czartoriski. Ma qualité de voyageur français et les relations que j'avais eues jadis au collége Rollin avec son neveu de Paris, le prince Ladislas, nous mirent promptement en rapport. Le prince me sembla un homme spirituel, bienveillant, et pendant tout le trajet que nous fîmes ensemble, depuis Prague jusqu'à Vienne, j'eus avec lui un entretien plein d'intérêt. Il eut la complaisance d'entrer dans de longs et curieux détails sur l'administration et l'armée autrichiennes. Il apprécia d'une façon très-piquante la politique du moment, mais quand je voulus parler de la Pologne, il se renferma dans une grande réserve. M. le baron de Bourqueney, à qui je fis part de cette rencontre, m'apprit que le prince Constantin, suivant une ligne de conduite différente de celle de son frère, était demeuré toujours à l'écart des agitations politiques et des révolutions de la Pologne. Le prince au moment où je le vis, revenait de Berlin et voilà ce qu'il pensait sur la disposition des esprits en Prusse : « Le parti de l'alliance occiden-
« tale est très-fort et très-considérable à Berlin;
« mais le ministère, et surtout le roi (Frédéric-Guil-
« laume IV), se trouvent liés par de sérieux enga-

« gements avec l'empereur Nicolas. Si jamais le « gouvernement prussien entre dans l'alliance des « quatre puissances, ce sera avec douleur que le roi « Frédéric y adhérera. » Le prince Czartoriski me cita différentes anecdotes qui couraient alors Berlin et m'apprit que le vieux roi avait dernièrement reçu de sa sœur, l'impératrice de Russie, une lettre à la lecture de laquelle il avait longtemps pleuré. « Cette lettre, ajouta le prince, contenait d'amers « reproches. L'impératrice, s'adressant à son frère, « invoquait les longues et intimes relations qui « avaient toujours uni la Russie et la Prusse, et « terminait en lui rappelant que leur père, à son « lit de mort, avait fait jurer à son héritier de ne « jamais séparer sa cause de celle de la Russie. » Le prince, qui semblait tenir tous ces détails d'une source haute et très-sûre, m'apprit également qu'à Berlin, en ce moment, il n'existait que deux journaux affichant hautement leur sympathie pour la Russie, et que le reste de la presse berlinoise se déclarait partisan passionné de l'alliance anglo-française. « C'est grâce à M. de Bourqueney que l'Au« triche est jusqu'ici restée neutre, me dit, en ter« minant, le prince, et votre gouvernement lui doit « de la reconnaissance. »

« Une heure avant d'arriver à Vienne, le frère de l'empereur François-Joseph, *l'Archiduc Charles-Louis*, monta dans un wagon voisin du nôtre, accompagné d'un aide de camp et de son chambellan. J'étais resté seul jusqu'alors, avec le prince Czarto-

riski dans le compartiment, lorsqu'un jeune officier de lanciers autrichiens, aide de camp d'un général à Vienne, prit place à nos côtés. Le baron de Charner, c'était le nom du jeune officier, arrivait de Paris, après avoir traversé Berlin. Il était plein de gaieté, d'enthousiasme, et à peine fût-il monté, qu'il se hâta de nous dire qu'il avait ordre de remettre immédiatement à l'Empereur en personne les lettres qu'il rapportait. Il nous parla beaucoup d'un ouvrage français sur la cavalerie autrichienne qui allait, disait-il, faire grande sensation dans l'armée. Quel était cet ouvrage? Je l'ignore.

« Le 11 avril, à sept heures du soir, j'arrivai à Vienne, et me rendis aussitôt à l'ambassade de France auprès de M. le baron de Bourqueney [1].

« Je ne séjournai que six jours à Vienne, l'ambassadeur désirant que ses dépêches fussent, sans retard, remises à Votre Excellence. Quant aux vives et nombreuses impressions que j'ai rapportées de mon séjour en Autriche, je ne me permettrai pas, monsieur le ministre, de vous les transmettre, ne croyant pas que les aperçus et les opinions d'un simple attaché à votre Département, sur les mœurs, l'administration et la politique d'un pays qu'il a à peine entrevu, puissent offrir le moindre intérêt.

« Cependant j'assistai, le samedi 15 avril, veille

[1] La mission française était, à cette époque, ainsi composée : M. le comte de Serres, premier secrétaire ; le marquis de Châteaurenard, deuxième secrétaire; le comte de Jaucourt, troisième secrétaire; le baron de Cholet et le comte de Croy, attachés.

de mon départ, à une touchante cérémonie qui s'est gravée profondément dans mon esprit. Il existe, à la cour d'Autriche, un ancien usage qui s'est perpétué jusqu'à nos jours. Le Samedi-Saint, à quatre heures précises, l'Empereur, précédé de sa maison, de ses grands officiers, des magyars hongrois et des dignitaires de l'empire, sort de son palais, à pied, pour suivre la procession. Il traverse ainsi les cours intérieures et la place jusqu'à l'église qui avoisine le palais, marchant derrière l'archevêque de Vienne, qui porte le Saint-Sacrement. La vue de ce jeune souverain, entouré des premiers et des plus vénérables personnages de sa Cour, la tête nue, un cierge à la main, suivant respectueusement à pied l'image du Christ, m'a vivement impressionné. Grâce à l'obligeance de M. de Jaucourt, secrétaire à l'ambassade, je fus placé à un balcon du palais, d'où je pus suivre dans tous ses détails cet émouvant spectacle.

« En arrivant à Vienne, j'avais sollicité de M. de Bourquency l'autorisation de me présenter chez le prince de Metternich pour lui remettre une lettre que mon père avait écrite, peu de temps avant sa mort, il y a environ deux ans. Il m'avait engagé à la donner moi-même au prince, lorsque les hasards de ma carrière me conduiraient en Autriche. Mon père avait connu jadis fort intimement le célèbre diplomate, et j'éprouvai un vif regret de ne pouvoir rencontrer le prince, en ce moment absent de Vienne. — Le mariage de l'empereur François-Jo-

seph, qui eut lieu le 24 avril, peu de jours après mon départ, occupait alors tous les esprits, et chacun vantait la beauté et l'élégance de la jeune souveraine.

« Je quittai Vienne le 16 au soir, emportant de mon voyage un nouvel ordre de pensées et une série d'impressions graves. Je suis, en effet, persuadé que le sentiment aristocratique et religieux, très-sincère en Autriche, a puissamment contribué à soutenir la monarchie, profondément ébranlée par les révolutions de 1848; et je ne doute pas que cet empire, tiraillé cependant par les constantes préoccupations que lui causent l'Italie et la Hongrie, ne résiste à toutes les épreuves, car il possède une mystérieuse force de vitalité.

« Lorsque le train eut dépassé la ville, les faubourgs de *Léopoldstadt* et la forêt du *Prater*, j'examinai mon unique voisin, qui déjà, à plusieurs reprises, m'avait adressé la parole. C'était un Hongrois un peu familier, mais qui ne manquait pas d'esprit. La franchise avec laquelle il me parla tout d'abord, et le peu de retenue qu'il mettait dans ses discours, me donnèrent à penser que ce furieux adversaire du gouvernement autrichien pouvait bien être un espion de la police. Cependant, plus tard, je jugeai qu'il n'en était rien. J'avais affaire à une de ces natures expansives, imprudentes, qui, longtemps comprimées, se laissent aller vis-à-vis d'un inconnu qui leur paraît sympathique aux confidences les plus complètes et souvent les plus dangereuses. Il s'étendit

beaucoup sur la surexcitation populaire de la Hongrie et sur la révolte qui grondait sourdement dans la province de Pesth.

« Nous avons des armes, me dit-il, et nous nous « réunissons souvent. Quoi qu'il arrive, nous ne « demeurerons pas spectateurs immobiles. Dans les « deux alternatives, il y aura un soulèvement. Si « l'Autriche se prononce pour la Turquie et devient « votre alliée, les Russes, repoussés des provinces « danubiennes, passeront sans doute en Transyl- « vanie. Nous ne sommes pas loin et nous irons à « eux. Dans le cas contraire, si l'Autriche prend « parti pour le czar, comme il est vraisemblable, eh « bien! l'Italie et nous, ne tarderons pas à remuer. « Dès lors, votre Empereur n'a qu'une politique à « suivre : se proclamer le chef de l'indépendance « européenne; aussitôt l'Italie, la Hongrie, la Po- « logne se soulèvent en masse, et toutes les natio- « nalités deviennent libres sous la protection et la « sauvegarde de Napoléon. »

« Cette conversation animée fut interrompue par l'entrée dans le wagon d'un soldat de la police qui venait, avec sa lanterne, examiner la physionomie et le passe-porf de chacun des voyageurs. Celui de mon compagnon fut visé sans difficulté, et, peu de stations après, le Hongrois me faisait ses adieux.

« Je continuai mon voyage à travers l'Allemagne, sans incident, en compagnie d'un pauvre négociant français qui arrivait directement de Bucharest.

« L'état de trouble et de malaise qui régnait dans

les provinces danubiennes l'avait contraint à quitter momentanément le pays. Peu de jours avant son départ, il avait vu fusiller, près de la maison de campagne du consul de France, un colonel et onze officiers polonais qui devaient, le lendemain, passer aux Turcs. « Cet exemple, ajoutait le Français, ne « changera en rien les dispositions des officiers po- « lonais qui se trouvent dans l'état-major russe à « Bucharest. Au premier engagement, ils déserte- « ront en masse, sans même s'être donné le mot, et « je vous assure que ces transfuges ne seront pas « les plus mauvais officiers des armées alliées. »

« Ce même Français, dans les derniers temps de son séjour à Bucharest, avait été témoin d'un fait odieux de brutalité dont il était resté fort ému. Un général russe, suivi de son aide de camp, passait à pied devant un poste ; les soldats, avertis par la sentinelle, se réunissent à la hâte pour présenter les armes. Le malheureux tambour, dans sa précipitation, trébuche, mais arrive néanmoins à temps pour exécuter le roulement d'usage. Le général passe. Resté en arrière, l'aide de camp s'approche du tambour, lui arrache une de ses baguettes doublées de cuivre et s'en sert pour lui asséner des coups violents et redoublés sur la tête, les yeux et les oreilles. Le sang jaillissait, et, pendant que l'officier s'acharnait sur sa victime, celle-ci, les mains serrées contre le corps, restait impassible, sans détourner la tête. Cette obéissance passive à la discipline, cette insensibilité morale et physique du soldat russe

doit avoir d'effrayantes conséquences sur un champ de bataille; mais que penser d'une civilisation qui permet à un supérieur de se livrer sur un subalterne à des actes d'une aussi sauvage férocité?

« J'arrivai à Paris le 19 au matin, et me rendis, sur-le-champ, au ministère des Affaires Étrangères, et ma mission se trouva terminée lorsque j'eus remis entre les mains du chef de cabinet les dépêches et la valise qui m'avaient été confiées.

« Avant de terminer, permettez-moi, monsieur le ministre, de remercier Votre Excellence de cette première marque d'intérêt et de confiance qu'elle a bien voulu me donner; j'ose espérer que, dans la suite, elle daignera me continuer, si elle m'en juge digne, sa très-haute et précieuse protection.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur le ministre, avec le plus profond respect, de Votre Excellence le très-dévoué serviteur [1].

« Signé : HENRY D'IDEVILLE. »

Paris, 1er mai 1854.

[1] Avant de remettre mon rapport au Ministre, je le communiquai à M. Thouvenel alors Directeur des Affaires Politiques. M. Thouvenel, qui me témoignait beaucoup d'intérêt, me le rendit avec ces mots écrits au crayon : « Cher monsieur, je vous renvoie votre petit travail que j'ai lu avec beaucoup de plaisir; votre Hongrois m'a tout l'air d'un bon agent de la police autrichienne. Mille remerciements et compliments. » Et moi qui m'extasiais sur le patriotisme de mon Hongrois, sur l'expansion de sa belle nature si longtemps comprimée!

II

Au commencement de l'année 1855, M. le comte Walewski ayant remplacé M. Drouyn de Lhuys, je fus chargé d'aller porter des dépêches à Berlin et à Dantzig. Les attachés n'avaient plus de Rapports à présenter; mais, fidèle à mes habitudes d'enfance, j'écrivis mes impressions de chaque jour. Les voici:

Berlin, 17 octobre 1855.

Le 15, à trois heures de l'après-midi, le chef de cabinet, M. de Billing, m'a envoyé chercher rue de La Rochefoucault. — Il s'agissait de partir, le soir même, pour Berlin et Dantzig. — Mon frère et ma belle-sœur, que je n'ai pas vus depuis longtemps, arrivaient le même jour. Il fallut néanmoins s'exécuter, et je quittais Paris au moment où ils y entraient. — Le lendemain, à l'aube, j'étais à Bruxelles. Aux environs de *Verviers*, la campagne me rappela, avec moins de pittoresque, les montagnes et les sapins de la Suisse saxonne, entre Dresde et Prague. A *Pepinster*, on trouve l'embranchement pour Spa; j'aperçus là quelques toilettes élégantes, quelques jolies têtes de Parisiennes, attardées dans cette saison d'automne. A Verviers, station fort animée, magnifique salle de buffet, ornée

des portraits en pied de la famille royale de Belgique. Ils aiment donc leurs souverains, ces bons Belges! Pendant le déjeuner, les cuivres allemands nous offrirent une sérénade, ce qui, joint au temps radieux et au soleil éblouissant, donnait un véritable air de fête à ce repas rapidement dévoré.

En pénétrant en Prusse, la route est triste. Après *Aix-la-Chapelle*, *Cologne*, que l'on traverse en voiture, les villages deviennent de plus en plus rares; c'est alors qu'on se prend à regretter la France. Mes rencontres de voyage, faut-il en parler? Un imprimeur français, ancien sténographe des Chambres, le sieur Richard, m'a suivi jusqu'à Berlin, et je l'ai retrouvé encore plus tard sur ma route. Il se rendait à Pétersbourg pour y fonder une imprimerie. Le moment me semblait singulièrement choisi.

A sept heures et demie du matin, mercredi 17, je suis entré à *Berlin*, ville lugubre. Ces rues larges, ces maisons régulières, assez bien bâties, m'ont tout d'abord frappé. On m'avait tant prévenu contre Berlin, que j'étais porté à l'indulgence. Armé de mes dépêches, je me suis fait conduire chez le baron de Malaret, premier secrétaire, et chargé d'affaires, en l'absence du ministre, le marquis de Moustier. J'ai trouvé en lui un homme poli et fort gracieux, qui m'accueillit à merveille. Il m'a donné cependant l'ordre de partir le soir même à dix heures pour Dantzig, de prendre les dépêches de l'amiral Penaud et de revenir le plus tôt possible à Berlin.

Les affaires du gouvernement terminées, je suis

allé réveiller mon ami de Rochegude, attaché à l'ambassade. Le pauvre garçon, en me revoyant, crut respirer une bouffée d'air de Paris. Depuis quatre mois à peine, il est à Berlin, et l'ennui le tord. Il a voulu que je m'installasse chez lui, et nous avons déjeuné avec un de ses collègues, M. de Hell, garçon assez froid et assez sauvage, qui partait pour Paris. Cette journée a été consacrée aux musées; c'est là, le seul beau côté de Berlin. J'ai remarqué le musée égyptien, dont les constructions entières rappellent les temples d'Isis; la galerie de peinture ancienne est riche, moins précieuse cependant que celles de notre France. Il y a quatre ou cinq toiles que je n'oublierai jamais.

A dix heures du soir, après une visite à *Krollé*, vaste établissement de danse, de musique, de réunion, je partais pour Dantzig.

Dantzig, 20 octobre, 1855, minuit.

Mon voyage, cette fois, devient plus intéressant. Depuis lundi, je n'ai pas encore dormi une nuit; mais je marche d'enchantements en enchantements, et ne songe plus à la fatigue. J'ai la tête tellement remplie d'impressions, de sensations nouvelles, que je ne sais plus où je suis; tout à l'heure, je me demandais si c'était bien moi qui me trouvais à Dantzig, au fond de la Prusse, sur les bords de la Baltique, à une demi-journée de la Russie.

Dantzig est une ville fantastique; avec Prague, c'est la cité la plus étrange que je connaisse. Qu'on se figure les décorations d'une ville du moyen âge à l'Opéra, ou ces vieilles gravures allemandes, ou encore le fond d'un tableau de Delacroix.

Je suis rentré à neuf heures et demie du théâtre. A dix heures, toute la ville était plongée dans un profond sommeil. On jouait *Stradella*, opéra d'un compositeur allemand fort célèbre en Allemagne, M. de Flotow. Je ne suis pas blasé, ni dilettante à l'excès; mais j'avoue que depuis longtemps je n'avais passé une aussi bonne soirée; autant que je puis en juger à Dantzig, l'orchestre me semble aussi bon que ceux de Paris, et Dantzig n'est qu'une ville de province! Pauvres Français, vaniteux que nous sommes! nous nous persuadons que la vie de Paris est la seule possible, et nous plaignons, dans la sincérité de notre orgueil, tous les êtres condamnés à vivre hors du département de la Seine. Je faisais ces réflexions tout à l'heure en regardant cette salle animée, en entendant une musique entraînante, au milieu de femmes jolies, élégantes sans affectation; ces hommes à la tête sévère et intelligente, à la physionomie recueillie, m'ont surtout beaucoup frappé. Personne, je le jure, à Paris, ne pourrait s'imaginer qu'il fût possible de passer à Dantzig une soirée semblable.

Ce que je ne peux me lasser d'admirer, ce sont ces étranges maisons de la vieille ville, toutes bâties en pignon, et percées de grandes fenêtres à vitres

étroites. Les grandes rues de Berlin, de Dantzig et de Kœnigsberg sont presque, sans exception, de la largeur de la rue de la Paix. Chaque maison ici a un perron élégant et sculpté, qui s'avance sur la rue; un petit jardin, une rangée d'arbres, masquent la chaussée. La grande salle de l'hôtel de ville est fort remarquable, mais la Bourse de commerce est le monument le plus curieux de l'endroit. C'est une immense salle moyen âge, entièrement revêtue de boiseries sculptées et peintes, traversée par des poutres dorées. Deux grands modèles de vaisseaux sont suspendus au plafond, en manière d'*ex-voto*. Les armes de la cité s'élèvent au-dessus de panneaux remplis par de belles peintures du quinzième siècle. A chaque extrémité de la salle, on aperçoit des têtes de cerfs en bois sculpté, auxquelles on a adapté de vrais et magnifiques bois. Je ne m'explique pas cet emblème, qui doit entrer dans le blason de la ville.

L'originalité de Dantzig existe ailleurs que dans ses constructions. L'animation y est plus grande qu'à Berlin et le commerce plus actif. Les canaux intérieurs de la ville sont remplis de bateaux chargés de bois de construction et de grains qui viennent de Russie.

J'ai pu deviner tout seul que ces hommes barbus, vêtus de longues redingotes et la tête couverte de chapeaux sales et bas, devaient être juifs polonais et russes. Ce sont les seuls intermédiaires du commerce entre la Russie et la Prusse.

Quant aux femmes de Dantzig, j'ai remarqué qu'elles étaient plutôt brunes que blondes. Elles ont



un regard doux, étonné, presque tendre, sans cependant être provocant. Le consul de France, M. Bruant, étant à Paris, le chancelier, M. Hauser, est chargé de la gérance du consulat. C'est un homme fort aimable, qui s'est mis tout entier à ma disposition. Il est très-fier, me disait-il, de promener par les rues de Dantzig un diplomate, courrier de l'Empereur. Après tout, il s'ennuie tant.

Après m'avoir fait visiter les tavernes ou Caves de l'hôtel de ville, mon compatriote m'a guidé dans l'achat fort important d'une pelisse en me conduisant chez la femme la plus gracieuse et la plus jolie que j'aie vue en Allemagne. Le son de sa voix avait une douceur et une harmonie que je ne retrouvais pas le soir, je l'avoue, chez la chanteuse du théâtre. La jolie marchande de fourrures avait, dans ses gestes, dans toute sa personne, une grâce, un charme dont je ne pouvais me rendre compte; mais quand je la priai d'essayer ma pelisse sur elle-même, elle ressemblait tellement à miss X..., que mon cœur se mit à battre très-fort.

Je suis ici, il est vrai, sur les rives de la Vistule, mais la meilleure partie de moi-même n'est-elle pas demeurée aux bords lointains de la Loire!

Dantzig, 22 octobre 1855.

A peine faisait-il jour ce matin lorsque je suis parti, à six heures, par le bateau à vapeur, qui re-

monte la Vistule jusqu'à la Baltique. Je devais remettre moi-même au navire détaché de la flotte *anglo-française* les dépêches destinées à l'amiral Penaud, et recevoir les siennes. C'est tantôt un navire anglais, tantôt un navire français qui fait ce service.

Après avoir suivi les bords de la mer pendant une heure, et traversé un parc destiné, l'été, aux baigneurs, je suis arrivé à la *Maison des Pilotes;* là, j'ai aperçu le navire anglais *The Vulture*. Une embarcation a amené aussitôt à terre les officiers, qui étaient prévenus de mon arrivée, et je suis revenu à Dantzig avec l'un d'eux, un jeune lieutenant anglais, fort aimable et très-élégant.

Nous avons fini par nous comprendre à merveille, et mon anglais du collége m'a singulièrement servi. Le port de *Tornwasser* était couvert de navires, et l'on me fit remarquer les magnifiques travaux de fortification construits par Napoléon. Les nouvelles défenses faites par le gouvernement prussien sont néanmoins très-importantes.

Sur la jetée, un soldat prussien conduisait quatre forçats enchaînés : c'étaient des déserteurs. On les emploie aux travaux du port. Plus loin, j'en aperçus d'autres occupés à charger des saules et des osiers sur des bateaux; les forçats sont revêtus de vestes et de pantalons moitié noirs et moitié jaunes.

La France a avec le port de Dantzig beaucoup moins de relations que l'Angleterre. Pas un seul navire marchand de notre pavillon; en revanche, nombre d'anglais, de danois et de norvégiens.

On m'a montré en passant le *Thetys*, navire anglais à trois ponts, échangé contre un danois pris dans la guerre de 1849.

Je pars aujourd'hui à quatre heures pour retourner à Berlin. Le chancelier, M. Hauser, m'a reconduit jusqu'à la gare, ainsi que mon vieux guide, le Français Violet, ancien prisonnier du siége de Dantzig (1806), et qui m'a avoué que, depuis cinq ans, il n'avait pas parlé français.

Berlin, 23 octobre.

A peine, en sortant de Dantzig, étais-je installé dans mon wagon, qu'un jeune Polonais, habitant, paraît-il, une ville des environs appelée Gervinski, entra en conversation avec moi. Le Polonais, ami naturel de la France, est généralement très-causeur; après tout, n'est-ce pas une ressource au milieu de ces Allemands si lourds? Je laissai parler mon compagnon, et j'appris de lui certains faits assez curieux.

Cette opinion, que la noblesse de Prusse est dévouée à la Russie, tandis que la bourgeoisie et le peuple ont des sympathies pour notre cause, aurait, paraît-il, d'assez grands fondements. Mais je me demande à quoi peut servir et de quel poids peut peser l'opinion publique et le vœu de tous dans un gouvernement absolu, où le souverain seul décide et

agit. Je reviens à mon Polonais et à ses confidences. Selon lui, la Prusse, c'est-à-dire le gouvernement du roi, faisait en sous-main des préparatifs sérieux. Kœnigsberg recevait une garnison nombreuse; une nouvelle forteresse s'y construisait. Deux mois avant la prise de Sébastopol, un envoi formidable de fusils avait été expédié sur Bromberg (station où je m'arrêtai). Afin de mieux sauver les apparences, les caisses portaient des étiquettes avec ces mots : matériaux pour le télégraphe électrique. Nos succès avaient, il est vrai, un peu refroidi en apparence les sentiments pour la Russie.

On avait douté d'abord, puis on s'était résigné. A Dantzig, le chancelier du Consulat m'avait raconté avec complaisance qu'il avait dîné récemment chez le président de Régence, à la table d'honneur, à côté de deux consuls généraux, dont l'un était le consul général russe, et que ce dernier paraissait fort embarrassé.

Le peuple, ou du moins une certaine partie du peuple, n'avait pas caché sa joie en apprenant les triomphes de la France.

Le jour où la nouvelle arriva à Bromberg, les cabarets se remplirent, et la nuit se passa à boire à nos succès. Un hôtelier de cette ville avait dit : « Si, pendant un mois, on prenait tous les jours Sébastopol, ma fortune serait faite, et je n'aurais qu'à mettre la clef sur la porte. » Je ne sache pas qu'en France un seul débitant de liqueurs ait pu en dire autant. Notre joie se traduit autrement; nous avons

tont autant d'enthousiasme, mais moins de capacité dans l'estomac.

Il était à peu près dix heures du soir lorsque le train arriva à *Bromberg;* mon Polonais m'avait quitté à la station précédente, et je sommeillais enveloppé dans ma pelisse et entouré d'un épais nuage de tabac, lorsque la portière s'ouvrit pour introduire un nouveau voyageur et rompre ma solitude. C'était un homme jeune, grand et de tournure élégante. Après s'être confortablement installé dans un coin, il m'adressa quelques mots allemands, auxquels naturellement je répondis comme d'habitude par le : Ich verstehe nicht deutsch. « Ah ! monsieur, vous êtes Français, me répondit-il, tant mieux, je bénis le ciel! Comme vous probablement, je vais jusqu'à Berlin, et je suis enchanté de faire cet ennuyeux voyage en compagnie d'un Français.

— Mais, monsieur, lui répondis-je, pardonnez-moi cette question : de quel pays êtes-vous, pour parler si purement le français?

— Ne vous effrayez pas, mon cher ennemi, me dit-il en riant, je suis Russe! »

Malgré tout mon patriotisme, je ne reculai pas d'effroi devant ce galant homme.

Nous allumâmes fraternellement nos cigares au même feu, et la nuit entière se passa à parler politique, théâtre, littérature. Quelle singulière et ridicule chose que la guerre! Tandis que, sur la mer Noire et les côtes de Crimée, nos compatriotes s'envoyaient des boulets et de la mitraille et se massa-

craient comme tout bon Français et tout bon Russe doit le faire, ce gentleman russe et moi, tous deux attachês à notre patrie autant que le plus vaillant des zouaves et le plus dévoué des cosaques, nous passions ces heures calmes de la nuit à nous rappeler les souvenirs de France et de Paris. Mon compagnon était un seigneur russe, voyageant pour son plaisir, et forcé de passer à Berlin les quelques mois que jadis, dans un temps meilleur, disait-il, il consacrait à Paris. J'appris qu'il n'était ni diplomate ni employé du gouvernement. La conversation fut très-intéressante, et j'en rapporte quelques passages :

« Franchement, disait-il, nous avons assez de la guerre chez nous. Elle devient impopulaire dans la noblesse. L'armée et le peuple ont seuls aujourd'hui cet enthousiasme et cette vieille frénésie inspirée jadis par notre Czar Nicolas. C'est son souvenir qui gouverne encore les esprits, et le peuple, qui le vénérait comme un père, ne trouve pas de meillenr moyen pour respecter sa mémoire que de haïr la France comme lui, et de perpétuer cette vieille animosité. La paix, on en parle tout haut dans bien des cercles, ne rencontre d'opposition que dans l'armée et nos classes moyennes, si toutefois il en existe chez nous. Le peuple russe a été tellement excité contre vous, que maintenant il devient embarrassant de cesser les hostilités. Malgré ces deux années de guerre qui ont épuisé notre empire et nous ont considérablement appauvri, je crois que la lutte ne se terminera pas encore. Nous comptons sur la Prusse.

Vous avez dû vous apercevoir dans votre voyage que les sympathies du gouvernement prussien étaient pour nous. Quant aux Anglais, nous les haïssons plus que les Français. A Pétersbourg, l'excitation est à son comble, et les quelques négociants français et anglais qui y résident sont tout au plus en sûreté. Dans plusieurs magasins, les boutiquiers ont refusé de vendre à des Français. Ceci vous fait juger de l'état des esprits. Je crois qu'au printemps l'Allemagne se déclarera pour nous ; la Belgique, protégée je crois, par le cabinet russe, sera neutre, si ce n'est plus. »

Mon aimable compagnon, auquel je n'avais point avoué le but de mon voyage, se dispensa, de son côté, de m'adresser des questions indiscrètes ; le matin, arrivant à Berlin, chacun de nous se sépara après s'être cordialement serré la main.

J'allai aussitôt chez M. de Malaret, qui me pria à dîner pour le soir. Après avoir déjeuné avec mon camarade de Rochegurde, j'achevai de visiter Berlin.

Il nous fallut aller à *Charlottenbourg*, résidence royale, à une demi-lieue de Berlin. C'est le Saint-Cloud des rois prussiens. On traverse pour y aller le *Thiergarten*, promenade fort agréable, ombragée de grands arbres, une sorte de bois de Boulogne, mais triste, triste comme la ville entière, du reste.

Le palais de Charlottenbourg est de médiocre apparence ; le parc est assez beau, remarquable surtout par le mausolée de la reine et du roi défunts.

Une longue et épaisse avenue de cyprès conduit à la chapelle mortuaire de marbre blanc. Elle est gardée par un vieux soldat prussien, couvert de médailles comme tous les soldats prussiens. J'ai remarqué, en effet, qu'ici les cochers, les domestiques de place, les concierges, sont couverts de décorations et de médailles. Heureux pays militaire où les souvenirs de la guerre se rencontrent sur toutes les poitrines!

Un péristyle grec règne autour du monument funèbre. Une porte de bronze s'ouvre et l'on est introduit. Des vitraux bleu pâle répandent sur les colonnes et les parois de marbre une lueur étrange qui donne à cet intérieur un caractère saisissant. Un petit autel, surmonté d'une croix, se trouve au fond; au milieu même du temple sont les tombeaux du roi et de la reine.

Comme à Saint-Denis, les deux souverains sont représentés couchés sur un drap royal. Le roi est revêtu de son uniforme de général, enveloppé d'un large manteau. Sa figure est noble et reposée; mais, en somme, cette statue n'a rien d'absolument remarquable.

Quant à la seconde, celle de la reine, elle mérite une tout autre attention. C'est une des représentations de la forme humaine qui m'ont le plus frappé. La reine semble dormir; ses mains et ses bras, appuyés légèrement sur la poitrine, sont admirables. Les pieds placés l'un sur l'autre, les jambes gracieusement croisées, ne sont rien moins qu'un chef-

d'œuvre. Une simple draperie recouvre le corps de la reine. A travers les replis, on devine, on voit les formes charmantes de la femme. La tête penchée d'une façon si naturelle et le cou flexible rappellent le sommeil. Ce n'est pas la mort. On a reproché à *Rauch*, l'auteur de la statue, d'avoir trop sacrifié l'idée chrétienne et de n'avoir songé qu'à la créature adorable de grâce et de volupté, telle enfin que la souveraine lui était toujours apparue.

A propos de cette statue, se rattache une histoire intéressante, une légende peu connue, et que j'ai apprise par hasard. Le statuaire Rauch était éperdument épris de la reine; cet amour mystérieux ne se révéla jamais. Chargé de représenter les traits de la femme qu'il adorait, l'artiste, on le devine, trouva dans son amour une puissante inspiration. Il lui fut permis de contempler après la mort cette créature charmante; c'est pourquoi, plus tard, le ciseau fit revivre sous sa main, avec toute sa beauté et sa voluptueuse langueur, la femme plutôt que la reine. Épris de son œuvre comme il l'avait été du modèle, Rauch enfouit dans un endroit reculé de sa maison cette image vivante, et recopia pour les yeux du vulgaire, avec un peu moins de passion, son véritable chef-d'œuvre. Le roi, ayant appris le secret du pauvre statuaire, força Rauch à restituer son idole. C'est cette statue que j'ai vue; l'autre, la seconde, presque identique, est à Postdam. Cette histoire, qui me fut racontée par un vieux docteur de Berlin, dans le cours de mon voyage, m'a semblé très-touchante.

Après avoir parcouru quelques allées du parc, nous reprîmes le même chemin pour retourner à Berlin, et dans le cours de notre promenade, ce qui est bon à constater, malgré le temps splendide qu'il faisait, nous n'avons pas rencontré trois voitures.

Quels sont donc les passe-temps et les distractions de Berlin ? On croirait, en vérité, que ce peuple est constamment en proie à la mélancolie. Il n'en est rien ; seulement ce qui peut paraître étonnant, à nous, Parisiens, mais ce qui est, le peuple s'amuse autrement que nous. Ce n'est pas bruyamment, en plein jour, que la joie se manifeste. Cela sans doute nous paraît étrange, mais on peut vivre très-bien hors des boulevards, des Champs-Élysées, des bals et des petits théâtres de Paris. Le dimanche, ces bons bourgeois s'éparpillent aux environs de la ville, boivent et fument aux sons d'une excellente musique, qu'ils savent presque tous apprécier. Leur Opéra, qui commence à six heures et demie et se termine à neuf heures et demie, n'en est pas moins un des théâtres les plus complets du monde. Les chants, l'orchestre, les danses sont en harmonie; notre Opéra de Paris, à côté de celui de Berlin, fait la figure, m'a-t-on dit, d'un opéra monté à Marseille ou à Lyon.

Le seul reproche que j'adresse à cette cité du Nord, c'est de bâtir ses palais, ses plus beaux monuments en briques revêtues de plâtres. Comme nos splendides édifices, tout de pierre et de granit, doivent paraître des merveilles à ces pauvres Allemands ! Car leurs palais, aux formes les plus savantes, de-



puis les musées jusqu'au domicile du roi, sont construits de la même façon; mais trop souvent le plâtre s'écaille, et la brique apparaît.

Un autre reproche que je ferais à la Prusse, c'est l'atmosphère empestée de caserne qu'on y respire. Personne n'est exempté du service militaire dans ce pays! Très-bien! Mais pourquoi bourgeois, nobles et manants ont-ils cette roideur au physique et au moral? En était-il ainsi à l'époque de Voltaire et du grand Frédéric? Je le croirais sans peine, d'après la correspondance de notre compatriote. En temps de paix, lorsque la gloire, les lauriers et les fanfares ne sont point là pour tout ennoblir, on s'aperçoit combien cette discipline sévère jusqu'à la cruauté, cet asservissement de l'homme par l'homme conduit à un égal abrutissement et celui qui commande et celui qui obéit.

Ce soir, mon dernier dîner chez M. de Malaret; dîner sérieux, excellent et très-élégamment servi. Madame de Malaret, dame de l'impératrice, est fort belle, dit-on. Elle n'est pas à Berlin en ce moment et fait son service à Paris. Rothan, second secrétaire de la légation, Rochegude et moi étions les seuls convives du chargé d'affaires.

Ces messieurs semblaient s'ennuyer profondément à Berlin. Rothan et Malaret ont au moins la ressource de s'occuper de politique; mais le pauvre Rochegude, qui n'a point cette consolation, regrette le club, la bonne oisiveté du ministère et les soupers du café Anglais.

Je suis parti à six heures et demie pour Paris. Rothan et Rochegude m'ont accompagné à la gare; à peine en voiture, je me suis endormi dans ma pelisse; j'ai éprouvé à ce moment, après toutes les fatigues de corps et d'esprit de ces quelques jours, une impression de calme, une jouissance inexprimable.

Enfin, durant ces longues heures de voyage qui s'offraient devant moi, je n'aurai donc pas d'autre occupation que de penser à X...!





NOTE RECTIFICATIVE DE L'AUTEUR

Dans une note placée au bas de la page 72, j'ai fait, sur la foi d'un journal allemand, mourir, à la fin de l'année 1874, le vieil empereur Ferdinand d'Autriche, oncle de l'empereur actuel. Or ce prince, en enfance, malade et âgé presque de quatre-vingt-dix ans, est encore de ce monde. Mon erreur serait impardonnable si j'appartenais encore à la diplomatie.

Mon séjour à Dresde me paraissant plus important que le séjour à Athènes, j'ai cru devoir placer en tête du volume les souvenirs d'Allemagne, et intervertir ainsi l'ordre chronologique.

TABLE DES MATIÈRES

JOURNAL D'UN DIPLOMATE EN ALLEMAGNE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

JOURNAL D'UN DIPLOMATE EN GRÈCE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII



